

194

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT TRENTE-QUATRIÈME

Juillet-Août 1919

Juillet-Août 1919 — Tome CXXXIV

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

N° 505 — Tome CXXXIV 1er Juillet 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 505. — 1er JUILLET 1919

REVUE DE LA QUINZAINE

—

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

—

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

—

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

EDOUARD HERRIOT
Maire de Lyon, Sénateur du Rhône

CRÉER

Deux vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.......... **6 fr. et 5 fr.**

Il faut lire CRÉER, merveilleux bréviaire du Français de la Paix, dont tout le programme se trouve résumé dans la dédicace d'Edouard Herriot à ses lecteurs des générations nouvelles : « *Aux jeunes gens de France pour qu'ils soient plus intelligents et plus hardis que nous.* »
(*L'Entente.*)

GERMAIN MARTIN
Correspondant de l'Institut

LES PROBLÈMES DU CRÉDIT EN FRANCE

Un vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE................ **4 fr. 50**

Comment trouver, comment placer des capitaux ? Tous ceux qui s'intéressent à cette question doivent lire ce livre qui expose les formes du crédit de demain.

GEORGES HERSENT

UNE POLITIQUE DE LA CONSTRUCTION APRÈS LA GUERRE

Travaux Publics et Bâtiments

Un vol. in-8 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.................. **10 fr.**

Tous les Français, qui se préoccupent avant tout de la restauration de la France, liront avec un vif intérêt cet important ouvrage écrit par un des plus grands ingénieurs et constructeurs français et qui traite le sujet le plus vaste et le plus pressant de l'heure actuelle.

RAOUL LABRY

L'INDUSTRIE RUSSE ET LA RÉVOLUTION

Un vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE................ **4 fr. 50**

Livre d'actualité, s'il en est, en cette période de revendications ouvrières exaltées et sans cesse croissantes ; livre qui, à chaque page, impose des rapprochements saisissants entre la ruine de l'industrie russe et le commencement de désorganisation de la nôtre, entre l'anarchie slave et les tentatives de bouleversement social en France ; livre dont on voudrait pouvoir citer des passages entiers relatant le processus fatal de la crise économique slave, d'où se dégage pour nous une terrible leçon.
(*La Démocratie Nouvelle.*)

★ ★ ★

ESSAI SUR LA POLITIQUE DOUANIÈRE DE LA FRANCE

Un vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE................ **4 fr. 50**

Ce livre, non signé, est certainement l'œuvre d'un technicien sérieux et autorisé. Après un bref historique du régime douanier français, il décrit les divers systèmes en présence et indique ses propres préférences. L'œuvre est profondément suggestive. (*Paris-Midi.*)

QUE FAIRE DE L'EST EUROPÉEN ?

par l'Auteur des "Dangers Mortels" de la Révolution russe

Un vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE................ **6 fr.**

Ce livre capital montre quelle politique l'Europe occidentale doit suivre vis-à-vis de l'ancien empire russe. Il est du devoir de tout Français de s'intéresser à ce problème aussi important pour l'avenir de la France que la question d'Allemagne.

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe A. — TÉLÉPHONE FLEURUS 12-27.

VIENNENT DE PARAITRE

MARCEL PROUST

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

TOME I

DU COTÉ DE CHEZ SWANN

Un volume in-16 double couronne de 388 pages.................... **7 fr. 50** ***net***

TOME II

A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs

Un volume in-16 double couronne de 442 pages.......... .... **7 fr. 50** ***net***

On se rappelle l'intérêt passionné qu'avait suscité la publication de « **Du Côté de chez Swann** » et la curiosité avec laquelle on attendait la suite de ce roman, premier tome de la série intitulée « **A la Recherche du Temps Perdu** », qui comprendra 5 volumes.

« **A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs** », qui paraît en même temps que la réédition de « **Du Côté de chez Swann** », est appelé à avoir le même retentissement. M. Marcel PROUST y affirme avec maîtrise ses qualités d'écrivain et de psychologue qui font de lui un des romanciers les plus authentiques de ce temps. Rarement l'observation des hommes, la peinture des mœurs, l'analyse minutieuse du cœur humain et des sentiments ont atteint de pareilles profondeurs en restant dans la forme propre du roman.

SOUS PRESSE : TOME III : **LE COTÉ DE GUERMANTES**

PASTICHES ET MÉLANGES

PASTICHES. — **L'AFFAIRE LEMOINE** : I. Dans un roman de Balzac. — II. L'Affaire Lemoine », par Gustave Flaubert. — III. Critique du roman de M. Gustave Flaubert sur l' « Affaire Lemoine », par Sainte-Beuve, dans son feuilleton du *Constitutionnel*. — IV. Par Henri de Régnier. — V. Dans le « Journal des Goncourt ». — VI. L' « Affaire Lemoine », par Michelet. — VII. Dans un feuilleton dramatique de M. Emile Faguet. — VIII. Par Ernest Renan. — IX. Dans les *Mémoires* de Saint-Simon.

MÉLANGES. — **EN MÉMOIRE DES ÉGLISES ASSASSINÉES. — SENTIMENTS FILIAUX D'UN PARRICIDE. — JOURNÉES DE LECTURE.**

Un volume in-16 double couronne................................. **5 fr. 25** ***net***

Lemoine est cet aventurier qui prétendait avoir découvert le secret de la fabrication du diamant. Poursuivi par Sir Julius Werner, président de la De Beers qui lui avait versé plus d'un million, son imposture fut reconnue et il fut condamné à 6 ans de prison le 6 juillet 1909. A l'époque, l' « **AFFAIRE LEMOINE** » passionna le public à l'égal des causes les plus célèbres. Elle fournit aujourd'hui le thème de ces « Pastiches » dans lesquels Marcel Proust, se substituant aux écrivains les plus divers, raconte la genèse du procès, à leur manière...

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer franco contre { remboursement * / ce mandat *-chèque joint }

les ouvrages suivants * :

Marcel PROUST :	DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN,	1 vol.	**7.50**
	A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS,	1 vol.	**7.50**
	PASTICHES ET MÉLANGES,	1 vol.	**5.25**
	Total....................		

Nom..

Adresse..

* *Rayer les indications inutiles.*

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR DES ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe

11277

EN MARGE
DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

—

Dans l'exposé que j'ai fait, il y a quelque temps, dans le *Mercure de France* (1), de l'état actuel de la littérature aux Etats-Unis, mon but principal était d'offrir un tableau d'ensemble de la vie littéraire. J'ai donc évité autant que possible tous commentaires ou réflexions d'un ordre général portant sur les conditions dans lesquelles se développe cette vie littéraire. Je vais aujourd'hui en présenter quelques-unes en guise de notes complémentaires.

En Angleterre il existe pour l'écrivain, comme récompense, en dehors de ce que lui rapporte la vente de ses livres, des ordres de chevalerie, l'Ordre du Mérite et quelquefois la pairie ; en France, il y a l'Académie et diverses décorations. En Amérique il n'y a rien de semblable. Autrefois, des postes diplomatiques et consulaires étaient parfois donnés aux hommes de lettres : Washington Irving et Lowell furent ambassadeurs ; Hawthorne et Bret Harte remplirent des postes consulaires. De nos jours, les grands industriels, les hauts financiers, les avocats réputés et leurs femmes se sont rendu compte des avantages sociaux qu'offrent de telles situations diplomatiques, aussi ne sont-elle que très rarement dévolues aux écrivains de carrière. Il est difficile de dire si le pays y gagne

(1) Voy. *Mercure de France* du 16 janvier.

ou non ; il est fort probable que cela revient au même. De nombreux écrivains pensent qu'il serait bon que les Etats-Unis aient un système de pensions comme il en existe en Angleterre pour les écrivains malchanceux et pauvres. Cela montrerait de la part du pays quelque velléité de protéger la littérature nationale. La dignité et la propre estime de l'écrivain qui en profiterait seraient respectées, comme il arrive en Angleterre où le fait de recevoir une pension de l'Etat est considéré comme un honneur. Mais, en Amérique, une telle innovation demanderait, de la part de ceux qui font les lois, un tout autre état d'âme et d'esprit. Si l'on posait la question à un membre quelconque du Congrès à Washington il y aurait toutes les chances pour qu'il réponde :

Un homme qui désire une pension ne peut valoir grand'chose comme auteur. Pourquoi ne peut-il gagner de l'argent ?

Néanmoins, pour prendre un exemple parmi tant d'autres, une pension n'aurait-elle pas changé la vie d'Edgar Allan Poe qui essaya, mais en vain, d'obtenir un petit emploi des douanes à Philadelphie ? Ses désappointements et ses désespoirs au sujet de ce méchant petit emploi, qu'il décrivit dans ses lettres à son ami Thomas, sont tout ce qu'il y a de navrant à lire.

Il y a quelques années, à New-York, un écrivain, qui fut à la fois poète et critique dramatique, se trouvant sur la fin de ses jours dans la plus grande détresse, ses amis ne conçurent rien de mieux que d'organiser à grand fracas et à coups d'annonces une représentation théâtrale à son bénéfice. Il est facile de voir combien il aurait mieux valu pour sa dignité personnelle que le gouvernement fédéral eût pu le faire bénéficier d'une pension en reconnaissance de ses services.

Mais pour cette réforme, comme pour tant d'autres, il faudrait que le peuple américain ait pleinement conscience de l'existence d'une littérature américaine et de son intérêt à la protéger. Pour le moment il n'en est pas ainsi. L'écrivain américain doit lutter contre toute l'Europe, et surtout contre l'Angleterre. La valeur moyenne de la production de romans et de poésies en Amérique est supérieure à la production en Angleterre ; mais il ne semble pas que les Américains pensent ainsi. On peut dire que les Anglais, H.-G. Wells et John Masefield,

sont plus lus en Amérique qu'aucun romancier ou poète américain. Aux Etats-Unis, les écrivains qui maintiennent leur position contre les étrangers sont les auteurs humoristiques qui emploient le dialecte américain, parce que la conception américaine de ce qui est drôle est entièrement différente de la conception anglaise. Ce que les Américains trouvent amusant dans les jeux d'esprit anglais, c'est que les Anglais les prennent pour des jeux d'esprit. Mais dans toutes les autres branches de la littérature, la concurrence anglaise a de tout temps existé, et il y a toujours eu, depuis que l'Amérique se considère une nation, quelques écrivains américains qui ont été jaloux de cette concurrence : Thoreau, par exemple, protesta contre elle. En 1849, Poe écrivait à Thomas :

En vérité, les Bostoniens, en tant que race, sont de beaucoup inférieurs dans tout ce qui demande autre chose que du talent à n'importe quelle autre race du continent de l'Amérique du Nord. *Ce sont décidément les plus serviles imitateurs des Anglais que l'on puisse concevoir.* Cela me rend furieux chaque fois que j'y pense.

Aujourd'hui, ce ne sont pas seulement les Anglais. L'Amérique abonde en livres européens traduits de toutes les langues. Ce qui paraît curieux, c'est que les Américains accepteront certaines choses d'écrivains étrangers qui ne les auraient en rien intéressés et même auraient pu les choquer, si elles avaient été écrites par un Américain. *Jude the Obscure*, de Thomas Hardy ne serait pas accepté de beaucoup d'Américains s'il avait été écrit par un Américain et si l'intrigue se passait à Vermont ou au Connecticut. La *Sanine* d'Artzybacheff a été beaucoup lue en Amérique, mais qui aux Etats-Unis voudrait lire une *Sanine* américaine ? Le fait que la majorité des Américains continue de considérer la littérature américaine comme quelque chose de subalterne est prouvé par leur attitude à son égard. L'histoire littéraire américaine n'est pas traitée sérieusement dans nos collèges et dans nos universités.

§

Depuis la publication ici même de mon dernier article sur la littérature américaine certaines personnes, qui ont des relations parmi les nombreux Américains actuellement en France, m'ont laissé entendre que la plupart des noms que

je mentionne sont inconnus des Américains éminemment intelligents qu'ils fréquentent, et qu'ils prennent, quand on leur en parle, un certain air qui laisse penser que c'est moi qui ai inventé Thoreau, Ambrose Bierce, Fitz James O'Brien, et le reste. Mais il s'agit de comprendre les Américains. La grande partie du peuple américain n'a pas ce sentiment qu'une littérature existe dans son pays, que l'on rencontre en France chez l'homme et la femme d'une culture aussi modeste soit-elle. Un grand nombre se contente de l'aliment intellectuel que leur fournissent les magazines et les journaux. Quand ils vont à la bibliothèque municipale choisir un livre, s'ils prennent un roman américain, ce n'est pas parce qu'il est américain, mais parce que c'est le roman en vogue. Il se peut aussi bien que ce roman en vogue soit anglais ou traduit d'une langue étrangère. Je dois dire que très peu de romans américains ont été aussi lus ces deux dernières années aux Etats-Unis que la traduction du *Feu*. Vous trouverez plus d'Américains qui ont lu Barbusse que vous n'en trouverez qui ont lu Hawthorne. Si vous poursuivez vos recherches avec méthode, vous êtes sûr de rencontrer un grand nombre de personnes qui connaissent les écrivains anglais : Kipling, Wells, Barrie, et n'ont jamais lu une ligne de Poe ou d'Howells ; il en est de même parmi les éléments les plus cultivés de la population.

Sans aucun doute, la raison ultime pour laquelle une nation aime sa littérature et respecte ses écrivains, c'est que sa langue, qui lui appartient au même titre que son propre sang, est conservée et ennoblie par ses écrivains. Dans un de ses récents discours M. Raymond Poincaré, parlant de l'importance de sa littérature pour un État, ne citait-il pas justement cette pensée de Rivarol que, si la France cessait de produire des œuvres littéraires de premier ordre et si les Esquimaux donnaient au monde douze maîtres écrivains, il faudrait bien reconnaître la langue des Esquimaux supérieure au français.

Or, les Américains n'ont pas de langue leur appartenant en propre ; la leur est venue d'Europe, et cette langue, en tant que langage parlé, est, pour le moment, à un état fluide, je dirai même à un état de désintégration, qui peut en définitive aboutir à une langue littéraire spéciale. Jusqu'ici, elle

diffère de l'anglais d'Angleterre comme en diffère l'anglais parlé en Australie et dans les autres colonies britanniques. Alors ?...

Cependant, on aurait tort de croire, comme on le fait parfois, que le goût littéraire américain est identique au goût anglais. Une femme de lettres, romancier du commencement du XIXe siècle, qui est considérée en Angleterre comme un classique et qui y est très aimée et respectée, c'est Jane Austen. Or, ses livres ne sont pas du tout lus en Amérique. Mark Twain ne disait-il pas :

Il est difficile de défendre Jane. Comment firent-ils pour la laisser mourir d'une mort naturelle ?

La réception que les Américains font à l'auteur anglais ou autre étranger visitant l'Amérique ne doit pas être prise dans un sens exagéré. Elle est due largement à la curiosité. Cela n'arrive que la première fois. Le poète anglais John Masefield fut littéralement assailli du matin au soir par ses admirateurs, la première fois qu'il vint aux Etats-Unis ; sa seconde visite passa presque inaperçue. Il en est ainsi de la plupart des célébrités étrangères, non seulement anglaises et non seulement les poètes. Un étranger distingué devient en Amérique un héros populaire, à condition qu'il n'y reste pas plus de trois mois.

On peut être surpris d'apprendre qu'en Amérique, pays essentiellement d'immigration, les éléments de la population non originaires de la Grande-Bretagne ne sont pas assimilés aussi vite que les étrangers dans beaucoup de pays européens. Très fréquemment, aux Etats-Unis, la famille européenne non anglo-saxonne change son nom en un nom à consonnance anglaise ; ainsi, dès qu'elle a adopté la langue américaine et le mode de vie du pays, la distinction se perd, car jusqu'à cette guerre on n'avait eu aucune curiosité pour ce qui était des ancètres d'un individu citoyen des Etats-Unis. Mais si le nom demeure non anglais, la distinction porte jusqu'à la seconde, et souvent jusqu'à la troisième génération. Un des effets de la guerre sera probablement de rendre la vaste masse de la population qui n'est pas d'origine anglaise, y compris les noirs, plus agressive dans le main-

tien de ses droits comme population américaine et moins disposée à se laisser traiter en inférieure.

D'autre part, l'auteur américain qui vit en Europe et traite de choses européennes se trouve parfois définitivement séparé de l'Amérique, et c'est à peine si on le considère dans son pays comme un Américain. Quand je fis paraître, au moment de sa mort, un article sur le poète Stuart Merrill, je découvris qu'il était inconnu aux Etats-Unis, et les quelques personnes qui le connaissaient pour en avoir entendu parler le croyaient Français ; — il n'y a pas de doute qu'il l'était presque. Le fait que Merrill écrivit dans une langue inconnue de la majorité des Américains est une explication suffisante. Mais un écrivain de grand talent, peut-être la meilleure femme romancier que l'Amérique ait produite, Mme Craigie, qui prit le pseudonyme de John Oliver Hobbes, reste pour ainsi dire inconnue en Amérique et complètement ignorée de notre critique littéraire, — elle est cependant morte depuis quelques années, — pour la raison qu'elle vécut en Angleterre et que ses romans ont trait à la vie anglaise. Pourtant ses livres n'auraient pu être écrits par une Anglaise et, par la pensée et l'esprit même qu'ils expriment, n'auraient pu en réalité n'être écrits que par une Américaine. Elle emploie, de préférence, des tournures de phrases anglaises, comme le fit même Henry James. Cette différence de langue empêche de plus en plus l'auteur d'obtenir un grand succès en Amérique ; je ne parle pas de l'argot, mais de la différence dans le langage littéraire, une différence peut-être plus grande que celle qui existe actuellement entre le français du Canada et le français de Paris (1).

Je ne crois pas que les Américains s'intéressent beaucoup aux romans qui traitent des conditions domestiques en Amérique. Un livre américain concernant une certaine localité peut avoir du succès dans cette localité. Un roman dont l'intrigue se passe à Cape-Cod, par exemple, a des chances d'être lu par les habitants de Cape-Cod, ou tout au moins par ceux qui y vont l'été en vacances ; il se peut qu'un roman

(1) Ce sujet et ceux qui s'y rattachent sont traités d'une façon aussi complete que possible par le critique américain bien connu, H.-L. Menken, dans son récent ouvrage : *The American Language*. Non seulement les philologues, mais tous ceux qui s'intéressent au développement de la vie sociale aux Etats-Unis, trouveront dans ce livre un fonds inépuisable d'information.

sur Milwaukee soit lu par les habitants de Milwaukee, bien qu'il n'y ait là rien de certain. De tels ouvrages, si l'on veut qu'ils obtiennent quelque succès, doivent être écrits dans le genre comique. Toute tragédie manquerait invariablement son but, et même les gens du pays dont on parle ne pardonneraient pas à son auteur. L'écrivain américain qui tenterait de traiter les habitants, disons de Cape-Cod, à la façon dont Flaubert a traité ceux de Normandie ou Thomas Hardy ceux de l'ouest de l'Angleterre, ne serait guère encouragé à continuer, oh, que non! Le New-Yorkais préfère trouver sa tragédie ou son réalisme à Londres ou à Paris, ou à Simla, ou n'importe où, pourvu que ce ne soit pas à New-York ou à un jour de New-York. Les choses semblent moins sordides quand elles sont loin. Un chat crevé n'est pas tellement un chat crevé quand il est à la porte du voisin.

Il n'y a pas de doute que l'école du « Tout-en-beau » ne soit celle qui prévale aux Etats-Unis. Les livres qui sont « un sourire », « un rayon de soleil », livres faits pour « réjouir le cœur de l'homme fatigué par les affaires », — ceux-là sont l'appât que jettent les éditeurs à la foule. Mais est-ce bon pour la littérature d'une nation de rejeter résolument tout ce qui est laid, et désagréable, et douloureux? L'œuvre doit être vraie. L'Américain vous dira que l'on rencontre dans la vie de chaque jour tant de choses sales et détestables qu'il préfère, quand il ouvre un livre, être entraîné loin de tout cela, être amusé. Oui, si la mission de la littérature est seulement d'amuser. L'essentiel, c'est d'être vrai et l'on ne doit ni embellir ni assombrir démesurément le tableau. La personne qui pleure de tout est agaçante, mais rien n'est plus énervant que celle qui résolument rit de tout. Il y a le terme moyen, qui n'est pas gai, mais qui n'est pas non plus profondément triste. Les jours qui passent sans événements particulièrement joyeux ou tristes sont les plus nombreux, mais où sont les jours uniquement pleins de joies, de vraies joies, faits seulement de chance, de gâteaux et de sourires, ou de pleurs qui sont sur le point de tourner au rire, comme dans les livres « ensoleillés » américains? La vie de la plupart des habitants des grandes villes, en Amérique aussi bien qu'ailleurs, apparaît, quand on la regarde objectivement, horrible. Qu'y a-t-il de plus triste que les foules sombres qui vont tous les jours, tous les jours pendant des

années, par des passages souterrains à un labeur mécanique
chacun avec une âme, mais une âme si réduite, si terne, pa
assez vivante parfois pour paraître dans les yeux !... Mai
l'écrivain américain qui veut être populaire et gagner de l'ar
gent avec ses écrits doit oublier tout cela.

Voici quelque autre chose dans le même ordre d'idées. C
que j'ai dit dans mon dernier article des susceptibilités di
verses que l'auteur américain doit ménager a donné lieu
quelques commentaires, ou tout au moins à quelque curiosité
Or, quand j'écris pour un public français, j'essaye de lui dir
ce qu'il n'apprendra jamais des professeurs américains sub
ventionnés qui viennent en France exprimer d'unanimes adhé
sions et sont reçus dans les milieux officiels. Ce sont certaine
ment des hommes estimables, et l'on ne doute pas que tout le
monde ne soit heureux d'avoir leur opinion sur Dante et
Joachim du Bellay et que cela ne resserre les relations entre
les deux pays. Mais ce n'est pas d'eux que vous apprendrez
quelles sont les contingences au milieu desquelles l'auteur
américain doit péniblement se frayer un chemin, ni quelles
sont les réticences auxquelles il est astreint. Donnons un
exemple. Un certain livre fut publié en France, il y a quelques
mois, que beaucoup de personnes ont lu : *L'Immaculée*, d'E
douard Schneider. Je n'ai pas la prétention d'estimer la
valeur de cet ouvrage, mais ce qui est pour le moins indénia
ble, c'est qu'il traite d'un sujet délicat avec beaucoup de tact
En France, un tel livre a la route ouverte ; on le juge seule
ment d'après ses mérites comme œuvre d'art. Il ne passerai
pas ainsi en Amérique. Les catholiques soulèveraient des ob
jections pour cette raison-ci, les protestants pour cette raison
là, et ceux mêmes qui ne professent aucune religion y trou
veraient quelque chose pour effaroucher leur sentiment de la
décence. On aurait certainement quelque difficulté à trouve
un éditeur pour un tel livre et même, en admettant que l'au
teur parvienne à le publier, mille et un obstacles se trouve
raient plus ou moins sournoisement tendus sur sa route pou
en arrêter la circulation. A tout prendre, M. Schneider a rai
son de se réjouir d'être Français. S'il était Américain *L'Im
maculée* n'aurait jamais vu le jour, car si l'idée en était venu
à un écrivain là-bas, il l'eût écartée résolument, sachant à l'avanc
tous les ennuis qu'il aurait avant d'arriver à publier son livre, e

que, même après sa publication, il se pourrait qu'un ordre de police vînt en prohiber la vente.

A première vue, il semble que le nouveau roman d'Abraham Cahan, — rédacteur en chef d'un quotidien israélite de New-York, — *The Rise of David Levinsky*, soit un livre d'exception pour cette censure sournoise. Ses qualités artistiques sont considérables, mais il est intéressant surtout, non pas comme œuvre d'art, — à ce point de vue non seulement *L'Immaculée*, mais beaucoup de romans américains lui sont supérieurs, — mais comme document social. C'est là un livre que doivent lire tous ceux qui s'intéressent au développement de la vie à New-York et dans les autres centres américains. A New-York l'influence israélite est très forte, certains diraient même qu'elle prédomine. M. Cahan ne se préoccupe pas de traiter ses coreligionnaires américains avec aménité. Si Spinoza revenait sur terre et s'intéressait aux Juifs de New-York il lui serait difficile d'en parler avec un détachement et une impartialité plus sévères. David Levinsky est l'homme d'affaires israélite américain, qui joue des coudes, d'une vulgarité outrageante, sans croyance et sans scrupules, qui a joint à sa ruse et à son astuce natives les pires traits des gentils américains qui l'entourent. Il reste au crédit du bon sens des Juifs américains de n'avoir en rien empêché la circulation d'une critique si lucide, et par certains côtés sans pitié, de leur race. On est cependant en droit de douter si ce même genre de livre écrit par un chrétien sur les Juifs de New-York aurait pu faire son chemin sans empêchements sérieux.

§

Deux noms, qui, dans mon article précédent, ont soulevé quelque intérêt, sont ceux des écrivains de contes et nouvelles : Ambrose Bierce et Fitz James O'Brien. Bierce a sa légende. On ne sait pas aujourd'hui d'une façon certaine s'il est vivant ou mort. S'il vit encore, ce doit être un vieillard. Il se battit pendant la Guerre civile américaine et c'est de là qu'il tira la matière de ses admirables histoires militaires. Il vécut plusieurs années en Angleterre. Voici la préface qu'il écrivit à son livre de contes, *In the Midst of Life* qui parut à San Francisco en 1891 :

Les principales maisons d'éditions des Etats-Unis lui ayant refusé

l'existence, ce livre a paru grâce à M. E. G. Steele, industriel de cette ville. En attestant la foi de M. Steele en son jugement et en son ami, il servira la principale et la plus noble ambition de son auteur ».

On le perdit de vue pendant longtemps. Puis quelqu'un prétendit l'avoir rencontré, déjà vieux, en route pour le Mexique. Alla-t-il au Mexique et y mourut-il ? De toute façon il passe pour mort.

Son œuvre est encore peu connue de ses compatriotes, mais, en revanche, et surtout depuis qu'une nouvelle édition en parut à New-York, on en a fait des éloges immodérés. Mme Gertrude Atherton, romancier, déclare qu'il est le plus grand maître de langue anglaise que les Etats-Unis aient produit, à l'exception peut-être d'Henry James. Un autre critique maintient que dans le genre satirique Bierce est l'égal de Swift, de Pope et de Byron. Ecrire de telles choses, c'est perdre tout sens de la proportion et justifier les pires railleries à l'égard de la critique américaine. Comme écrivain de langue anglaise, Bierce est généralement inférieur aux Américains : Emerson, Thoreau, Hawthorne. Il lui manque cette magie poétique dont Poe pouvait revêtir sa prose quand il voulait ; il ne put jamais s'approcher de cette langue majestueuse du « Silence » et de la « Eleanora », ni du noble chant d'orgue qui commence le « Fall of the House of Usher ». L'anglais de Bierce manque de distinction. Il ne peut sembler bon qu'à ceux dont la lecture courante est celle des journaux et des magazines. Ses phrases sont démonétisées. Quant aux sujets, dix de ses contes tout au plus suffiraient à donner une idée de sa valeur. Le mettre avant Poe, comme le font quelques critiques, c'est lui faire du tort en suggérant des comparaisons fâcheuses. Une grande partie de la littérature imaginative d'aujourd'hui dérive de Poe : le roman policier, le roman pseudo-scientifique, le roman traitant de l'au delà, de la double personnalité, le roman d'aventures. Les contes et nouvelles de Bierce appartiennent à deux catégories, les contes militaires et les autres. Pour ceux-ci sa méthode est plutôt monotone. Il abuse du thème de l'homme qui tue une femme par jalousie et est ensuite hanté par son image ; cependant, il en tire souvent d'étranges et terribles effets. Il y a chez Bierce un côté Grand Guignol, et ceux qui écrivent pour ce genre trouveraient dans ses contes de nombreuses

idées. Dans ce qu'il a de mieux, Bierce est l'égal de Poe dans son *Black Cat*; or, *The Black Cat* n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans Poe. Dans l'art de créer l'atmosphère d'un conte, je ne dirai pas que de Bierce est au-dessous de Poe, qui est sans égal, mais il est au-dessous de cet autre Américain, spécialisé dans la terreur, Fitz James O'Brien. Les réflexions générales de Bierce ne sont que des lieux communs, et parfois il lui arrive d'employer une manière mi-facétieuse qu'il peut avoir prise d'Hoffmann. Mais alors qu'Hoffmann réussit à en tisser la trame même de son conte, Bierce, lui, n'y parvient pas, et le résultat c'est que nous le surprenons en train de grimacer derrière la scène aux effets qu'il produit. Cependant, il a ce pouvoir d'Hoffmann d'évoquer les milieux placides et somnolents des mystères et des horreurs abominables et souvent inexpliqués.

Ceux qui désirent comparer la méthode de Bierce à celle d'écrivains français peuvent mettre côte à côte *A Horseman in the Sky* et *Matteo Falcone* de Mérimée; *The Man and the Snake* et *Catalina* de Villiers de l'Isle-Adam. Les contes sont différents et il n'y a rien qui indique dans ceux de Bierce qu'il ait lu l'un ou l'autre des contes français. Mais les thèmes sont les mêmes, et l'on y trouve la même rapidité de narration. L'écrivain français duquel Bierce s'approche le plus est Maupassant. Il se peut qu'il l'ait lu. Il n'avait pas en lui de quoi écrire *Monsieur Parent* et ses expériences ne lui donnèrent pas *Bel Ami;* en somme, ce n'est pas un écrivain aussi important que Maupassant. D'autre part, alors que Bierce fait de temps à autre des fautes de goût, il manque entièrement de cette vulgarité spéciale d'un homme endimanché et fumant un énorme cigare d'une grosse main couverte de bijoux qu'il arrive parfois de ressentir péniblement en lisant Maupassant. Pour les scènes qui se passent en Californie et chez les mineurs, peut-être Bierce a-t-il pris quelques idées de son confrère américain, Bret Harte. Bierce n'est cependant jamais sentimental; il n'est pas non plus très tendre ni très humain. Sa satire et son ironie ignorent la pitié.

Fitz James O'Brien n'a pas de légende. Il est trop obscur : on ne s'intéresse pas suffisamment à lui en Amérique pour faire les frais de lui en bâtir une. A l'exception d'une nouvelle, *The Diamond Lens*, aucun de ses écrits n'a paru dans une

édition moderne. Il vécut à New-York ce qu'on appelle communément une vie de bohême. Quand la guerre civile éclata, il s'engagea comme volontaire dans l'armée de l'Union et fut tué à l'âge de trente-quatre ans. J'ignore où il est enterré, mais sans doute le sait-on. Sur peu de gens on peut faire avec plus de justesse cette réflexion mélancolique que les événements de sa vie ont été diversement relatés, et tout ce que l'on peut en dire avec certitude, c'est qu'il était pauvre.

Il a dû lui arriver souvent, en effet, d'être dans une misère noire, mais il semble bien qu'il ait eu un de ces tempéraments changeants et insouciants, avec un fonds de franche gaîté à toute épreuve. On raconte de lui qu'une nuit, en compagnie d'un autre bohême, un docteur écossais, ils se trouvèrent tous deux dans une telle pénurie qu'ils se virent obligés de partager le même lit. Pour passer le temps ils entamèrent une longue discussion sur les mérites relatifs de l'Ecosse et de l'Irlande, qui devint bientôt extrêmement violente. — Monsieur, s'écria le docteur écossais, « je considère ce que vous dites comme une insulte personnelle. — « Très bien, Monsieur, répliqua O'Brien, très bien, vous savez où me trouver demain matin. Puis tous deux éclatèrent de rire.

On peut dire que ce ne sont pas les événements de la vie, mais la personnalité de celui qu'ils affectent qui les hausse jusqu'au tragique. O'Brien souffrit des mêmes tourments, sinon avec la même intensité, du moins dans la même ambiance que Poe ; mais Poe apparaît comme une grande âme, solitaire et romantique, en guerre avec les dieux et le destin ; il n'en est pas ainsi d'O'Brien. On pourrait de même comparer Baudelaire à Villiers de l'Isle-Adam, et cependant, pour ce qui est du côté véritablement concret de la pauvreté et de la souffrance, peut-être Villiers fut-il le plus éprouvé. Au point de vue littéraire, la supériorité d'O'Brien réside dans ses conceptions. Dans ses dénouements et la façon générale dont il traite son sujet il est inférieur à son ami, Thomas Bailey Aldrich, et à beaucoup d'autres de nos écrivains de contes.

O. Henry, le plus populaire des écrivains de contes et nouvelles que les Etats-Unis aient produits dans la dernière moitié du XIXe siècle et peut-être depuis qu'ils existent, était du Sud. Alors qu'il était employé dans une banque du Texas, il

détourna ou fit un mauvais usage des fonds qui lui étaient confiés, et, quand la faute fut découverte, il se sauva dans l'Amérique du Sud. Il revint, se remit entre les mains de la justice et resta quelques années en prison. Depuis, on a prétendu que le jugement qui le condamna était faux. Une fois en prison, il se mit à écrire quelques contes et les envoya aux revues et journaux sous divers noms d'emprunt, dont celui de O. Henry, qu'il conserva et sous lequel il devint célèbre. Son véritable nom était Taylor. Il vécut ensuite à New-York, où il fut très recherché des éditeurs de magazines; il écrivit plusieurs centaines de contes, et doit avoir fait beaucoup d'argent. Son succès est dû à un mélange adroit de pseudo-réalisme et de sentimentalisme bien connu en Europe. Peut-être *La Vie de Bohême* de Murger, quelques poèmes de Béranger et de François Coppée et quelques-uns des contes d'Alfred de Musset sont-ils les meilleurs exemples dans ce genre en France. C'était cependant la première fois que l'on appliquait ce genre littéraire à la petite bourgeoisie de New-York. La petite sténographe en rentrant chez elle par le métro aime à penser au pauvre jeune homme qui vit dans les combles de sa maison. Elle en est éprise et songe que peut-être un jour il se révélera fils de millionnaire, brouillé avec ses parents, comme dans les contes d'O. Henry...

Il a une façon admirable de dire un conte pour un magazine à centaines de mille de lecteurs,— une sorte de public qui ne se soucie guère des approches, du style, de la logique ou du raisonnement, et ne désire qu'une chose : le cœur de l'anecdote à nu. O. Henry plonge tête basse dans l'anecdote et le dialogue commence presque de suite. Cela est fort bien dans un magazine acheté pour être lu à la hâte et plus ou moins distraitement ; quand on retrouve ces contes rassemblés en un volume, ils ne semblent pas si bien. Ce fut là une des méthodes de Maupassant et peut-être O. Henry s'inspira-t-il de lui; cependant, en France, où le conte pour journaux était avant la guerre une véritable institution, il ne manquait pas d'écrivains pour user de cette manière de procéder. Les amis d'O. Henry avaient l'habitude de le comparer à Maupassant; il semble qu'il en était très offensé. J'ai lu quelque part cette phrase de lui :

Je hais qu'ils me comparent à Maupassant. Maupassant était

dégoûtant. Quant à moi, je n'ai jamais écrit une ligne qui puisse faire rougir une jeune fille.

Si O. Henry avait eu le pouvoir d'écrire quelque chose qui vaille *Boule-de-Suif* ou *la Maison Tellier* il se serait trouvé des Américains pour ne pas se préoccuper s'il y avait de quoi faire rougir quelqu'un. Il est vrai qu'il n'aurait pas trouvé d'éditeur pour de tels contes en Amérique. J'attends avec curiosité qu'un Américain ose écrire un roman dépourvu de toute sentimentalité, avec cette crâne franchise que Maupassant aurait eue, sur les véritables expériences du soldat américain en France. J'imagine qu'il me faudra patienter longtemps encore.

Puisque je parle des écrivains américains de contes et nouvelles, je ne me pardonnerais jamais d'omettre Frank. R. Stockton, vrai maître du fantastique, et George W. Cable, qui a décrit la vie des créoles de la Louisiane dans de très jolies nouvelles.

§

Henry David Thoreau, dans un essai intitulé « Walking », une de ses œuvres les plus originales écrivait :

L'Ouest se prépare à ajouter ses fables à celles de l'Est. Peut-être, lorsque dans le cours des âges la liberté américaine sera devenue une fiction du passé, comme elle est, jusqu'à un certain point, une fiction du présent, les poètes du monde entier s'inspireront-ils de la mythologie américaine.

Entre temps, tout en préparant des matériaux aux poètes du monde, l'Amérique arrivera-t-elle à avoir une littérature qu'elle puisse appeler sienne ? Aucun pays n'a jamais cultivé un grand art, littéraire ou autre, sans que l'art n'y soit élevé au rang des occupations les plus sérieuses. Or, on ne peut pas dire qu'en Amérique la carrière d'un poète ou d'un romancier soit prise au sérieux, c'est-à-dire pour ce qu'elle vaut en soi. Beaucoup d'Américains considèrent que d'écrire des vers et des nouvelles pour magazines, ce n'est pas là le travail d'un homme. Un tel auteur est considéré par son entourage comme un homme qui veut éviter de faire un travail sérieux ; il s'en trouve gêné. Il n'est pas non plus très respecté, et, ce qui est pis, c'est qu'il n'a pour lui-même qu'un respect mal assuré. Qu'arrive-t-il ? Il suit le marché, il déploie toute son

énergie à faire de l'argent. Il sait que le jour où il pourra déclarer que ses écrits rapportent tant de milliers de dollars par an, comme s'il tenait une épicerie ou un établissement de pompes funèbres prospère, ce jour-là il sera respecté. C'est ainsi que l'art littéraire tourne à l'art de faire des affaires, comme le montre bien la phrase que je viens d'employer — suivre le marché.

La plupart des écrivains américains d'aujourd'hui sont franchement arrivistes. Ils sont obligés de l'être. Edgar Allan Poe écrivait dans une de ses lettres que l'Amérique était entre tous les pays du monde celui où être pauvre c'était être méprisé. Il n'en est probablement pas de même aujourd'hui et sans doute d'autres pays surpassent en cela l'Amérique. Mais le ton aux Etats-Unis c'est : arriver. Vous devez réussir ou disparaître, en littérature comme en toute autre chose. Il doit en être ainsi tant qu'il y aura des hommes pour penser que d'aller à un bureau ou à une boutique, tous les jours, et concentrer son esprit et ses efforts sur la chose la plus dégradante, tirer de l'argent des autres, c'est une carrière autrement plus noble et plus honnête que de s'asseoir aux heures ensoleillées en plein air, dans un champ ou dans un parc, parmi les arbres et les oiseaux, pour écrire des vers. Ils sont peu nombreux les auteurs américains qui ont eu le courage, comme Thoreau et Whitman, de maintenir la supériorité de leur oisiveté. De plus, si l'auteur américain n'a pas une incapacité constitutionnelle à faire de l'argent, — chose rare : il n'a guère le temps d'être oisif, — il passe à son bureau des heures établies à l'avance tout comme un agent d'assurances. Dans certains états de l'Union, depuis le début de la guerre, on a institué une loi visant tous les gens trouvés oisifs aux heures de travail ; on les oblige à s'occuper dans un bureau ou une usine. Walt Whitman et Thoreau n'auraient pas manqué de la trouver plutôt forte.

Après tout, l'auteur américain, dont le but est de réussir matériellement, doit avoir de fortes raisons pour regretter de préférer la carrière des lettres à celle des affaires, car l'argent que peut faire un auteur qui a du succès, autant cela soit-il, n'est rien auprès de la fortune que fait un homme d'affaires modérément chanceux. De nos jours il n'existe aucune récompense pour le dédommager. Tout ce qu'il peut obtenir est dévolu,

dans une mesure autrement considérable, aux gros financiers. Oui, cette sorte même de renom qui va au millionnaire et à l'aviateur ignore l'écrivain. Qu'un financier, dont la réputation est répandue dans les deux mondes et un écrivain américain, dont les ouvrages sont connus, entrent, chacun par une porte, dans un restaurant mondain : de quel côté, pensez-vous, le public tournera-t il la tête ? La seule supériorité matérielle que peut obtenir l'auteur américain, s'il le désire, c'est, dans une certaine mesure, la libre disposition de son temps. Mais l'auteur qui vise au succès d'argent doit travailler régulièrement à son bureau plusieurs heures par jour...

L'indifférence de la grande majorité du public américain à la littérature américaine n'implique d'aucune façon qu'il soit indifférent à l'instruction qui est offerte dans les collèges et dans les universités. Dans aucun autre pays l'éducation scolaire n'est plus largement offerte à tous et mieux organisée, et nulle autre part toutes les classes de la population n'y sont plus avides d'en profiter. Le rêve de la jeune Amérique, jeunes gens et jeunes filles, c'est de « recevoir une éducation », comme on dit là-bas. On les croirait persuadés que dans l'instruction donnée par les collèges réside quelque pouvoir magique destiné à devenir dans la vie une aide incalculable. Certes, ils sont loin de réaliser que la seule instruction qui compte, c'est l'instruction qu'un homme a le pouvoir de se donner à soi-même, et c'est là un don aussi arbitraire que celui du poète. Il arrive parfois d'entendre un homme d'affaires chanceux s'écrier : « Ah, si j'avais seulement reçu de l'instruction ! » Cette instruction, pense-t-il, l'aurait aidé à prospérer encore davantage ; — elle aurait pu gêner sa réussite. Thoreau eut le courage d'avouer qu'il ne tira rien de bon de l'Université Harward. Il écrivit :

On parle d'une société pour la diffusion des connaissance utiles. On dit que savoir c'est pouvoir, et un tas de chose comme cela. Ce que je désire voir, c'est une société pour la diffusion de l'ignorance utile, que j'appellerai « le beau sçavoir », un savoir utile dans un sens plus élevé. L'ignorance d'un homme peut être parfois non seulement utile, mais belle, alors que son savoir, comme on l'appelle, est souvent pire qu'inutile, sans compter qu'il est laid.

Mais Thoreau n'est en rien un auteur populaire.

§

Dans quelle direction la littérature américaine va-t-elle se développer ? Cette question semble d'une importance secondaire à côté de cette autre, d'une portée plus large, de savoir si le livre, qui n'est pas le livre technique ou scolaire, ne va pas graduellement cesser d'exister. En ce moment même, le magazine, avec ses contes, ses nouvelles, fait en Amérique une concurrence désastreuse au livre. L'auteur d'un livre suffisamment long demande trop aux hommes de notre époque, surtout à ceux des villes. Aller voir des peintures, c'est là une façon de passer agréablement un après-midi et dans un milieu qui plaît. Si l'on va écouter de la musique, ou bien au théâtre, on y trouve mêlés le plaisir de voir d'autres gens et d'en être vu, une douce sensation de bien-être et la faculté d'apporter juste autant d'attention à ce qui se passe sur la scène qu'on le désire. Mais un livre, aussi frivole soit-il, demande, quand on l'ouvre, de la solitude, une attention concentrée et la fatigue des yeux, et cela plusieurs heures par jour. Doit-on s'attendre à ce que les gens continuent à payer quatre francs pour subir tant d'austérité et de renonciation quand, pour la moitié, au cinéma le plus proche, ils peuvent suivre un roman sans fatigue, dans la société d'autres hommes et d'autres femmes, avec de reposants intervalles de conversation ?

VINCENT O'SULLIVAN.

L'EUROPE ÉCONOMIQUE

ET L'ERREUR NATIONALISTE

—

Qu'on suppose une seconde accompli par quelque baguette de fée le miracle suivant : l'Europe, ses frontières économiques tombées, ne faisant qu'un tout de l'Océan à l'Oural, de la mer du Nord à la Méditerranée, qu'en résulterait-il ?

Je n'hésite pas à répondre : après quelques crises partielles dues à la brusque rupture des barrières douanières qui faussent partout la loi des échanges, il s'en suivrait pour l'Europe entière une prospérité économique inconnue jusqu'ici.

Des économistes savants et consciencieux démontreront à l'aide de chiffres et de statistiques que je m'abuse et que la chute des barrières douanières amènerait des maux sans nombre. Mais les mêmes économistes démontraient non moins gravement, il y a quelque dix ans, qu'une grande guerre européenne ne pourrait se prolonger beaucoup au delà de trois mois. Nous sommes à une époque où les dogmes s'effritent et où la révision de certaines notions universellement admises s'impose.

Pour entrer dans une telle discussion, je m'autoriserai simplement de deux constatations qui peuvent donner à réfléchir.

La première a trait au passé. Qu'on se représente l'état des voies de communication, les procédés et la rapidité des transports dans la France du XVIIe siècle, et qu'on se souvienne de la grande prospérité qui suivit la suppression des douanes intérieures réalisée par Colbert.

Or, si l'on admet (ce qui est très inférieur à la réalité) que la rapidité et l'importance des transports se sont multipliées

dans la proportion de un à dix, on peut en conclure qu'en gros l'Europe d'aujourd'hui est dans une situation comparable à celle de la France d'alors. Des causes analogues, toutes proportions gardées, amèneraient des effets analogues. La réalisation du Zollverein allemand au milieu du XIXe siècle offre du même fait un exemple plus moderne.

La deuxième constatation a trait au présent. La prospérité économique des Etats-Unis s'avère formidable. Or, leur superficie est comparable à celle de l'Europe, et ils ont comme en Europe des régions de grande industrie et d'autres dont la mise en valeur commence à peine. Leur Far-West pourrait être mis en parallèle dans une certaine mesure avec la région russo-balkanique chez nous. Il est permis de croire que si l'Europe n'avait pas d'histoire et que si les farouches antagonismes que l'on sait y étaient inconnus, l'absence du compartimentage douanier dans lequel nous végétons entraînerait un développement économique très supérieur à ce que peuvent imaginer les plus optimistes.

Avant d'aller plus loin, déblayons le terrain de deux questions connexes très importantes, la question de l'équilibre du budget des États et celle du protectionnisme.

La première est à envisager à part. Savoir si la suppression d'une frontière économique développe d'une façon générale la prospérité des pays qu'elle sépare, savoir d'autre part si cette suppression n'entraîne pas un déficit momentané dans les budgets des États intéressés, sont deux choses.

La question financière doit s'étudier en elle-même. Mais il est évident que gêner le développement de la richesse d'un Etat pour éviter la chute d'un droit douanier et un trou momentané dans un budget serait une politique digne de Gribouille. Pour accroître la richesse générale, un Etat n'hésite pas à entreprendre de grands travaux publics, routes, canaux, ports, qui grèvent lourdement les budgets présents au profit de l'avenir. Il est même prouvé que les Etats qui ont vu grand en pareille matière se sont plus approchés de la vérité économique que ceux qui se sont montrés trop timides ou trop soucieux des deniers publics. La suppression des douanes, à supposer qu'elle soit une cause de développement de la richesse générale, est à considérer comme une opération analogue : un manque de recettes actuel pour un bien futur.

D'ailleurs il ne saurait s'agir pour le moment d'une suppression complète des douanes, mais bien plutôt d'un *élargissement des frontières économiques*. Si un Etat A et un Etat B décident de former désormais une Union douanière, les ressources qu'ils tirent de leurs douanes extérieures subsistent. Seules disparaissent celles qu'ils tiraient de leurs échanges de l'un à l'autre. Le trou budgétaire à combler devient en pareil cas moins profond.

La deuxième question, plus délicate, est celle du protectionnisme. Un article, plusieurs articles n'épuiseraient pas le sujet. En ce moment surtout, en présence de nos industries détruites et à reconstituer, un certain protectionnisme s'impose. Mais je ne plaide pas ici pour le libre-échangisme intégral, qui sera peut-être la formule de l'avenir sans pouvoir être celle d'aujourd'hui, je plaide pour la réalisation de systèmes douaniers plus vastes que ceux que les hasards de la politique et des nationalités ont formés en Europe, lesquels systèmes pourront être protectionnistes s'ils y trouvent avantage. On peut être à la fois protectionniste et partisan d'une union douanière avec d'autres pays. Il est même évident qu'un protectionnisme outrancier est plus facile à réaliser par un bloc économique important, qui se suffit à lui-même grâce à la variété de ses ressources, que par un petit Etat isolé.

Ainsi déblayée, la question de l'élargissement des frontières économiques se présentera plus simple. Nous la poserons en ces termes :

1° D'une façon générale l'élargissement des frontières économiques est-il un avantage ?

2° D'une façon particulière un tel élargissement est-il à souhaiter pour la France actuelle ? Est-il possible ? Dans quelles mesures ? Avec quelles restrictions ? S'il est souhaitable et possible, quels courants d'idées, de sentiments ou d'intérêts peuvent s'y opposer ?

§

A la première question les faits répondent. D'une façon générale l'élargissement des frontières économiques est une source de prospérité. A tel point qu'on pourrait soutenir que les Etats font aujourd'hui la guerre plus pour des frontières économiques que pour des frontières politiques. L'Allemagne vaincue craint autant, sinon plus, un resserrement des pre-

mières que des secondes. Victorieuse, elle eût englobé dans ses frontières économiques non seulement la Belgique brutalement annexée, mais la Hollande, le Danemark, la Suisse, l'empire d'Autriche-Hongrie. L'Union douanière austro-allemande était à l'étude et d'un seul coup l'Allemagne faisait plus que doubler ses frontières. Elle les portait à Trieste et au Sud de la Serbie soumise à travers la Grèce impuissante jusqu'à Salonique probablement, aussi par la Bulgarie jusqu'aux portes de Constantinople. La Roumanie eût été invitée tôt ou tard à se fondre dans cet important système du Centre européen.

Si notre préparation à la guerre était loin d'être aussi poussée que celle de l'Allemagne, on peut dire que la différence est encore plus considérable en notre défaveur en ce qui concerne notre préparation à la paix. Avons-nous songé à un élargissement possible de nos frontières douanières ? — Et auquel ?

Il n'est pas douteux en tous cas qu'en thèse générale cet élargissement ne soit un bien. Tout le monde l'admettra facilement et j'aurais peur en insistant d'enfoncer une porte ouverte. Mais il ne s'agit pas de discuter théoriquement, et je voudrais montrer que cet élargissement des frontières économiques actuelles serait un bien tout spécialement pour la France d'aujourd'hui et par surcroît pour toute l'Europe.

Vis-à-vis du double bloc économique, industriel, financier que forment d'une part les Etats-Unis, d'autre part l'Angleterre et ses colonies, que représentent des nations d'Europe isolées telles que la France ou l'Italie ? Que représentent *a fortiori* les petites nations comme le Portugal ou la Belgique ? Si l'équilibre politique est nécessaire, croit-on qu'un certain équilibre économique ne soit pas lui aussi éminemment souhaitable ? Quand comprendrons-nous, peuples d'Europe, que nos intérêts sont solidaires et nos méfiances réciproques absurdes ?

Si l'Allemagne eût été victorieuse, l'union douanière de tout le centre européen, c'est-à-dire de plus de la moitié de l'Europe en population et en richesse devenait un fait. La France, démembrée de nouveau, eût été soumise à des traités de commerce équivalant à une véritable sujétion. L'Italie de même, si toutefois elle n'eût pas été absorbée tout uniment dans l'im-

mense Zollverein. L'unité économique de l'Europe continentale eût été virtuellement faite. Certes le poing de l'Allemand eût été dur, les peuples eussent souffert dans leurs sentiments et leur dignité, mais certes aussi la prospérité et la richesse de cet empire économique eussent été grandes. Cette vision d'avenir, ne l'oublions pas, a pu séduire certains neutres.

Nous savons et nous ne répéterons jamais assez qu'il est pour l'homme des biens supérieurs à la richesse et que nul n'accepterait la prospérité au prix de l'indépendance. Mais, nous qui avons, dans la grande guerre, au prix d'effroyables sacrifices, soutenu la cause de la liberté et de la dignité humaines, ne serions-nous pas capables de donner par surcroît à l'Europe haletante la prospérité économique qu'elle attend et dont elle a besoin pour relever ses ruines ? Ne serons-nous pas à la place des Allemands vaincus ce qu'ils rêvaient d'être à leur manière : des constructeurs de l'Europe nouvelle ?

Car ici le débat s'élargit, et à propos de cette question relativement aride de l'élargissement des frontières douanières, on est amené à jeter un coup d'œil sur l'ensemble de l'évolution européenne, et sur le courant profond qui, par delà les déchirements féodaux d'abord, religieux plus tard, nationaux aujourd'hui, entraîne sourdement, mais de façon continue notre continent vers une plus grande unité. Et à l'heure présente, où les querelles nationales sont plus violentes et les ambitions des jeunes ou vieux peuples plus irréductibles que jamais, il importe que des hommes au regard froid sachent retrouver sous le patriotisme sentimental et exaspéré des démocraties l'aspiration informulée des masses vers cette unité. Nietzsche eût dit à son surhomme, à propos de la reconstruction que tente en ce moment la Conférence de Paris : « Souviens-toi d'être un *bon Européen.* »

Nos hommes d'État siégeant à la Conférence sont de bons Français éprouvés. Ont-ils su être *aussi* de bons Européens ?

Ici, de peur que le lecteur ne se méprenne, je crois nécessaire une profession de foi. Je ne suis pas partisan des baisers Lamourette ni des réconciliations théâtrales. Il ne s'agit pas de traiter l'Allemagne à la façon dont on traite les enfants gâtés, à qui leurs parents répètent pour la centième fois : « Je te pardonne encore cette fois-ci, mais promets que tu ne recommenceras plus ! » Cette manière d'être dupe serait d'un

bien mauvais Européen, j'en appelle encore une fois à Nietzsche qui connaît bien le « plat pays de l'Europe » qu'est l'Allemagne. Non. L'Allemagne doit fournir toutes les réparations et garanties que nous sommes en droit d'exiger d'elle au nom même de la paix européenne.

Je crois seulement que la Société des Nations, belle et généreuse idée que nous devons adopter entièrement, ne sera viable que si l'Europe d'abord est viable. La Société des Nations resterait impuissante et inefficace en présence d'une Europe incohérente, anarchique ou divisée.

Je dirais donc volontiers à nos représentants : « Soyons bons Européens, parce que c'est la meilleure manière d'être bons Français. Et par surcroît, c'est probablement la seule manière d'assurer la viabilité de la Société des Nations. »

Certes, le point de vue national français et la question de nos frontières politiques ne sont pas à oublier. Mais ici nous avons les mains liées par les principes mêmes au nom desquels nous combattions. Nous ne pourrions annexer la rive gauche du Rhin qu'à la suite d'un plébiscite improbable de ses habitants, faute duquel notre conquête pourrait donner lieu à un irrédentisme allemand fâcheux pour l'avenir. Pourtant il semblait essentiel pour notre sécurité future et pour parer à toute idée de revanche allemande que cette rive gauche du Rhin, place d'armes à l'intérieur de nos frontières géographiques, ne fît plus partie du système politique allemand. Comment pourrions-nous sortir de ce dilemme ?

Le problème n'eût pas paru insoluble, si on avait corrigé le principe des nationalités par celui de l'*intérêt européen*. Le droit du vainqueur, si nous ne l'admettons plus sans limites, existe pourtant. Les réparations et les garanties que nous doit l'Allemagne sont nécessaires à l'idée de « paix juste et durable », telle que nous la concevons. Nous pouvions donc dire à l'Allemagne : « L'intérêt européen exige que votre frontière économique et politique s'arrête au Rhin », et aux Rhénans : « Vous êtes un pays autonome dont la souveraineté est limitée par ces deux seules restrictions : interdiction de rentrer dans le giron politique allemand, — obligation de rentrer dans le système économique français », et ce second terme, bien loin d'être pour les Rhénans une exigence inacceptable, eût été en réalité une compensation. Ils eussent retrou-

vé en deçà du Rhin un marché d'une importance au moins égale à celui qu'ils perdraient au delà (1).

Nous savons aujourd'hui que les ambitions de la France se sont bornées à l'annexion économique du bassin de la Sarre, dont la houille est absolument nécessaire à la reprise de nos industries, étant donné la destruction systématique dont nos exploitations du Nord ont été l'objet. Il serait vain de récriminer sur ce fait. Mais l'élargissement des frontières économiques de la France sera-t-il limité à ce modeste canton? Et ne doit-on pas songer à le réaliser en s'adressant tout d'abord aux nations alliées et voisines qu'un effort guerrier sans précédent dans l'histoire solidarise avec nous depuis bientôt cinq ans? Ne pouvons-nous profiter des circonstances présentes pour nous unir économiquement à la Belgique et à l'Italie?

Avant la guerre, la Belgique, protégée, croyait-elle, par la fiction de la neutralité perpétuelle, favorisée aussi par la richesse de son sol et l'abondance de sa population, pouvait vivre à l'abri d'un système douanier très modéré. Elle n'aurait eu que peu à gagner à une Union douanière avec la France engagée trop avant dans la voie anémiante du protectionnisme. Dans l'état présent, elle a tout intérêt à activer ses échanges pour se reconstituer plus rapidement. D'autre part, vu la ruine presque totale de nos grandes industries du Nord, elle n'a aucune concurrence fâcheuse à craindre pour ses industries similaires. Le Nord de la France et la Belgique pourraient se reconstituer parallèlement, s'étayant l'un l'autre, à l'abri d'un système douanier franco-belge unique, destiné à les protéger pendant leur période de reconstitution.

Quant à l'Italie, une union économique avec nous lui serait également très favorable. La similitude qui existe entre ses exportations et les nôtres, entre ses besoins et les nôtres, entre sa région industrielle de la plaine du Pô et notre bassin du Rhône fait que nous ne devons pas être des concurrents cherchant à se ruiner mutuellement, mais bien plutôt des associés, règlant ensemble, grâce à des tarifs de douane communs assez souples, les délicates questions de la protection des industries à créer ou à remettre sur pied et de l'abaissement du coût de

(1) La formation d'une République rhénane indépendante, si elle devient définitive, nous ouvrirait dans cet ordre d'idées de nouvelles perspectives. La région rhénane, complémentaire de notre région du Nord-Est, aurait un intérêt de premier ordre à une union économique avec la France.

la vie. D'autre part, ce qui est important, aucun des deux pays n'est économiquement assez fort pour prétendre dominer l'autre. La supériorité industrielle que nous pouvions avoir avant la guerre n'existe plus du fait de la ruine de nos provinces du Nord. Et si d'autres régions, grâce aux industries de guerre, ont connu un développement inattendu, c'est un élément que nous avons de commun avec nos amis d'au delà des Alpes.

Inutile d'insister sur les avantages que trouveraient en outre l'Italie et la Belgique dans une union douanière avec la France au point de vue de l'affermissement de leur crédit d'abord, et ensuite de la liberté du transit à travers l'isthme européen que constitue notre sol entre Anvers d'un côté, Gênes et Trieste de l'autre.

France-Italie-Belgique-Province rhénane, voilà, me semble-t-il, le premier élargissement nécessaire de nos frontières économiques, celui qui s'impose dès aujourd'hui. Nous formerions un bloc d'environ 85 millions d'habitants, capable déjà de traiter d'égal à égal avec des groupes économiques tels que l'Empire britannique ou les Etats-Unis.

Il va sans dire que ce premier élargissement des frontières économiques pourrait n'être qu'un début. L'Espagne serait amenée plus tard par son intérêt bien entendu à s'intégrer dans ce système, et on voit assez l'avantage qu'aurait pour le commerce nord-africain cette unité économique réalisée entre les trois nations latines qui bordent la Méditerranée occidentale et dont les populations métissées, en train de se fondre dans une nouvelle race de langue française, peuplent l'ancienne Berbérie.

Il faut songer aussi que l'Allemagne, en admettant qu'elle soit pour jamais dégoûtée des conquêtes politiques et des guerres, ne renoncera jamais à étendre ses frontières économiques, et que cette extension sur le continent sera d'autant plus pour elle une nécessité qu'elle aura perdu ses débouchés coloniaux, et qu'une certaine méfiance accueillera vraisemblablement ses commerçants dans les grandes colonies anglo-saxonnes et dans les pays d'Amérique. Quel que soit le sort de l'Autriche allemande au point de vue politique, elle aura une tendance irrésistible à s'unir économiquement à sa voisine du Nord. D'autre part, quand les Allemands auront boudé

quelque temps contre les frontières polonaises que les Alliés lui imposeront, il est aisé d'imaginer qu'ils feront des bassesses pour annexer économiquement la nouvelle grande Pologne, pays dont tout l'outillage sera à créer ou à recréer, et qui aura fatalement besoin de l'appui des industries allemandes. Les mêmes nécessités détermineront la politique économique de la Bohême et de la Hongrie, si nous n'attirons pas celles-ci vers un système balkanique et méditerranéen dont on pourrait dès maintenant jeter les bases.

Laisserons-nous aux Allemands, après la guerre, l'initiative économique, comme nous leur avons laissé, avant la guerre, les initiatives politico-militaires? Ou, au contraire, prenant hardiment l'offensive sur ce terrain, donnerons-nous l'exemple des unions douanières plus vastes que nécessite le stade actuel du développement économique mondial?

La question est grave. Le besoin de l'unification économique de l'Europe, au moins de l'Europe occidentale, s'il est actuellement masqué par le désordre universel résultant de la guerre, existe pourtant. Il existait avant 1914. Les Allemands l'avaient compris et, moitié par l'intrigue, moitié par la force, s'ingéniaient à lui donner satisfaction. Ce besoin se fera sentir de nouveau, accrû et amplifié, et les jeunes peuples se tourneront d'instinct vers ceux qui oseront les premiers renverser bien des cloisons douanières surannées. En d'autres termes l'unité économique de l'Europe se fera, parce qu'elle correspond à une nécessité profonde. Mais il n'est pas indifférent que l'effort de synthèse parte de Paris ou de Berlin, que l'origine de l'union douanière soit l'ouest ou le centre de l'Europe. Les Allemands avaient séduit bien des esprits par leur plan hardi et raisonné de la Mitteleuropa. Profitons de l'heure qui nous est favorable pour jeter les bases d'une *Union douanière occidentale*, dont la prospérité attirera les Slaves de l'ancien empire d'Autriche, puis plus tard, quand beaucoup de rancunes seront apaisées, les Allemands eux-mêmes. Si le mouvement ne se fait pas par nous, soyons assurés qu'il se fera contre nous.

N'oublions pas d'ailleurs que l'Union douanière, par la communauté d'intérêts qu'elle crée, rend chaque jour plus indissoluble l'union politique. Qui ne voit que réaliser l'équilibre européen est un travail de Sisyphe, et que cet équilibre, fût-il supposé un instant parfait, se détruit un peu chaque jour? Ce

n'est pas vers l'équilibre qu'il faut tendre, c'est vers l'union. Les nations alliées du Continent (il ne peut s'agir ici de l'Angleterre qui forme un système à part et se suffisant à lui-même), mieux que par les discours et les réceptions triomphales des chefs d'Etat, se prouveront leur volonté de rester unies en créant entre elles une solide union économique. Chez les démocraties par nature oublieuses et changeantes la solidarité des intérêts entraînera plus sûrement que les sympathies ou les souvenirs communs la définitive alliance politique qui est souhaitable.

L'union fait la force, dit le vieux proverbe. Il faut se persuader que chacun des peuples qui composeront l'Union douanière occidentale y trouvera de grands avantages. Nul n'en trouvera plus que la France dont le rayonnement civilisateur sera puissamment facilité par un abaissement des frontières. Les échanges commerciaux appellent les échanges d'idées, la solidarité d'intérêts est un acheminement vers l'unité de pensée. La France ne peut plus espérer dominer par le nombre. Si optimiste qu'on puisse être au sujet du relèvement de la natalité, il nous faudra plusieurs années pour atteindre les 40 millions d'habitants que nous avions en 1913. L'Italie nous dépassera rapidement par le chiffre de la population. Notre prestige sera plus que jamais fait de *qualité* et non de *quantité*. Nous ne nous infiltrerons pas chez nos voisins à la méthode allemande; seules nos idées, nos conceptions artistiques, notre science y feront sentir leur action. Tout ce qui rend l'Europe plus une nous favorise et, inversement, tout ce qui augmente en Europe le particularisme et la xénophobie nuit à notre influence. On pourrait dire que toute frontière qui tombe prépare une conquête pour l'idée française. Qu'on veuille se rappeler seulement la diffusion merveilleuse de la culture et de la pensée grecques due à l'unité réalisée par Rome.

La France n'est-elle pas en outre le trait d'union entre le Nord et le Midi, le champ géographique où s'opère la pénétration des énergiques races du Nord par la culture méditerranéenne ? Dans l'Europe économique aussi la France est un carrefour et un pays de transit. Que nos visions se fassent plus larges, que notre nationalisme s'épure et ait des objectifs plus élevés que des acquisitions territoriales. L'heure est venue pour l'Europe de détruire un compartimentage qui

l'anémie. Le fait de la victoire a aimanté les regards de tous les peuples vers Paris. Ne décevons pas ceux qui attendent de nous le geste libérateur, le grand geste d'élargissement et d'union, le geste d'avenir. L'Europe monarchique a modelé les cours de ses souverains sur Versailles, l'Europe moderne a formé à notre image des nationalités ardentes et ambitieuses; aujourd'hui apprenons à l'Europe à voir au delà des nationalités égoïstes et étroites la solidarité nécessaire de notre continent.

Il y a de plus belles cause dans l'humanité d'aujourd'hui que les querelles de murs mitoyens entre voisins jaloux. Il ne s'agit pas pour la France ou l'Italie, ces sœurs en culture méditerranéenne, de l'annexion de tel ou tel canton du pays rhénan ou de la côte adriatique, il s'agit du monde entier et de l'Europe d'abord à conquérir pacifiquement par leur culture, leurs idées, leur génie artistique. Vaut-il mieux posséder un port de plus ou garder l'amitié du grand peuple serbo-croate que l'Italie a pour mission de conquérir pacifiquement à l'éternelle civilisation gréco-latine?

§

Je voudrais résumer en quelques mots cet article qui a pour but moins de donner un plan d'action définitif que de réagir contre ce que j'appellerai *l'erreur nationaliste* de notre époque. Il faut que l'Allemagne paye et soit mise hors d'état de nuire, voilà quel doit être le premier objectif des négociateurs. Il faut ensuite construire l'Europe de demain. Voilà quel devrait être le second. Il y a deux dangers en politique : ne pas voir assez loin, voir trop loin. Certains nationalistes (je ne dis pas tous les nationalistes) ont une tendance à tomber dans le premier. Ils n'ont pas assez de vues d'avenir et l'imaginent trop semblable au passé. Beaucoup d'hommes généreux et humanitaires tombent dans le second. Ils voient la vérité d'après-demain et ignorent les contingences. L'homme d'État peut avoir le cœur chaud et doit avoir une vaste imagination, mais dans une tête froide. La Société des Nations est l'idéal, mais... Mais qui ne voit, par exemple, que la Chine pas plus que le Brésil n'enverront des troupes pour apaiser un conflit entre Tchèques et Polonais?

Il y avait une méthode, et si j'avais eu qualité pour donner

un conseil au Congrès, je lui aurais proposé l'ordre suivant au sujet des questions à traiter :

1° L'Allemagne ;

2° L'Europe continentale (l'heureuse Angleterre est à part !) ;

3° Le Monde et la Société des Nations.

Dans les affaires d'Allemagne, la France doit avoir le dernier mot, car elle est la plus intéressée.

Dans les affaires de l'Europe continentale, la France et l'Italie doivent dominer le débat, assistées de la Roumanie, de la Belgique, de la Serbie, etc...

Dans les affaires mondiales on accepterait moins difficilement le droit des deux grandes démocraties anglo-saxonnes à une certaine prépondérance.

Tout est à créer et à recréer dans l'Europe continentale au sol labouré par la guerre. Je demande à nos hommes politiques de voir grand. Je leur demande de songer que toutes les grandes questions (travail, main-d'œuvre, transports, coût de la vie, etc...) sont européennes et non plus strictement nationales, de se rappeler que l'Europe se cristallisera tôt ou tard autour d'un pôle d'attraction et que ce pôle serait aujourd'hui la France, tandis que nul ne sait de quoi demain sera fait. Je les adjure enfin de penser au *rôle européen* dévolu à la France. L'unité de la race humaine, but magnifique, n'est encore qu'un beau rêve ; l'unité européenne réalisable par des moyens économiques et pacifiques est le véritable acheminement vers l'unité humaine.

Que nos gouvernants sachent comprendre et agir. Qu'ils sachent oser et qu'ils aillent sous les violents courants de surface jalousement nationalistes découvrir les sources profondes, l'aspiration grandissante de l'Europe vers la paix, c'est-à-dire vers l'unité. L'Europe fécondée en tous temps par nos idées et à maintes reprises par notre sang aura foi en nous, si nous savons la convaincre du désir informulé d'unité qui couve en elle. L'Enrope s'est, dans une certaine mesure, modelée sur la France, et l'art de la guerre lui-même l'Allemagne l'apprit de nous. Ce n'est pas l'heure de faillir à notre rôle. Soyons une fois de plus les semeurs d'un idéal nouveau. Nous ne serons jamais de meilleurs Français qu'à l'heure où nous agirons en bons Européens.

RÉGIS DE VIBRAYE.

RESSEMBLANCES GARANTIES

—

I

PORTRAIT DE DEUX ÉPOUX
D'UN MODÈLE COURANT

Ils s'aiment, ils se le prouvent
Incessamment ;
Ils s'en vantent, chacun trouve
L'autre charmant.
Ils s'aiment...
Et, cependant, chacun vit pour lui-même.
Pourquoi demanderaient-ils mieux,
S'ils sont heureux ?
On croit s'adorer de toute son âme,
(En le croyant, on est sincère, en somme,)
Or, ce couple est fait d'une femme
Et d'un homme
Joints
Par raison, par usage, et qui ne s'aiment point.
Ce sont des étrangers dans une même auberge,
Qui prennent leurs repas ensemble
Et dorment côte à côte, mais il semble
Que toujours leurs songes divergent.
Chacun demeure sur sa rive,
Un fleuve coule entre les deux, et, tout de même,

Ils sont persuadés, l'un et l'autre, qu'ils s'aiment.
Pourtant il arrive
Qu'ils soient stupéfaits
Par un soupir, un regard tout à fait
Inattendu : tendre soupir ? regard hostile ?...
Ils s'en moquent, selon le style
Qu'ils adoptèrent ; puis, un soir, on se murmure,
Tout bas, des paroles horribles,
Atroces, sans pardon possible...
— C'est la clôture.

II

DE SIMONE QUI VEUT SE PROMENER EN VILLE

Je vous entends gémir,
Simone ? Vous criez ?... Ce n'est peut-être
Pas la peine de vous jeter par la fenêtre ;
Je sais que, simplement, vous avez le désir
De prendre l'air... Pourquoi ?
Je vous ai dit qu'il faisait froid,
Qu'il faisait aigre.
Peut-on imaginer plus maigre
Divertissement
Que de se promener par un temps inclément,
Sans fourrures ?
Les vôtres, direz-vous,
Sont au clou...
Ma foi, tant pis ! Nous attendons une facture
Que je veux pointer sous vos yeux.
C'est, croyez-moi, beaucoup plus sérieux
Que votre promenade
Sans but certain ni raison bien précise ;
Par conséquent, restez assise,
(Je vous permets un air maussade),
Restez assise au coin du feu,

Elégamment drapée en ce kimono bleu.
— Simone !... Vous vous obstinez ?
Vous levez le nez
D'un air moqueur, plein d'arrogance ?...
Sortez donc ! plaignez-vous à votre amie Hortense !
Mais sachez qu'en rentrant (je le jure, Simone,
Par tous les dieux d'Homère !)
Vous me découvrirez au lit, avec la bonne
Dont les vingt ans ne sont pas pour déplaire.

III

COMMENT INTERPRÉTER LE BEAU REGARD D'HORTENSE ?

Ce curieux regard,
Secret, fuyant, peut-être un peu cafard,
Plus d'un des familiers d'Hortense nous assure
Qu'il sous-entend l'amour, un amour sublimé.
Mais cette dame étant incapable d'aimer,
Vous ferez bon marché de la sotte imposture.
« Ce regard, dites-vous, a toutes les vertus ! »
... C'est accordé, mon cher ami, c'est entendu !
« Je l'aime, je l'admire :
Il est, tout à la fois, séraphique et si tendre ! »
...L'ayant moi-même dit, je ne puis me dédire,
Mais n'allez pas vous en éprendre !
Et, pour mieux éviter ce mal, si vous l'osez,
Tâchez, par un honnête effort, d'analyser
Ce beau regard qui n'est qu'un regard de défense.
— Au cours de longues méditations, Hortense
L'a, je crois, composé
Par désir de vivre tranquille,
Sans drame, sans idylle,
Sans rien qui l'émeuve ou l'attriste,
Dans le petit rayon de sa vie égoïste.
— A cause de cet air obstinément céleste,

Le merveilleux regard d'Hortense a l'avantage
De retenir les amateurs de beaux visages
Et, d'autre part, il sait arrêtèr certains gestes
Imprudents, certains hommages
(Les déclarations, les baisers, et le reste)
Que jamais Hortense n'endure,
Car, sans vouloir parler de son corps, ce cœur sage
Sait se maintenir à basse température.

IV

DE CLÉONICE, DONT LE COL EST GRACIEUX

O Cléonice !
Personne insigne
Qui savez faire les délices
D'un chacun ! ce qui vous désigne
A l'admiration des hommes et des dieux,
Ce n'est pas un parler mélodieux
Et ce n'est pas non plus une bonté vivace,
Ni votre esprit
Auquel, avec raison, j'accorde peu de prix ;
Ce ne peut être votre race
De souche obscure,
Ni l'éclat de votre figure
Dont le teint,
Un peu fatigué, le matin,
Est vraiment trop mauve, aux lumières ;
Surtout, ce ne sont pas les quelques petits vices
Dont vous êtes si fière,
Ma pauvre Cléonice !
Non, ce qui nous attire et ce qui sait nous prendre
En vous, c'est la souplesse au rythme tendre
Et pur, tout à la fois, c'est le port noble et mol,
Et la ligne
Si parfaite de votre col

Bien nommé col de cygne !
— Par une courbe heureuse,
Mieux qu'une tige son calice,
Ce col sans rival nous présente
Savamment votre tête creuse,
O Cléonice !...
Et nous trouvons toujours cette tête charmante.

V

D'UNE DAME QUI VA FAIRE UN TRÈS LONG VOYAGE

Quand nous nous sommes vus pour la dernière fois,
Vous m'avez dit au revoir d'une voix
Trop paisible :
Cet au revoir valait sûrement un adieu,
Par le ton, par l'accent. — Madame, est-il possible
Que déjà vous ayez oublié nos aveux,
Nos larmes et nos plaintes,
Et vos terreurs (peut-être feintes),
Et nos expressions d'un mutuel désir,
Et tant de moments de plaisir
Extrême,
Et tous ces mots que l'on murmure quand on s'aime ?...
Mais, si vous n'avez rien oublié, quel courage,
Madame, d'imposer à vos frêles épaules
Un tel bagage !
Songez donc que cela pourra n'être point drôle,
Point drôle du tout, car les larmes ont leur poids
Et, croyez-moi,
Je sais des aveux qui sont lourds,
Enfin, il paraîtrait qu'au royaume des ombres,
Certains baisers donnés distraitement, un jour,
Encombrent.
— Or j'apprends qu'avant peu nous vous verrons mourir :
Le médecin l'assure... Ah ! que de souvenirs

Il vous faut emporter ! quelle charge pesante !
Vous êtes rusée et point sotte,
On vous tient même pour savante,
Mais vous suffira-t-il d'adopter un air fat
Lorsque vous passerez, pliant sous cette hotte,
Dans le vallon de Josaphat ?

GILBERT DE VOISINS.

LE COURAGE GUERRIER

Si on a beaucoup écrit sur la peur, comme nous le notions ici même dans une étude récente (1), les travaux sur le courage se sont accumulés depuis la guerre en nombre plus considérable encore.

I. — DÉFINITION DU COURAGE ET FAITS OBSERVÉS

Fidèle à la méthode que nous avons suivie dans notre précédent mémoire sur la crainte du danger chez le combattant, nous chercherons, faisant abstraction du passé, à ne considérer le problème que d'après les observations vécues et notre expérience personnelle. Aussi nous limiterons-nous à l'étude du courage guerrier, que nous définirons ainsi :

Le courage guerrier est *l'état volontaire qui permet de dominer les dangers de la guerre* ou plus exactement *la crainte* de ces dangers.

Cette crainte, nous l'avons démontré, se ramène à l'étude de la peur elle-même sous la dépendance de l'incertitude et de l'angoisse de l'inconnu. Vaincre la peur, ou tout au moins en être le maître, c'est faire preuve de courage.

Le courage n'est donc pas nécessairement un acte d'éclatante bravoure. Le chef à qui on annonce que l'ennemi a rompu les avant-postes et qui raisonne froidement la situation fait preuve de courage. Le médecin, qui, au milieu des obus, sans voir un ennemi ni pouvoir se défendre ou prendre part

(1) *La crainte du danger chez le combattant* (*Mercure de France*, 16 nov. et 1er déc. 1918, pp. 193 à 212 et 431 à 452).

à la bataille, continue à soigner ses blessés, fait preuve, lui aussi, de courage.

Cependant pour prendre la question à sa base, il paraît difficile de séparer le courage d'un acte accompli dans certaines conditions périlleuses. Pour le bon sens commun, le courage, c'est essentiellement l'acte héroïque d'un Duguesclin, d'un Bayard ou d'un d'Assas, d'un Bara ou d'un Viala, d'un Jean Bart ou d'un La Tour-d'Auvergne et de tant d'autres glorieux guerriers, dont les exploits exaltent notre imagination latine.

Mais si l'acte courageux doit être évidemment considéré comme le phénomène primordial, il y a une erreur d'optique à ne le voir qu'à travers les héros illustres que nous venons de citer. Ce n'est pas diminuer leur valeur ou porter atteinte à la mémoire de l'immortel Guynemer que de mettre en relief, à côté de ces exploits fantastisques, les manifestations habituelles du courage normal. Ce ne sont pas les héros de légendes qui sont susceptibles, à eux seuls, d'apporter le succès. Il y a même un vrai danger à établir des règles d'après ces caractères d'exception. Aussi intéressante, et certainement plus utile en tous les cas, est l'étude du courage, soi-disant banal, du classique poilu ; s'il a moins fait parler de lui et n'a point soulevé l'enthousiasme extraordinaire des foules, c'est cependant lui qui, par sa constance, sa répétition quotidienne, sa généralisation à toute l'armée nous rapportera la définitive victoire.

C'est une raison de plus pour l'observer de près, essayer de le dissocier en ses éléments essentiels, en tenter l'examen psychologique. Pour cela, nous partirons de quelques faits concrets, recueillis parmi des milliers et milliers analogues : nous essaierons ensuite d'en tirer les conclusions qu'il conviendra.

Voici d'abord quelques renseignements provenant uniquement de soldats :

Julien X.., 30 ans, cultivateur au 159e depuis le 2 août 1914, originaire des Hautes-Alpes, arrondissement de Gap (2 fois cité).

Le 9 mai 1915, à Souchez, attaque avec avance de 1 kilom. La crainte du danger est alors au minimum, on fait attention, on regarde où l'on va, on surveille, mais on ne cherche qu'à gagner du terrain et à faire des prisonniers.

En secteur au Fort de Vaux, en avril 1916 : une quinzaine de

jours, en deux fois ; séjour pénible parce que le marmitage est continuel, qu'il n'y a pas de tranchées organisées, pas d'ennemi visible. Il préfère de beaucoup l'attaque ou la contre-attaque.

Au Chemin des Dames, le 159e tient la position à partir du 2 juin. Formidable bombardement : 48 heures de barrage consécutif. A été blessé vers 1 heure matin, le 5 fevrier, à une attaque boche : plusieurs éclats dans la jambe droite ; à partir de ce moment, état d'inquiétude et d'angoisse, car il ne prend plus part à l'action. Il à toujours remarqué qu'il était bien moins pénible de se défendre en plein danger que de ne rien faire sous les obus.

A Lassigny, le 31 mars 1918, blessé de nouveau au pied et à la cuisse droite, au cours d'une contre-attaque boche, suivant une attaque française. Durant l'action, pas d'appréhension ni de crainte du danger, l'esprit étant occupé sans cesse.

—

Albert L..., 22 ans, cultivateur des environs d'Orléans, 6e de ligne, rejoint ce régiment à 304, en août 1915. L'ennemi a attaqué vers le 15 août sur son bataillon. Pas la moindre peur. Etait grenadier. Les Boches se sont avancés à une dizaine de mètres des lignes. On les a reçus à coups de grenades et de mitrailleuses.

En février à avril 1917, au bois des Caurières, les Boches attaquèrent presque toutes les nuits, entre minuit et une heure du matin. La contre-attaque qu'on faisait chaque fois était toujours effectuée sans crainte, parce qu'il y avait un but précis, que le terrain était éclairé, par la lune, quand elle brillait, ou par des fusées, ou qu'on était averti par le bruit des cisailles dans les fils de fer barbelés. Au contraire, les minens ou les bombardements par gros obus étaient bien plus pénibles à supporter parce qu'on ne savait jamais exactement à quelle heure et à quel endroit les projectiles allaient tomber.

Le 10 juin 1918, devant Noyon, son bataillon arrête les Boches, qui avançaient dans les champs de blé, habillés en Français ; ils étaient à 100 m. des lignes quand on s'est aperçu de la supercherie, et on fit d'eux un affreux massacre. On ne pensait qu'à tirer dessus, sans arrêt et sans peur ; le fusil était brûlant.

Le 11 juin, nouvelle attaque boche ; on les arrête encore. A 13 heures ce jour-là, éclat d'obus au-dessus du tendon d'Achille droit. De cet instant jusqu'à ce qu'il fût très en arrière des lignes, il avait une véritable « trouille ».

—

C..., 22 ans, cultivateur dans l'Ariège, croix de guerre ; a été d'abord au 220, qu'il a rejoint en mars 1916, avec la 67e division. A participé aux dures heures de Vaux-Chapitre : 4 jours sous un fort bombardement ; mais nombreux engagements avec les Boches, terminés

le 6 septembre 1916 par une violente contre-attaque de son régiment. Pas d'appréhension, aucune crainte du danger durant l'action, qui fut extrêmement vive, surtout à l'heure de la contre-attaque, car les Boches étaient à moins de 30 mètres. Sa section fit une trentaine de prisonniers.

En octobre 1916, étant au Bois Le Prêtre, en secteur dit tranquille, où l'on ne recevait que des minens et où on ne voyait pas l'ennemi, l'appréhension du danger était bien plus grande.

Passé en mars 1917 au 283e, il participe le 23 octobre à l'attaque de la Malmaison et est blessé légèrement ; il se conduit très vaillamment et reçoit la croix de guerre. Or, jusqu'à sa blessure, il n'éprouva aucune crainte du danger, trop occupé par l'action du combat.

Le 30 mars 1918, sa division arrête les Boches en face de Mortemer ; il y eut trois attaques en masse de l'ennemi ; mais c'était un véritable plaisir de dégringoler des Boches qui, à moins de 100 mètres, cherchaient à s'infiltrer dans les lignes françaises; malgré le sifflement ininterrompu des balles ennemies, il n'éprouva aucune peur.

Après relève, il remonte le 11 juin en avant de Compiègne ; le 283 reçoit l'ordre d'attaquer un village et fait quelques prisonniers. Pas de crainte, ni de peur pendant toute l'action. Il est blessé à 20 heures, le mollet gauche traversé par une balle. Et il commence à avoir peur à partir de ce moment.

• —

J..., 71e bataillon de chasseurs, caporal, boucher à Bulgnéville (Vosges), croix de guerre, arrivé aux armées, au bois des Chevaliers, en septembre 1916. Appréhension avant ; mais acclimaté au bout de quelques jours. Il constate que ce n'est pas ce qu'il croyait.

Etant aux Caurières, en février 1917, c'est-à-dire dans un secteur constamment bombardé par obus et engins de tranchées, il avait un moral moins bon et plus d'appréhension qu'étant dans le secteur de Sapigneul, en avril-mai 1918 (entre Craonne et Reims) où il a fait plusieurs coups de main et a ramené des prisonniers boches. De même, l'appréhension disparaît, même pendant un bombardement, dès que l'ennemi apparaît et que l'esprit est occupé par la défense qu'on organise : cela arriva plusieurs fois au Bois des Caurières.

Enfin, en rase campagne, au sud de Soissons, le 31 mai 1918, son bataillon, chargé d'arrêter les Boches, les arrêta en effet. On les voyait à cinquante mètres dans les champs de blé. Il fut blessé à ce moment par une balle à la cuisse droite et un éclat d'obus à la cuisse gauche. Or, il n'avait eu jusque-là aucune appréhension. Il pensait à remplir son rôle, à viser et tuer le Boche ; et le danger avait été comme inexistant pour lui.

L'impression la plus vive qu'il ait ressentie est la mort, au bois des Chevaliers, de son camarade le plus voisin, tué raide à son côté.

—

B..., 21 ans, cultivateur de la Haute-Saône, a rejoint le 73e de ligne en Belgique, le 10 août 1916. A participé à des coups de main vers Craonne en avril 1918. Aucune crainte, étant occupé par l'action.

Le 1er, le 2, le 3 et le 4, attaques boches sur le régiment en avant de Villers-Cotterets. On a reculé pied à pied, puis avancé à nouveau, puis reculé. Et pendant tout ce temps il ne pensait qu'à tirer sur les ennemis qui avançaient dans les champs de blé, essayaient de se dissimuler, puis se démasquaient. C'était une véritable chasse à l'homme.

Le 4, a été blessé, dans l'après-midi, par un éclat d'obus à l'avant-bras gauche ; blessure sans gravité.

A Craonne et en Belgique, étant en secteur, on recevait des obus et des torpilles. Et cette sensation était beaucoup plus pénible que d'être en rase campagne, défendant un coin de terrain sans abri, ou de mener de dures contre-attaques à ciel découvert.

« L'ennuyant », c'est de repartir; quand on y est, ça va, mais quand il faut revenir, c'est le plus pénible. Aussi du cantonnement de repos pour revenir en ligne c'est le plus mauvais moment.

—

Abel P..., 27 ans, de Sains-du-Nord, 6 citations, au 4e zouaves. A fait toute la campagne depuis août 1914. 3 blessures peu graves, gazé deux fois. La dernière blessure date de juillet 1918, au moment où l'avance boche fut arrêtée devant Compiègne.

Il est très net sur les impressions actuellement ressenties. Au moment où il a été blessé, il allait dans un bois dans lequel les Boches se cachaient et tiraient à l'improviste sur les Français avec leurs mitrailleuses masquées. Aucune crainte du danger. Il en est toujours ainsi, dit-il, chaque fois qu'on fait son « boulot ». L'appréhension d'*avant* lui a passé ; il ne l'a plus. Il est acclimaté.

Mais il lui reste encore celle d'*après*. Quand le travail est terminé, qu'on est relevé et qu'il faut se retirer en arrière, il éprouve alors une véritable appréhension qui dure jusqu'à ce qu'il soit arrivé suffisamment loin pour que tout danger soit écarté.

Nous avons seulement cité l'opinion des fantassins. Mais les mêmes constatations ont été faites dans toutes les armes sans exception.

L'aviateur en chasse ou en mission aérienne a une sensation bien moins vive du danger, par suite paraît plus maître de lui et plus courageux, que si son camp est bombardé par

des bombes d'avions, même par des obus. Et pourtant, il n'est pas douteux que le danger est beaucoup plus grand quand il est en action et en vol que s'il est à terre, au repos.

L'artilleur, le médecin s'aperçoivent d'autant moins du danger et sont d'autant plus courageux, qu'ils remplissent activement leur tâche, ainsi que nous l'avons nettement indiqué précédemment (1). Il en est exactement de même chez le sapeur, l'aérostier, l'automobiliste, le combattant du char d'assaut ou le marin.

II. — COURAGE ACTIF ET COURAGE PASSIF

Les quelques observations ci-dessus réduites à leur substratum même, et qu'il serait aisé de reproduire à des millions d'exemplaires, nous paraissent suffisantes pour la démonstration que nous voulons faire. Ceux que la question documentaire intéresse trouveront des renseignements plus complets dans notre mémoire antérieur (*loc. cit.*), dans lequel figurent un très grand nombre de faits minutieusement analysés.

Mais le résultat auquel on aboutit est identiquement le même, à savoir : que le courage se décompose en deux variétés distinctes :

1° Le courage *actif*, qui est le courage physique mis en action, c'est-à-dire le courage habituel aux yeux du commun des mortels, celui qui a toujours frappé l'imagination des hommes et paraît de beaucoup le plus digne d'admiration par les difficultés objectives qu'il a vaincues et la réalisation des exploits héroïques accomplis ;

2° Le courage *passif*, non physique ou non sportif, c'est-à-dire le courage qui ne se manifeste par aucun acte visible, ou tout au moins héroïque, au sens propre du mot, le courage purement subjectif ou moral — celui qu'on ignore et que les poètes et les artistes ont à peine entrevu dans leurs œuvres géniales.

Or de ces deux courages, contrairement à l'opinion courante, c'est précisément celui qui est le plus admiré qui semble mériter le moins de louanges ; et inversement, celui qui est méconnu, qui paraît avoir droit à tous les honneurs de la renommée. L'observation nous montre en effet que dans le courage actif, où le danger est au maximum, la crainte du danger

(1) *Loc. cit.*, pp. 431 et suiv.

est réduite au minimum, par suite le courage peu développé ; au contraire, dans le courage passif, où le danger est moins grand, parfois insignifiant, la crainte du danger est beaucoup plus considérable, et, par suite, le courage infiniment plus nécessaire.

Cherchons à expliquer cette curieuse contradiction.

Courage actif. — Ainsi le courage actif demanderait à l'homme moins de courage réel.

Si peu qu'on y réfléchisse, il ne peut en être autrement. Si, en effet, les actes que nécessite ce courage objectif ont pu réussir avec tant de succès, c'est qu'ils ont été accomplis sans crainte, avec la plus parfaite maîtrise de soi, sans aucune préoccupation anxieuse.

Le guerrier en pleine action, dans la mêlée, ne songe plus qu'à son rôle, qui est d'accomplir l'ordre qui lui a été donné. Et il l'accomplit tranquillement, froidement, sans plus penser au danger qu'il court et à la mort qui le guette. S'il pensait à la mort ou au danger, il en aurait peur, et, dans ce cas, il serait gêné dans sa volonté d'énergie, il n'aurait pas l'esprit aussi libre, il serait timoré, hésitant. S'il pense au danger à ce moment, ce n'est plus par rapport à lui-même et à la souffrance qui pourrait en résulter : il considère surtout l'obstacle à la mission qu'il remplit et qu'il doit éviter. Cette réflexion arrive d'ailleurs à être automatique, subconsciente. Il en est ainsi de tous les gestes professionnels.

Le chirurgien, quand il opère un cas difficile, ne songe plus qu'à l'opération qu'il fait. L'acte sauveur qu'il tente, et que voit le vulgaire, et qui est le seul à considérer, en effet, est cependant l'acte auquel il ne songe pas. Il ne doit pas y songer du reste. Car, s'il avait présents à l'esprit la crainte du danger, le souci des complications, la peur de ne pas réussir, la possibilité pour le patient de mourir à chaque seconde de l'intervention, il serait un déplorable opérateur. Il ne voit plus que le cas chirurgical, les actes professionnels à accomplir et fait abstraction du malade lui-même.

Le magistrat, dans l'exercice de ses fonctions, a un état d'esprit identique. S'il songeait, à l'instant de son instruction et dans les interrogatoires qu'il poursuit, au malheur qui peut en résulter pour la famille des inculpés, au déshonneur des accu-

sés, il serait un mauvais magistrat. Son émotivité d'homme sensible ne doit pas être troublée à ce moment. Il ne voit, lui aussi, que le cas à instruire. Il fait son métier automatiquement.

Le couvreur qui travaille en haut d'une flèche de cathédrale ne songe plus qu'il pourrait avoir le vertige; le mécanicien, qui, à la tête d'un train de voyageurs, va à toute vapeur ne pense plus aux vies qu'il a entre les mains; l'ouvrier, qui, dans un atelier, tourne sans cesse autour de courroies de transmission, lesquelles, à la moindre distraction, peuvent lui saisir une main ou un bras et le broyer lui-même ne pense plus au danger constant qui l'environne. Le médecin n'a plus peur de la contagion quand il soigne des pestiférés; les précautions qu'il prend arrivent à être subconscientes : elles ne l'émeuvent plus.

Donc, ce qui donne de la valeur au courage, ce n'est pas, à vrai dire, le courage lui-même ; de même, ce qui donne de la valeur à l'acte professionnel, quel qu'il soit, ce n'est pas le danger qu'il évite à chaque minute ou à chaque seconde. Notre appréciation, à ce point de vue, est absolument fausse. Nous devons admirer l'acte courageux, comme l'acte professionnel, non à cause du courage ou du sang-froid, ou moins à cause du courage ou du sang-froid déployés, que pour la perfection et le fini avec lequel il a été accompli.

Le monde entier — pourquoi ne pas le dire ? — a été en admiration devant le poilu français. Je ne puis être d'un avis différent. Mais ce qu'il faut admirer par-dessus tout, c'est la vivacité d'esprit, l'ingéniosité, l'habileté, la souplesse, les qualités admirables d'adaptation immédiate et de compréhension instantanée, la pondération, le bon sens inné que révèle l'étude du soldat français. Si le poilu n'avait pour lui que le courage que lui prête le commun des mortels, il ne serait pas le soldat incomparable qu'on connaît. En réalité sa supériorité tient à la valeur même de son esprit. Et j'estime que cette mise au point est nécessaire. Car, à ne vouloir considérer dans le poilu que ce courage, cet héroïsme, cette témérité que nos ennemis ou des jaloux ou des admirateurs maladroits décrivent avec complaisance, on se laisse aller à croire que le soldat français n'est qu'une sorte de Don Quichotte ou d'exalté extravagant, qui ne pense qu'à se faire tuer dans un sourire.

Eh bien, non ! Cela n'est pas vrai. Le Français au combat est le même que celui qu'on voit dans les professions libérales, dans le commerce ou dans les usines. Il aime à bien faire les choses; il a la passion de l'article impeccable; il a le souci du beau dans toutes ses formes. En un mot, c'est un artisan hors de pair.

J'ai vécu avec le poilu. Comme tous ceux qui l'ont vu de près, j'ai pour lui une admiration sans borne; mais je sais aussi, quand on lui parle de son courage, qu'il sourit. Il est gêné des compliments dithyrambiques qu'on lui fait. Il sent qu'il mérite mieux que ces congratulations un peu excessives et qui, au fond, le blessent confusément dans son amour-propre; mais, quand on le comprend réellement, quand on le félicite sur la besogne faite, sur la manière habile dont il s'y est pris pour terrasser l'adversaire, sur les moyens ingénieux mis en œuvre pour réussir, sur l'efficacité de sa manœuvre, sur la valeur et le fini de l'acte accompli, alors seulement il est heureux réellement, et souvent quelques larmes de joie coulent des bords de ses paupières. Mais, comme il est un grand artiste et un fin ouvrier, il discute souvent les arguments qu'on lui donne et reconnaît lui-même qu'il aurait pu mieux faire encore. Et il pense en toute bonne foi « qu'il fera toujours mieux demain ».

Rien, en tout cela, ne rappelle ce courage un peu puéril dont on l'accable, cet héroïsme à demi ridicule dont le compliment lui est parfois pénible. Non ! le poilu français vaut encore mieux que sa réputation. Il faut se souvenir que le courage banal, pour les raisons que j'ai exposées, ne saurait exclusivement lui suffire dans les descriptions qu'on fait de lui, car le courage disparaît au moment de l'action : il faut qu'il en soit ainsi ; mais il reste l'admirable ouvrier attelé à la besogne délicate qu'est la guerre et à laquelle il s'est dévoué corps et âme, besogne qui l'intéresse comme tout ce qui met en jeu intelligence et initiative, besogne qu'il fallait conduire à bonne fin, ne devant être satisfait que lorsqu'elle serait terminée selon ses désirs et qu'il pourrait rentrer à son foyer la tête haute, fier de son travail et des résultats obtenus.

COURAGE PASSIF. — Ainsi le courage actif, contrairement à ce qu'on pense, est moins pénible à réaliser que le courage passif.

Toutes les observations sont caractéristiques à cet égard. Demeurer sous un bombardement ou être pris en enfilade par des mitrailleuses invisibles, sans qu'on puisse rien faire, est une sensation extrêmement pénible. C'est à ce moment qu'il faut se maîtriser, lutter réellement contre la crainte qui vous envahit, être courageux en un mot.

Citons de même la sensation épouvantable des médecins-majors et de leurs blessés ou malades quand les formations sanitaires sont bombardées, contrairement aux engagements internationaux ; signalons aussi l'angoisse encore plus horrible dans les bombardements par avions, quand l'oiseau nocturne tourne, retourne, monte, descend, remonte, redescend avant de lancer sa torpille.

Alors que dans les cas de courage actif l'occupation de l'esprit existe par elle-même, par le fait du combat, dans le cas de courage passif, pour lutter contre l'appréhension grandissante il faut songer à occuper son esprit, de façon à l'empêcher d'être inquiet. Le chef parle à ses hommes, les charge de missions de surveillance, de ceci, de cela, de n'importe quoi. Le médecin-major agit de même, comme nous l'avons démontré en de nombreux exemples.

Si l'esprit n'est pas occupé suffisamment, ou ne peut l'être, cette sensation de crainte anxieuse et d'angoisse affreuse vous étreint en entier, tend à anihiler toute énergie, toute volonté. Contrairement à ce que je croyais, les idées de secours qu'on attendait de la religion, de sa famille, de ses amis ne viennent pas à l'esprit. On ne songe absolument à personne en dehors de soi ; et la mort elle-même, que parfois à certains moments on appelle à grands cris, est moins présente à l'esprit que l'incertitude constante du danger imminent et, plus particulièrement, de l'obus, la torpille ou la balle qui *vont* arriver sur soi et qu'il faut éviter (1).

III. — LE FACTEUR MORAL

Ce contraste entre le courage actif, où le rôle physique paraît au premier plan, et le courage passif, où le rôle subjectif prédomine, montre d'une façon saisissante l'importance primordiale du facteur moral.

On conçoit, par suite, que le courage puisse se manifester

(1) *Loc. cit.*, pp. 437 et suiv.

4

non seulement dans l'inaction sous les obus, c'est-à-dire à une heure où le danger existe, mais encore *avant* ou *après* le danger.

L'expérience prouve effectivement qu'un des moments psychologiques dans lesquels le courage, exclusivement moral, est le plus nécessaire, est celui où le guerrier quitte l'arrière pour rejoindre son régiment sur le front.

Alors, il ne saurait être question de danger immédiat. Pourtant, combien qui, au fond d'eux-mêmes, seraient heureux, s'ils n'écoutaient que leur voix intérieure, de trouver un emploi et de s'embusquer ! Néanmoins ils s'en vont ; et si la notion du devoir les pousse à l'avant, il n'en est pas moins vrai qu'ils font preuve d'un courage certain pour lutter contre cette appréhension, si anxieuse, de l'inconnu.

Le courage est également indispensable quand le guerrier se rend au combat, à l'instant où il va quitter ou quitte le cantonnement de repos pour remonter en secteur ou dans la mêlée.

A ce moment, il est triste habituellement. Et s'il fait contre fortune bon cœur, c'est néanmoins l'instant où la crainte de ne plus revenir s'impose le plus à son esprit. Il pense à ce qu'il quitte, à sa tranquillité, à son bien-être ; il pense, par comparaison, à chez lui, à sa femme, ses enfants, sa terre, ses biens, sa famille, ses amis, sa maîtresse, son commerce, son industrie, en somme à tout ce qu'il aime ou l'intéresse. Reviendra-t-il ? Est-ce son dernier voyage ? Est il en règle avec sa conscience ? C'est alors que, s'il est religieux, il voit l'aumônier, le pasteur, le rabbin et leur confie ses dernières volontés. S'il pouvait n'être que blessé ? Mais quelle blessure ? Sera-t-il soigné ? Et s'il était fait prisonnier ? Ainsi mille pensées décourageantes lui traversent l'esprit, comme nous l'avons indiqué (1).

Ce courage moral est particulièrement nécessaire dans l'attente qui précède l'assaut. Cet état d'anxiété a été mentionné par tous les combattants comme un des plus impressionnants qui puissent exister. Le fait que l'on va partir à l'heure fixe et qu'on part à la seconde près, à l'heure H, provoque par sa rigueur mathématique même une angoisse poignante, sans

(1) *Loc. cit.*, pp. 209 et suiv.

doute parce que c'est, à l'instant précis, l'inéluctable qui va se jouer (1).

Qu'on songe que cet état d'esprit, ou plutôt d'émotion est le même exactement, quoiqu'en plus puissant, que celui du candidat qui va au bachot et va être interrogé, et tremble d'anxiété, ou que celui du baigneur qui est pris de constriction thoracique et de sensation de crainte irraisonnée au moment où il va se jeter dans l'eau froide. Ces impressions disparaissent ou s'atténuent considérablement dès que l'examen est commencé, que le baigneur est dans l'eau, ou que le militaire, sorti de la tranchée, poursuit l'ennemi.

Le courage existe aussi *après* le combat, au moment de la relève et dans les heures qui la suivent : c'est encore là un exemple typique de courage purement moral. J'ai décrit le fait et n'y reviens pas (2).

J'ajoute cependant le cas suivant, tout à fait remarquable comme démonstration de l'origine psychique du courage :

Un officier colonial, plusieurs fois cité et renommé pour son sang-froid imperturbable, me confia qu'il était parti avec la certitude absolue qu'il ne reviendrait pas de la guerre. Sa conviction était telle qu'il avait supprimé la crainte elle-même de la mort ; et il m'affirma avec la plus profonde sincérité qu'il n'avait jamais connu la peur pendant les trois premières années des hostilités.

Mais, la mort tardant à venir, il arriva à douter de sa prédiction ; et à partir du moment où il pensa qu'il pouvait échapper au sort inéluctable qu'il s'était assigné, il commença à ne plus avoir en lui la même confiance qu'auparavant. De ce jour il devint inquiet, anxieux et constata, contrairement à ce qu'il croyait, que le courage n'était pas un vain mot.

Enfin le moment où le courage est le plus impérieux et où il est le plus difficile à maintenir, c'est au moment d'une surprise, — de la *surprise*.

C'est encore un courage moral. S'il fléchit si brutalement, c'est parce que le combattant a conscience du danger, d'un danger, mais il ne sait pas au juste lequel. Ou bien n'ayant pas eu le temps de le prévoir ou ne l'ayant pas prévu simplement, il est complètement désorienté devant le fait acquis.

L'effet moral que recherche la surprise est basé sur la psy-

(1) *Loc. cit.*, p. 433.
(2) *Loc. cit.*, pp. 443.

chologie de la peur. La surprise est une émotion banale, fortuite le plus souvent, de la vie courante. A la guerre elle devient un élément essentiel, scientifiquement provoqué, un élément, comme nous l'avons vu, qui a pour but, en plaçant l'adversaire dans un état subit de moindre résistance, de le battre et de lui imposer la loi du vainqueur (1). Il est donc absolument indispensable que le sujet surpris reste le maître de ses nerfs et qu'il fasse preuve, en conséquence, d'énergie et de fermeté d'âme, c'est-à-dire de courage.

En somme, le courage est un état moral ayant des réactions physiques, c'est-à-dire des actes valeureux à sa disposition ; il s'en suit que le physique, même le plus robuste, ne sera d'aucun secours, si le sujet n'a pas le feu sacré, l'ardeur profonde, la force intellectuelle qui l'enflamment et le guident. Inversement que d'actes héroïques accomplis avec des moyens physiques défaillants !

On a vu des tuberculeux marcher jusqu'à ce qu'il ne fussent plus que l'ombre d'eux-mêmes, et tomber morts d'épuisement sur le champ de bataille.

J'ai examiné deux hémiplégiques, engagés volontaires, qui ont réussi à faire près de trois ans de guerre. Un des cas les plus extraordinaires que j'ai observés est celui d'un soldat qui, ayant eu les deux artères poplitées touchées par la même balle, présenta deux anévrismes qu'on avait opérés avec succès. Il voulut quand même repartir à son régiment. Je l'examinai durant l'hiver 1917-18 ; il venait de participer à une attaque ; il avait les pieds gelés, les jambes froides et livides ; il était impossible d'autoriser ce militaire à rejoindre ses camarades qui bivouaquaient dans la boue glacée des tranchées, à moins de vouloir lui faire perdre irrémédiablement ses deux jambes. Il était même insensé qu'on l'ait laissé rejoindre les armées dans cet état ; et c'était un miracle qu'il ait pu en cette saison hivernale s'en tirer à si bon compte. Je lui refusai donc son exeat à l'avant ; mais je vois encore son air désolé et les larmes qui mouillèrent ses yeux quand je lui fis part de ma décision. J'eus toutes les peines du monde à le réconforter et lui expliquai qu'avec l'été les choses étaient susceptibles de s'arranger.

Je me borne à ces quelques exemples qu'il serait aisé de multiplier. Ils montrent ce que l'on savait de toute éternité : que l'intelligence et l'habileté ont toujours eu raison de la force brutale et de la puissance aveugle et imbécile. Ce n'est

(1) *Loc. cit.*, pp. 444 et suiv.

pas d'aujourd'hui que date la victoire de David sur Goliath ou d'Horace sur les trois Curiaces.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la force physique est inutile ou ne joue qu'un rôle secondaire. Il y a là une erreur, trop souvent commise par certains militaires, qui demandent à leurs troupes l'impossible sous prétexte qu'il n'y a que le moral qui compte. Il est entendu que c'est le moral qui doit gagner la partie, mais, à une condition essentielle, c'est que le physique soit développé et entretenu avec le plus grand soin. Augmenter la valeur du rendement physique c'est décupler la valeur du rendement moral.

IV. — SYNTHÈSE ET CONCLUSION

Ainsi, le courage, tel qu'on le conçoit communément, n'est point tout à fait ce que l'on croit. Il se décompose en un certain nombre d'états volontaires, parmi lesquels ceux qui font le plus d'effet et qui sont les plus appréciés sont ceux précisément pour l'accomplissement desquels le courage proprement dit est le moins au travail.

Mais cette dissociation psychologique n'enlève rien à la valeur du courage envisagé sous sa forme synthétique habituelle. Il est intéressant pour le savant, surtout utile pour le militaire, que cette étude soit faite, car elle montre les différents temps du courage et, par suite, les moments où il peut devenir nécessaire de venir à son aide.

En réalité, c'est un tout. Et, après avoir décomposé ce tout en ses parties, il faut le recomposer, l'envisager dans son ensemble.

Que le courage réel soit plus intense avant l'action que pendant l'action même, cela au demeurant importe peu au point de vue du résultat, le seul qui compte ; il est naturel qu'on ne glorifie que ce qu'on observe et qui est visible, et qui surtout est seulement dosable, appréciable, effectif.

Le but essentiel de la guerre est de vaincre l'adversaire. Il est possible, il est certain que le vrai courage s'exerce avant l'action, mais lui-même n'a d'autre finalité que de mettre le ressort humain, cette « guenille », dans un état de dépendance tel par rapport à la volonté agissante vis-à-vis du but à atteindre, c'est-à-dire la défaite de l'ennemi, que les actes s'accomplissent presque automatiquement.

Cet automatisme n'a pas existé chez le guerrier du premier coup ; il lui a fallu de l'apprentissage, un long temps d'entraînement et de préparation. Il lui a été nécessaire avant de vaincre l'ennemi de se vaincre lui-même. Et d'autant meilleur a été le résultat sur l'ennemi qu'a été meilleur le résultat sur lui-même. Il est donc juste que la récompense s'applique au résultat acquis.

Ce qui fait la valeur du courage guerrier, c'est donc l'ensemble des qualités qu'il nécessite : qualités physiques de premier ordre, de sûreté, de hardiesse, d'habileté, de résistance, de souplesse ; qualités intellectuelles d'équilibre et de bon sens, de jugement droit et d'appréciation exacte des choses, de vivacité et de pondération ; qualités morales supérieures enfin, d'autant plus admirables qu'elles n'ont point été imposées à des consciences par une discipline brutale de fer rivée aux pieds d'esclaves imbéciles, mais qu'elles ont été acceptées par des démocraties libres qui se sont donné à elles-mêmes la discipline nécessaire, discipline qu'elles subiront de leur plein consentement, malgré la contrainte et les souffrances qui en résultent, jusqu'à ce que le sacrifice soit consommé et que la libération définitive du monde soit un fait accompli.

Ces hautes qualités de belle intelligence, d'endurance physique et d'énergie morale nul ne les a mises au service du droit avec plus de dévouement désintéressé, de ténacité opiniâtre et de bonne humeur inaltérable que le légendaire soldat de France. Ce sont ces qualités qui constituent le courage, tout court, de l'immortel poilu français.

Dr RENÉ CRUCHET,
Professeur agrégé à l'Université de Bordeaux.

L'ANDORRE

A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

Par le choix même de ses sujets, l'excellent érudit barcelonais don Joaquim Miret y Sans avait toujours paru répugner aux polémiques des temps présents. Les 113 volumes, brochures, plaquettes, tirages à part, articles, qu'en tête de son dernier ouvrage et comme pour lui donner plus de poids il énumère avec une légitime complaisance, s'adressaient tous à ce calme public de savants débonnaires et si parfaitement étrangers, eux aussi, aux vaines agitations du siècle, tout absorbés qu'ils sont par l'exclusif souci d'entretenir le feu sacré de l'archéologie au sein des doctes académies de province. La nouvelle publication de M. Miret (1) ne se distingue pas, à première vue, des précédentes : l'histoire des seigneurs de Caboet, n'est-ce pas aussi lointain pour nous que « La Bataille de Muret » (n° XII de la bibliographie de M. Miret), ou que « L'Itinéraire du roi Alphonse II d'Aragon » (n° XXVIII) ? N'est-ce pas aussi peu subversif que le récit de « La tentative d'évasion d'En Brancaleo d'Oria du château de Caller » (n° XXXVI), ou que la « Petite addition à l'histoire de Sant-Hilari-Sacalm » (n° LXXX) ? Et qui donc irait penser que la généalogie des Caboet, éteints, pour leur malheur, dès le début du XIIIe siècle, pût s'inscrire parmi les sujets d'actualité ?

Telle est pourtant la prétention du biographe des Caboet

(1) *Noves y documents inédits sobre la familia senyorial de Caboet y la questio d'Andorra*, per Joaquim Miret y Sans. Barcelone, 1918.

qui, d'un bond vraiment prodigieux, saute des temps où végétèrent les nobles seigneurs de ce nom, jusqu'à... l'« Après-Guerre » ! Délaissant, pour une fois, les doctes académies de province, son public habituel, et sans doute entraîné par je ne sais quel vertige ambiant, don Joaquim Miret se pose en redresseur de torts légendaires, et fait appel, sans barguigner, à la Conférence de la Paix ! Car il ne s'agit de rien moins, pour l'éminent érudit, que d'obliger les diplomates, trop peu occupés, pense-t-il, par ailleurs, à venir porter le trouble dans un petit pays très sage qui ne demandait qu'à se faire oublier d'eux.

Au hasard de ses investigations millénaires, don Joaquim Miret y Sans a découvert qu'il existait encore, à l'aube de notre xxe siècle, un petit peuple coupable de crimes inouïs : insensible aux appels de certaines sirènes du voisinage, ce peuple n'est pas mégalomane, pas irrédentiste, pas impérialiste; conscient de sa petitesse, il n'est jaloux que de la conserver; indifférent à ce bienfaisant principe des nationalités qui vaut à l'Europe, depuis plus d'un siècle, de si belles guerres, à peine suit-il, d'un œil distrait, les grands bouleversements périodiques qu'il voit venir mourir doucement devant ses minuscules mais immuables frontières ; non moins inattentif aux révolutions politiques ou sociales, et comme s'il ignorait encore la chute de la féodalité, il ose persévérer dans sa constitution toute médiévale et se maintenir depuis l'an de grâce 1278, sans ombre de respect humain, sous la tutelle de ses seigneurs : ses deux seigneurs, car il pousse la fantaisie jusqu'à en reconnaître deux au lieu d'un ; et, pour achever de rendre la situation plus paradoxale, ces deux seigneurs jurent de se voir associés : nationalité, position religieuse, tout les distingue, jusqu'au costume, ce qui ne les empêche pas de s'entendre à merveille pour assurer le bénéfice de leur protection libérale et lointaine au petit peuple qui se réclame, avec une égale soumission, de l'un comme de l'autre, à seule fin, sans doute, de mieux éluder leur autorité commune : l'un, sacré par l'onction de l'Eglise de Rome, est Monseigneur l'Evêque espagnol de la Seo d'Urgel ; l'autre, revêtu de l'investiture, toute laïque, d'un peuple souverain, est M. le Président de la République Française... Le lecteur a déjà deviné que c'est de l'Andorre qu'il s'agit.

Et c'est l'Andorre, en effet, que prétend régenter don J. Miret, qui n'est pas andorran, que je sache ; c'est ce petit val des Pyrénées-Orientales qu'il veut punir de la sagesse qui lui avait valu une paix séculaire, en le faisant participer de vive force, grâce à la toute-puissante intercession de la « nation catalane », aux jeux variés, mais bien mêlés de quelques risques, de l'équilibre européen. Comme si ce n'était point déjà une assez belle gageure que d'avoir su garder, six bons siècles, l'équilibre andorran !

Nous ne chicanerons pas don J. Miret sur la majeure partie de son ouvrage, qui a pour but d'établir l'ordre de succession des seigneurs de Caboet. En fait de chronologie, l'auteur est passé maître, et nous tiendrons donc pour parfaitement exacte la généalogie des Caboet, telle qu'il a pris la peine de la dresser de 997 à 1230. Que cette famille, dont l'érudit français Baudon de Mony n'avait retrouvé la trace qu'à partir de 1030, remonte jusqu'à la fin du x[e] siècle, c'est là un beau progrès, tout à l'avantage de la science catalane. Qu'Isarn-Ramon de Caboet, dès l'an de grâce 1040, ait eu pour femme légitime dame Gerberga, que nous ne connaissions, jusqu'aux subtiles recherches de M. Miret, qu'à dater de 1064, c'est là un point d'histoire bien digne aussi d'être enregistré. Qu'Arnal enfin, mari d'une autre Gerberga, soit le propre frère de Guitart, mari lui-même de Gébeline, c'est là une hypothèse fort plausible du perspicace érudit. Et, puisque ce dernier soupçonne qu'Isarn-Guitart, fils de Guitart-Isarn et de Gébeline, ait pu mourir prématurément, nous le soupçonnerons, à notre tour, très volontiers.

Malheureusement, de ces divers épisodes de l'existence, au demeurant fort prosaïque, des nobles Caboet, M. Miret a cru pouvoir déduire une thèse historique par trop invraisemblable (1), et qui, fût-elle exacte, ne présenterait d'ailleurs aucun intérêt pour l'étude de la question d'Andorre, question de fait, avec laquelle des précédents historiques aussi lointains n'ont vraiment rien à voir. Qu'importe, en effet, ce qui a pu se passer avant 1278, s'il est établi qu'à cette date le

(1) Thèse qu'il n'est plus besoin de réfuter : dans le *Bulletin Hispanique* de Bordeaux (tome XX, 1918), M. Brutails, l'homme de France... et de Catalogne qui connaît le mieux les choses d'Andorre, en a démontré la fausseté, à l'aide même des textes produits par M. Miret.

comte de Foix, dont nos Présidents sont les ayants droit, et l'évêque d'Urgel ont signé le paréage qui les associe pour l'exercice de leurs prérogatives seigneuriales en Andorre, et qui, jusqu'à l'entrée en scène si parfaitement inopinée de don Joaquim Miret, n'avait jamais été sérieusement contesté?

Cette question de fait, don J. Miret se décide, il est vrai, à l'aborder dans un dernier chapitre intitulé, sans fausse modestie : « Modification de la constitution politique de l'Andorre. » Car, pour lui, la suppression du *statu quo* ne fait pas l'ombre d'un doute ; et c'est la chose du monde la plus divertissante que de voir ce pur médiéviste nous proposant comme un objet de scandale abominable une simple survivance du Moyen Age, partir en guerre contre l'Andorre et ses co-princes, et s'aventurer maintenant sur le terrain de la diplomatie, plus scabreux encore que celui de l'histoire.

Cédons la parole à don Joaquim Miret y Sans :

... Le concept de l'exercice suprême de la souveraineté par des entités différentes ne résiste pas à la critique, car il jure avec toute notion du pouvoir souverain et de l'unité inhérente à la souveraineté ; mais la réalité présente, c'est, malgré les réclamations intermittentes de la Mitre d'Urgel, le *modus vivendi* entre ces deux entités et le peuple andorran, *modus vivendi* qu'il ne sera certainement pas possible de modifier au profit de l'évêque, parce que les courants du monde ne vont pas dans ce sens et que les peuples n'admettent pas même l'ombre de gouvernements théocratiques...

Nous savons tous que l'évêque a servi de représentant, en Andorre, de l'influence catalane, ou, si l'on veut, espagnole, pour contrebalancer les progrès de l'influence française, et qu'à cet égard, il est nécessaire de défendre sa prééminence dans la vallée. Malheureusement, la signification théocratique de notre représentant lui fera perdre chaque jour de son importance devant la splendeur de la démocratie française. Et comme cela ne convient d'aucune manière à la Catalogne, l'étude d'une innovation fondamentale s'impose.

L'Andorre se trouve sur le versant catalan des Pyrénées ; géographiquement, c'est un territoire catalan ; ses eaux vont au Sègre ; toute l'année, il communique avec la Catalogne, tandis que par les cols élevés du nord et de l'est, les communications avec la France demeurent presque impraticables en hiver, à cause des neiges. La langue de la vallée, c'est le catalan, avec de petites variantes dialectales ; ses coutumes sont celles de l'Urgellet ; la monnaie la plus courante est l'espagnole. Enfin, de l'aveu même de M. Brutails, le

ferme défenseur de l'influence française dans la vallée, les Andorrans sont de race catalane. Nous sommes donc en présence d'un peuple catalan qui, politiquement, ne forme point partie de la Catalogne, et qu'il convient d'y faire entrer, car si ce n'est pas nous qui nous chargeons de cette innovation, quelque jour ce sont les Andorrans qui la provoqueront, et fort probablement au profit exclusif de la France, comme il y en a déjà eu quelques tentatives...

On ne saurait avouer plus ingénuement le peu d'envie qu'ont les Andorrans de se voir rattachés à la Catalogne; aussi notre auteur préconise-t-il, plutôt que « l'annexion violente », une petite opération — ou *coopération* — de nature, sinon théocratique, du moins assez jésuitique :

.... Etant donné que l'Andorre, cherchant toujours à étendre le vague sur sa personnalité, à maintenir la confusion entre les droits et les attributions des co-seigneurs, inclinant tantôt du côté de la France et tantôt du côté de l'évêque... travaille de façon continue et silencieuse à constituer son autonomie, il sera plus politique et plus habile, de la part de la Catalogne, de coopérer à cette aspiration séculaire d'émancipation d'un groupement de plus de 5.000 personnes de notre race et qui occupent un territoire géographiquement catalan. L'initiative de cette coopération doit être prise par la Mancommunauté de Catalogne. C'est à celle-ci qu'il appartient d'annexer à l'institution qui unit toute la terre catalane le val d'Andorre, non comme une cinquième province [une province de 5.000 âmes!] mais comme un pays autonome. Nous verrons plus loin la manière de procéder.

Auparavant, M. Miret s'empresse d'énumérer les avantages de la coopération, tous au détriment de l'un des coopérateurs, l'andorran comme de juste : et d'abord, il se flatte, par ce moyen, d'en finir une bonne fois avec l'industrie nationale de l'Andorre, « la contrebande que, depuis plus de deux siècles, l'Espagne et la France, d'un commun accord, tentent vainement de réprimer ».

Second avantage : on fait cesser cet autre « abus du grand nombre d'Andorrans qui s'etablissent en Catalogne, où ils passent presque toute leur vie, sans contribuer peu ou prou au soutien du pays. Nous avons assisté, lors des dernières guerres coloniales, à ce spectacle honteux : de nombreux Andorrans, par peur infondée qu'on n'exige d'eux le service militaire, comme Espagnols, se faisant inscrire au Consultat Général de France à Barcelone : inscription illégale, vu qu'ils n'étaient pas sujets français et qu'il n'y a pas de pro-

tectorat d'Andorre. Il ne devrait appartenir qu'à la Catalogne de couvrir ou de protéger des Catalans, même s'ils sont privilégiés [ce qui veut dire, en bon français, même s'ils répugnent à se voir ainsi couverts ou protégés].

D'autre part, nous estimons que le val d'Andorre, assez francisé déjà, offre ou offrira dans l'avenir un redoutable point d'invasion de la Haute-Catalogne, surtout après l'achèvement des routes stratégiques qui, par Soldeu, mèneront du Sabartès ou Haut-Comté de Foix vers la Seo d'Urgel. La façon de faire la guerre moderne, qui veut que l'un des belligérants produise la première surprise et tombe le plus vite sur l'adversaire [mais c'est la méthode allemande, M. Miret ?] conseille de fermer cette porte. On sait que lorsque le général Charlet, se trouvant en 1794 à Puycerda à la tête d'une armée française, projeta, pour s'emparer de la Seo d'Urgel, de passer par l'Andorre, le conseil Général de la Vallée, justement alarmé, lui députa deux membres pour demander que la neutralité n'en fût pas violée, et l'ordre d'invasion fut révoqué. Aujourd'hui, les députés ne seraient probablement pas écoutés [la moralité française a-t-elle tellement baissé depuis 1794, M. Miret ?] et l'Urgellet serait envahi à bref délai. On a dit avec raison que, du jour où la France serait maîtresse absolue en Andorre, l'Espagne aurait un nouveau Gibraltar dans les Pyrénées !

. . . .

La réforme est indispensable, mais elle doit être intégrale : l'Espagne doit acquérir tous les droits de la Mitre et de la France ; ce doit être une solution radicale, non circonstancielle, mais définitive.

Il n'est pas juste de faire de l'Andorre la 50e province du royaume d'Espagne. Elle devra être constituée en pays autonome, sous la haute inspection, intervention et souveraineté de l'Espagne ; non en protectorat exercé par l'Espagne et la France conjointement.

Notre proposition est par conséquent définitive et totale ; l'Evêque-Prince étant sujet espagnol, il n'y a qu'à lui appliquer l'expropriation forcée pour cause d'utilité publique, *salus populi* ; le seigneur de Caboet, comte de Foix, étant maintenant une puissance étrangère, il n'y a qu'à entamer avec celle-ci des négociations diplomatiques pour obtenir sa renonciation à l'Andorre et son consentement à l'annexion de ce territoire à l'Espagne.

A aucun égard il ne convient que, par respect mal entendu pour les traditions et les intérêts établis, l'état anachronique de l'Andorre se perpétue... Le début des négociations de paix qui mettront fin à la grande conflagration européenne, tel sera le moment opportun pour entamer aussi les négociations destinées à modifier la personnalité et la constitution politique de l'Andorre, en effectuant en outre, sur la

frontière qui sépare l'Espagne de la France, quelques modifications nécessaires.

Il faut obtenir la renonciation absolue dela France aux droits seigneuriaux et à l'intervention politique qu'elle exerce sur cette vallée catalane, qu'elle devra considérer dorénavant, sans aucune réserve, comme un territoire politiquement et géographiquement espagnol. En retour de cette renonciation et de ce désistement elle recevra certaines acquisitions territoriales que nous indiquerons tout à l'heure.

D'un autre côté, l'évêque d'Urgel renoncera également à sa part de coseigneurie et à sa prétention à la souveraineté politique, en échange de quoi l'Etat espagnol lui versera la quantité résultant de la capitalisation des 450 pesetas qu'il reçoit tous les deux ans en tribut des Andorrans, ainsi que de celle de la dîme et autres revenus qu'il perçoit dans la vallée... Quant à l'indemniser de sa souveraineté prétendue ou nominale..., c'est impossible, faute de base de calcul ; mais comme, en pratique, ce n'est là qu'un titre en l'air pour flatter la vanité, il n'est pas douteux que l'Eglise, par esprit d'humilité, n'attribuera, le cas échéant, aucune importance à la perte de cette souveraineté.

Les compensations territoriales offertes à la France auront pour objet non seulement sa part de coseigneurie en Andorre, mais aussi la rectification de la frontière en Cerdagne. La Cerdagne dite « française » est une anomalie injustifiée... La Cerdagne et la vallée de Querol sont géographiquement espagnoles et ne doivent pas être coupées en deux tronçons sujets à deux souverainetés. La ligne frontière devrait être portée en haut du col de Puymorens et arriver, par l'étang de Lanos et le Carlit, au col de la Perche, puis, par les crêtes, au grand massif du Puigmal...

Mais le motif qui exige (*sic*) la rectification de la frontière en Cerdagne et en Andorre, nous le trouvons aussi (*sic*) dans le val d'Aran, qui appartient géographiquement au bassin supérieur de la Garonne... Tels sont les territoires qui devront entrer dans l'arrangement projeté.

Don J. Miret reconnaît bien que le val d'Aran appartient aux rois d'Aragon depuis le XIe siècle. Mais notre médiéviste émancipé et qu'enrage maintenant tout anachronisme n'a cure d'un titre de possession aussi respectable. Il ne se soucie pas davantage de demander leur avis aux Aranais qui se sont toujours considérés comme de parfaits Espagnols. En bon tenant des méthodes pangermanistes, M. Miret n'a foi que dans les arguments d'ordre géographique ou ethnique et que dans les convenances personnelles : « Ce territoire géographiquement

et ethniquement gascon, qui vaut à l'Espagne plus de frais et de tracas que de revenus et d'avantages, pourra être la compensation offerte par l'Espagne à la France pour sa renonciation à l'Andorre et à la Cerdagne. » Que si la France trouve qu'elle perd au change en cédant bon gré, mal gré, pour quelque 10.000 Aranais, une population et un territoire d'un tiers au moins plus considérables, M. Miret, qui a réplique à tout, la convaincra à l'aide d'une considération irréfutable, quoique un peu sibylline : « Dans une telle compensation on ne devra point chercher l'exacte équivalence, parce que les avantages de la justification et de la stabilité de la nouvelle frontière sont supérieurs [pour la Catalogne] à tout ce que perdrait chaque partie » [L'Espagne qui cède le val d'Aran, la France qui cède, outre sa part d'Andorre, la Cerdagne].

Nous croyons que sous peu, conclut M. Miret, les Andorrans eux-mêmes seront les premiers à se convaincre que leur pays a le devoir et le droit d'être organisé à la moderne et ne peut demeurer éternellement stationnaire, constituant un anachronisme intangible, une curiosité insubstantielle de touristes et d'historiographes, « l'attrayante originalité » qu'y trouve M. Brutails.

La *nation* catalane (*sic*) a aussi le droit de ne pas tolérer davantage, sans modification, dans le territoire *national*, une personnalité politique de caractère indéfini, pleine d'ambiguité, profitant de tous les avantages d'être considérée comme peuple catalan, mais sans vouloir s'intégrer dans la constitution politique de la Catalogne.

Il appartient à la Mancommunauté de Catalogne de promouvoir les négociations que le pouvoir central devra engager avec la France et la Mitre d'Urgel, ainsi qu'avec le Conseil Général d'Andorre, pour établir le nouveau statut politique de ce pays et modifier la frontière de France, en rectifiant les erreurs et les oublis du Traité des Pyrénées. La Mancommunauté, qui est l'organe vivificateur de toute la Catalogne péninsulaire, et où doit se former le noyau concrétiseur (*sic*) de notre conscience nationale, demandera au gouvernement de l'Espagne, en tant que nouvelles délégations, la plupart des pouvoirs qui, dans le régime autonomique spécial de la vallée, appartiendraient à celui-ci, non seulement les pouvoirs administratifs, mais d'autres foncièrement politiques. Elle travaillera ainsi substantiellement à l'unité spirituelle et géographique du peuple catalan.

Tel est cet imposant défilé d'arguments décisifs assénés d'un ton péremptoire : « Il ne convient d'aucune manière à la Catalogne. » « Il lui convient. » « Il ne devrait appartenir qu'à

elle. » « Réforme indispensable, intégrale, radicale, définitive et totale. » « Expropriation pure et simple. » *Salus populi.* « Renonciation absolue, sans nulle réserve. » « Anomalie injustifiée. » « Coopération politique et habile » à une « émancipation » contraire à la volonté comme aux intérêts de l'émancipé, « organisé à la moderne » par les soins de « la nation catalane qui a le droit de ne pas tolérer davantage.... » Enfin, à l'adresse de la pauvre mitre, cet admirable « par esprit d'humilité ». Comment M. Miret n'a-t-il pas vu qu'avec des armes aussi bien trempées il pouvait se dispenser de tout le vain appareil scientifique accumulé par lui dans son ouvrage, et qu'il n'avait que faire d'appeler à la rescousse les nobles Caboet ? Mieux valait nous dire tout bonnement :

« Voilà ! Je suis don Joaquim Miret y Sans, pour vous servir. Je suis Catalan. Je suis très pénétré de l'avantage qu'il y a à l'être. L'activité de mes compatriotes, bien connue sur le marché, leur intelligence hors de pair ont incliné certains d'entre eux — je suis du nombre — à penser que nous devions tailler à notre patrie un rôle de grande puissance. De l'irrédentisme théorique et de l'impérialisme en chambre nous sommes donc passés résolument à la politique de pénétration à l'extérieur. D'abord, c'est l'ancien royaume de Valence que nous avons cherché à attirer dans notre orbite. Valence a répondu qu'il lui suffisait d'être espagnole. Nous nous sommes alors adressés aux Baléares, qui constituent un apanage encore sortable : Mayorque nous a renvoyés à son illustre fils Maura, l'un des piliers de la politique étatiste et unitaire. Nous en étions à nous demander sur quoi nous rabattre quand, par bonheur, la guerre mondiale éclatant, nous avons sans peine compris que la divine Providence ne lui avait pas assigné d'autre fin que le couronnement de nos légitimes ambitions. La France se trouvant, de prime abord, très mal en point, galamment nous nous sommes tournés contre elle, et revendiquant le Roussillon, nous avons prononcé ce gros mot qui, certes, vous a paru, à vous Français, assez désobligeant : « C'est notre Alsace-Lorraine à nous, Catalans. » — Mais c'est là de l'histoire ancienne, sur laquelle nous ne voulons plus insister, depuis surtout qu'il nous paraît que la victoire décisive a échappé à l'Allemagne. Pourtant, tablant encore sur cet espoir qu'après une paix blanche la France

exsangue ne sera plus en mesure de résister au peuple fort que nous sommes, et ne pourra nous refuser, à défaut du Roussillon, et comme avance d'hoirie, un petit gage assez modeste pour ne point émouvoir l'opinion, nous nous risquons à réclamer, pour le moment, l'Andorre, cette petite terre quasiment neutre, ni tout à fait espagnole, ni tout à fait française, mais qui ferait si bien en Catalogne ; puis, par-dessus le marché, un autre tout petit morceau, mais de terre française, il est vrai, la Cerdagne, plus trois communes ou quatre, du canton de Montlouis. A tout, il faut un commencement. »

Par malheur, don Joaquim Miret y Sans a cru devoir commencer trop tôt. Au lieu de donner, dès le milieu de 1918, le bon à tirer de son 114e ouvrage, que n'a-t-il attendu quelques mois encore ? Il eût ainsi évité le risque d'anticiper sur l'issue de la guerre et se serait épargné l'amère déconvenue de voir l'apologie de l'attaque brusquée, la théorie de la violation des pays neutres et l'argument des convenances personnelles même renforcé de considérations géographiques, historiques ou ethnographiques, passer au rang de ces anachronismes pour lesquels il s'est découvert, sur le tard, une si vive répugnance. A peine parue, sa thèse n'a déjà plus couleur de nouveauté. Que s'il considérait hier comme archaïque le statut andorran, et comme théocratique — quoique purement civil — le pouvoir d'un évêque d'Urgel, même doublé, même neutralisé par l'autorité d'un président de république, il lui faut convénir aujourd'hui qu'un changement de régime, contraire à la volonté de tous les intéressés, n'est pas moins périmé. Les « courants du monde », c'est maintenant, semble-t-il, de laisser aux peuples le soin de disposer d'eux-mêmes : l'Andorran s'y est, jusqu'ici, assez bien employé. De votre propre aveu il ne demande qu'à continuer. Laissez-le donc en paix, avec son paréage, ses deux seigneurs, l'ecclésiastique et le républicain, avec ses bailles, ses syndics, ses viguiers, voire sa contrebande, toutes choses qui, pour anachroniques qu'elles puissent être, ne font du moins de mal à personne.

Quant à la Cerdagne, terre française depuis 1659, librement française depuis la Fédération, c'est bien une autre affaire. Mais vaut-il la peine d'en parler ? Il est si peu probable que

la question de Cerdagne, non plus que celle d'Andorre — si question il y a — soit posée au Congrès de la Paix !

Nous voudrions seulement dire un mot encore d'un point de droit international qui a bien son importance. Où M. Miret a-t-il pris qu'une annexion pût être opérée par les modalités qu'il nous indique, en termes d'ailleurs si ambigus ? On concevrait l'annexion de l'Andorre à un Etat — la France ou l'Espagne, — mais non à un fragment d'Etat comme le département des Pyrénées-Orientales ou la Mancommunauté de Catalogne qui n'est, au demeurant, que la réunion, consentie il ya huit ans à peine, par le gouvernement royal, de quatre départements ou provinces espagnoles. Or, quel est le rôle assigné par M. Miret à l'Espagne dans cette combinaison, si ce n'est de tirer les marrons du feu, quitte à perdre le val d'Aran, pour cette Mancommunauté qui s'attache depuis sa naissance et par tous les moyens à créer des difficultés au pouvoir central et à empiéter sur ses attributions ? Et n'ést-il pas trop commode, en vérité, de parler alternativement, comme le fait M. Miret, tantôt de l'Espagne et tantôt de la « nation catalane » ? Il faudrait pourtant commencer par s'entendre sur ces deux termes assez contradictoires. S'il y a une « nation » catalane, que ne fait-elle donc ses affaires toute seule sans recourir à cette autre nation que serait l'espagnole ? Et s'il n'y en a point, n'est-ce pas plutôt comique que de vouloir frustrer à la fois l'Andorre, l'Espagne, la France, l'Evêque d'Urgel, qui, tous quatre, ont au moins le mérite d'exister, au profit d'une entité qui, quelque brillant que soit son avenir, n'existe pas encore, et à laquelle on serait tenté d'appliquer la définition que M. Miret nous donnait de l'Andorre tout à l'heure : « une personnalité politique de caractère indéfini, pleine d'ambiguïté, profitant de tous les avantages d'être considérée comme (espagnole), mais sans vouloir s'intégrer dans la constitution politique de (l'Espagne). »

N'insistons pas. Nous n'avons analysé avec tant de soin le petit livre de M. Miret que parce que l'on y peut saisir sur le vif un état d'esprit qui, s'il triomphait en Catalogne, n'arriverait certes pas à constituer un péril sérieux pour le Roussillon ou la Cerdagne française, ni même l'Andorre, mais aurait le fâcheux résultat de rendre moins aimable et moins

susceptible d'être pris au sérieux un pays très digne, par ailleurs, de toute notre sympathie. Membre de l'Institut d'Etudes Catalanes, créé et assurément fort bien doté par la Mancommunauté, M. Miret jouit, de ce fait, à Barcelone, d'un prestige établi de savant orthodoxe. Et, en effet, pour extravagantes que soient ses récentes spéculations, elles sont parfaitement représentatives de l'idéologie de toute une école politique, dont nous avons naguère dépeint les coryphées (1). Nous voulons parler de ce parti qui prétend incarner la Catalogne, mais ne manque aucune occasion de la compromettre, comme il le faisait encore, vers la fin de 1916, au moyen d'un manifeste, de caractère officieux, paru à Lausanne, sous les auspices de l' « Union des Nationalités » (2). Quoique rédigé dans notre langue, ce singulier document, où l'on voit le Roussillon incorporé, comme de juste, dans la « nation catalane », est passé en France à peu près inaperçu, et c'est dommage, car il permet à lui seul de juger le pan-catalanisme de la « Ligue » : on y retrouve, avec plus de désinvolture, la manière historique de M. Miret, et, avec plus de cynisme, sa diplomatie cavalière et simpliste ensemble. Etant donnée l'actualité de la question catalane, il y a intérêt, croyons-nous, à signaler la conclusion de cette étude, intitulée *la Catalogne devant la guerre européenne.*

Après une conversion aussi brusque et retentissante que tardive, la « Ligue » de M. Cambo s'est rangée, au cours de l'année 1916, du côté des Alliés. Renonçant à l'annexion du Roussillon, elle parle maintenant d'annexer la Catalogne à la France. Mais voyez dans quels termes dépouillés d'artifice elle explique cette volte-face soudaine, qui ne va point sans arrière-pensées ni même sans menaces :

Lorsque la guerre éclata, les Catalans pensèrent qu'ils devaient mettre les circonstances à profit pour tâcher d'obtenir la solution de la question nationale. Le problème consistait, pour eux, à savoir si une victoire de la France présenterait, à leur point de vue, plus de garantie en vue de l'autonomie qui constitue depuis longtemps le but de leurs efforts ou si, au contraire, ils avaient tout à espérer

(1) *Mercure de France* du 1er mai 1915.
(2) *Les Annales des Nationalités*, 1916, nos 6-8. Etude sur la Nation catalane. — *Bulletin de l'Union des Nationalités* (fondateurs J. Gabrys et J. Pélissier). Lausanne-Ouchy. Villa Messidor. Avenue de l'Elysée. Prix : 3 fr.

d'une victoire de l'Allemagne. L'opinion catalane était très divisée sur ce point...

L'attitude de plus en plus germanophile de Madrid et des partis espagnols a contribué à faire pencher l'opinion catalane du côté des Alliés.

. . . .

A ce moment, le courant francophile en Catalogne est très intense, et voici à ce sujet ce que nous avons recueilli de la bouche d'une éminente personnalité politique catalane :

Si nous, Catalans, pouvions avoir la certitude que l'incorporation de la Catalogne à la France serait susceptible de nous valoir l'autonomie que le Gouvernement espagnol s'obstine à nous refuser, la France pourrait obtenir la souveraineté sur la Catalogne avec un centième seulement des efforts qu'elle a faits jusqu'à présent pour reconquérir l'Alsace-Lorraine. Cependant, il ne faut pas oubl er que les Catalans sont attachés par-dessus tout au triomphe de leur cause nationale et que leurs sympathies et leur orientation politique se tourneront toujours du côté où ils trouveront plus de garanties pour leurs libertés nationales.

Si l'Espagne continue à refuser obstinément l'autonomie à la Catalogne, les sympathies catalanes prendront une direction opposée à celles du Gouvernement espagnol. Au cas où le Gouvernement de Madrid subirait, après la guerre, l'influence allemande, les Catalans tâcheront de s'appuyer sur la France pour obtenir, coûte que coûte, leur liberté ; mais, au contraire, si la France s'entendait avec Madrid, la Catalogne verrait dans l'Allemagne le concours obligatoire pour réaliser ses aspirat ons nationales ; de ce fait, la France, en s'aliénant les sympathies des Catalans, créerait à sa propre frontière du Sud un centre d'attractions qui nuirait considérablement à ses intérêts vitaux.

Que voilà donc de sûrs amis ! Et comme leur adhésion désintéressée à notre cause était de nature à nous réconforter ! Au lieu de s'obstiner à reconquérir l'Alsace-Lorraine inaccessible (en 1916) à ses désirs, la France n'eût-elle pas mieux fait que de se rendre à des invites aussi pressantes et d'établir, à si peu de frais, sa souveraineté sur la Catalogne, souveraineté d'autant moins aléatoire qu'elle n'avait qu'à s'accommoder de libertés *nationales*, évidemment fort compatibles avec elle ; et ne l'eussent-elles pas été, que la « nation catalane », une fois détachée de l'Espagne, se fût fait un jeu de les arracher à la nation française, grâce sans doute à ces attractions dont on nous parle en termes malheureusement trop voilés. Quoi qu'il

en soit, à l'heure où les revendications catalanistes se sont détournées (1) de la France... et de l'Andorre pour s'adresser de nouveau à l'Espagne, il nous a paru opportun de mettre en lumière ce qu'elles peuvent avoir parfois d'excessif.

Il va sans dire que de telles intempérances de langue n'engagent que leurs auteurs. Tout en regrettant que ceux-ci puissent, trop souvent, s'arroger le droit de parler au nom de leurs compatriotes, nous sommes assurés que la cause du bon droit et celle du bon sens ont, pour elles, l'immense majorité de nos voisins. Quant aux véritables représentants de l'élite intellectuelle catalane — et nous les estimons trop pour en douter, — ils comprennent bien que leur patrie, pour conquérir dans le domaine de la pensée, de l'art ou de l'action la place qui lui revient, en Espagne comme en Europe, n'a nul besoin de singer les « grandes puissances », ni de renchérir sur leurs appétits et sur leur orgueil.

MARCEL ROBIN.

(1) Provisoirement du moins. La *Veu de Catalunya* du 30 janvier dernier publie en bonne place, sous ce titre : « La Carte ethnographique de l'Europe », l'article suivant : « L'Office central de l'Union des Nationalités, de Lausanne, publie, sous la signature de M. J. Gabrys, son secrétaire, une Carte d'Europe au 500 millièmes où, par-dessus les frontières d'Etats, se trouvent signalés, au moyen de taches de couleurs différentes, les territoires occupés par les diverses races. — C'est là un document d'un extrême intérêt, qui met en relief non seulement le bien fondé de beaucoup de revendications, mais aussi la difficulté d'en résoudre quelques-unes parce que certaines régions sont occupées par des groupes ethniquement différents. — La carte est faite avec une très nette reconnaissance de la réalité... De même qu'en France elle signale la présence des bretons du Nord, et du noyau basque au Midi, elle remarque *dans la péninsule ibérique* la coexistence des trois noyaux galicien, catillan et catalan. — Le premier comprend le territoire qui, politiquement, correspond au Portugal, et la Galicie ; pour ce qui est de la Catalogne, elle considère comme étant de lignage catalan la Catalogne actuelle, l'Andorre, le Roussillon, le Conflent, le Vallespir et la Cerdagne française, Valence, Alicante et nos régions (*sic*) jusqu'au cap de Palos, outre les Baléares... La carte est dédiée à M. Wilson, défenseur conséquent des droits des peuples et créateur d'une Europe nouvelle sur la base des nationalités satisfaites. »

NACH PARIS !

(*Suite* [1])

—

V

Nous fîmes halte, au soir, près d'un boqueteau de petits chênes et de coudres. Nous étions fatigués par cette rude journée de marche, l'excitation de l'entrée en Belgique, la chaleur implacable du soleil d'août et l'émotion du défilé devant le général von Kluck. La division s'était peu à peu morcelée dans ses éléments ; notre brigade s'était sectionnée ; le régiment lui-même n'était plus au complet, le bataillon von Putz ayant disparu dans la direction de l'est.

Nous campâmes plusieurs jours dans ce site champêtre, qui n'avait pour voisinage que deux fermes carbonisées. La région était pleine de troupes : il y en avait à Fouron, à Warsage, au camp de Mouland, les unes qui passaient, d'autres qui bivouaquaient, attendant comme nous leur ordre de route. On disait que les Belges, en fuite, avaient coupé tous les ponts. Nos sentinelles et nos agents de liaison rapportaient mille bruits alarmants. Le pays était infesté de francs-tireurs. On en prenait et on en fusillait de tous les côtés. Plusieurs officiers allemands avaient déjà reçu des balles de ces bandits. Les femmes mêmes, lorsqu'elles en trouvaient l'occasion, se livraient à d'incroyables sévices envers nos hommes. On avait découvert dans une cave un soldat du 25e aux trois quarts égorgé par une de ces mégères. De temps en temps, surtout vers le soir ou de grand'matin, de lointaines fusillades crépi-

(1) Voir *Mercure de France* nos 503, 504. — *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

taient et l'on percevait de vagues cris : c'était de ces lâches civils que l'on exécutait.

A part cela, aucune nouvelle précise. Nous ne recevions ni lettres, ni journaux. Les conjectures circulaient, énervantes, venues on ne savait d'où. Les Français, assurait-on, avaient été écrasés dans une bataille en Lorraine. La petite armée belge, enfoncée par notre cavalerie, était en déroute devant Bruxelles. Cependant Liége résistait toujours : la canonnade, qui persistait à nous en parvenir, augmentait, selon le vent, jusqu'à l'assourdissement. La nuit, tout le sud-ouest semblait un vaste brasier. Nous nous rappelions alors les trains de blessés, nous en supputions l'accroissement et notre impatience se gonflait jusqu'à la fureur.

Le bataillon Preuss partit le premier, un matin. Nous le suivîmes quelques heures plus tard. Après une marche cahotante à travers des trèfles et des labours, nous joignîmes une route qu'encombraient des colonnes de parc. Nous les dépassâmes. Puis nous traversâmes deux gros villages incendiés, pillés et déserts; seuls quelques cadavres en habitaient les maisons en ruines. Nous nous demandions ce qu'étaient devenues les populations, quand nous rencontrâmes un lamentable cortège d'une centaine de civils en loques, que poussaient, lance au poing, une douzaine de uhlans.

— Du pain ! criaient les déportés. A boire !... Où nous mène-t-on ?

— *Vorwaerts !* aboyaient gutturalement les uhlans, qui les enveloppaient et les harcelaient comme des chiens autour d'un troupeau de moutons.

Parfois on voyait une lance piquer dans la masse, un cri jaillissait et un piétinement plus pressé incurvait une poche dans le flanc de la harde affolée. Ce sinistre convoi passé, nous reprîmes la largeur de la route, où longtemps nos pas effacèrent, en les mêlant à la poussière, des traînées sanglantes.

Au confluent d'une nouvelle route, une place indicatrice portait : VISÉ, 2 kilom. Ce nom de lieu ne me disait rien. Je crois bien que je le lisais pour la première fois. Schimmel, qui paraissait mieux renseigné, me dit :

— C'est sur la Meuse. Il y a un pont.

Mais nous fûmes immobilisés plusieurs heures, un peu plus loin, au croisement d'une autre route, plus importante, qui

courait parallèlement à la rivière et, selon la topographie de Schimmel, conduisait à Maëstricht. D'interminables colonnes de réserves, des pièces de 105, du matériel de ponts y coulaient torrentiellement vers le nord. Des nimbus de poussière jaunâtre y soulevaient et y roulaient leurs volutes.

Quand nous reprîmes notre route, lestés de soupe grasse et de saucisse aux choux, un soleil sans rayons obliquait vers le nord-ouest dans une buée opaque et violette. Nous descendions une route pittoresque, entre des chênes noueux et des escarpements où affleurait le roc. Bientôt les premières ruines fumantes de Visé apparurent. Une atmosphère âcre de bois brûlé et de plâtre fuligineux nous prit aux narines. A mesure que nous approchions, le fusain de la petite ville ravagée charbonnait ses maisons tordues, ouvrait ses flancs noirs, amoncelait ses décombres. Des murs déchiquetés se suspendaient dans le vide, lançant en l'air, comme des bras décharnés, des cheminées acrobatiques. Les intérieurs béants offraient leurs chambranles calcinés, des porches et des pignons croulaient, des arches de boutiques crevaient sous leurs enseignes rompues, des ferronneries grimaçaient. Une fumée dense tourbillonnait par endroits, rougie parfois des derniers crachats de l'incendie.

— Hourrah ! hurla Wacht-am-Rhein avec enthousiasme.

Et il entonna son couplet favori.

Le fait est que le tableau était surprenant. Ce que nous avions vu jusqu'ici était peu de chose. Pour la première fois nous contemplions le spectacle même de la guerre. Car on s'était battu là, c'était visible. Et le pillage, fruit de la victoire, étalait sous nos yeux ses orgies. Des bandes de soldats avinés circulaient chantant à tue-tête et chargés de trophées. Des officiers faisaient remplir des chars de ballots de vêtements, de caisses d'argenterie, de piles de meubles et d'étoffes. On marchait sur des débris de vaisselle et dans des flaques de vin. Des tapis souillés, des linges déchirés, des ustensiles de cuisine et des objets de toilette jonchaient les rues. Une joie tumultueuse débordait ; on entendait des échos de rixes sortir de l'intérieur des ruines et du fond des caves. De tous les coins d'ombre, de toutes les issues, de tous les antres que formaient les enchevêtrements des bâtisses effondrées surgissaient des faces avides et des mains crispées sur du butin. Le long des murs

éboulés des dos pissaient intarissablement ou des trognes ployées dans des coudes vomissaient avec des bruits de gargouilles. Sur une petite place dévastée un cadavre de civil traînait dans ses hardes, tandis qu'un autre, ficelé à un arbre, laissait pendre une tête à cheveux blancs sur une poitrine trouée.

— Garde à vous... fixe !

On nous répartit, par sections, dans diverses directions. Les yeux allumés, nous suivîmes Schimmel et le capitaine, qui, après avoir reçu les instructions d'un officier du service des étapes, partaient d'un pas précipité.

— Ah ! les bougres ! grommelait Kaiserkopf, ils ne nous laisseront rien !...

Dans un mince faubourg, au bord de la Meuse, quelques bicoques, restées intactes, allaient nous servir de cantonnement. A peine y étions-nous rendus qu'après quelques ordres brefs Kaiserkopf nous quittait. Suivi du feldwebel Schlapps et de quatre ou cinq gaillards munis de haches, nous le vîmes s'enfoncer, comme un loup, dans les ruines.

Quelques minutes après, Schimmel disparaissait à son tour, escorté du terrible Wacht-am-Rhein.

De nombreux contingents remplissaient la ville, bivouaquaient dans ses environs et sur la hauteur qui la dominait. Le 24e régiment, le 35e des fusiliers de Brandebourg et le 55e de Detmold paraissaient y être au complet. Le tohu-bohu, la liesse et la goinfrerie étaient intenses. C'était une kermesse comme les Belges, certes, n'en avaient jamais vu. Mais il n'y avait plus de Belges pour s'éjouir à ce spectacle ! Les derniers peinaient aux ponts, sous bonne garde et dans le saint effroi de la schlague. Tout le reste, à ce qu'on m'apprit, avait été passé par les armes ou emmené en captivité en Allemagne.

Je recueillis quelques autres informations, notamment sur le combat qui s'était livré à Visé, une dizaine de jours auparavant, et qui avait été le premier de la guerre. Quand nos cavaliers étaient arrivés, dans l'après-midi du 4 août, ils avaient trouvé le pont détruit et des lignards belges qui, embusqués de l'autre côté du fleuve, leur tiraient dessus sans le moindre souci de l'hospitalité. Il avait fallu se porter à quelques kilomètres en aval, aux gués de Lixhe, où deux régiments de hussards avaient réussi à passer. Tournée, la soldatesque

ennemie avait dû se rabattre sur Liége. Les pontonniers avaient amené leurs bacs, et dès lors, depuis dix jours, des troupes, des troupes et des troupes en nombre croissant franchissaient jour et nuit la rivière et allaient répandre dans l'immense plaine belge la terreur, la dévastation et la mort.

Le IIe corps tout entier, le IXe corps et son corps de réserve, une partie du IIIe, le IVe corps von Arnim, ainsi que la moitié de notre division avaient déjà passé ; le reste allait suivre : presque toute l'armée von Kluck inondait à cette heure de ses flots torrentiels le gras terroir flamand et roulait irrésistiblement sur Bruxelles. On disait même que, pour hâter la manœuvre, des trains de soldats en civil traversaient chaque nuit le Limbourg hollandais et venaient retrouver leur équipement de l'autre côté de la frontière.

Quant à ce qui se passait plus au sud, à Verdun, à Nancy ou là-bas dans les Vosges, personne n'en savait rien au juste, ou plutôt les allégations qui se colportaient étaient si contradictoires qu'on n'en pouvait rien tirer. Par contre, une nouvelle circulait, rapportée par des prisonniers de guerre, mais qui paraissait certaine, nouvelle étonnante, qu'on nous avait cachée jusqu'ici et qui remplissait tout le monde de stupeur et d'indignation : l'Angleterre nous avait déclaré la guerre. Aussi les injures, les imprécations, les violences à l'adresse de nos infâmes « cousins » britanniques volaient-elles de bouche en bouche. On entendait partout hurler ces mots stridents et vengeurs : *Gott strafe England!* Mais au milieu de l'allégresse générale ces clameurs mêmes et ce furieux *Gott strafe England* résonnaient encore comme un hallali de gloire, comme un sonore appel à de plus magnifiques victoires.

Je me mis à la recherche de Kœnig, dont la section cantonnait sur la hauteur, au collège de Saint-Adelin, seul bâtiment de quelque importance qui eût été épargné. Je n'eus pas la peine de m'y porter. Je rencontrai le lieutenant, planté sur ses hautes jambes, devant l'église de Visé, dont il contemplait d'un œil consterné les cintres éventrés et les colonnes à vif, scarifiées par le feu. Rasséréné un moment par l'assurance que les Français avaient violé les premiers la Belgique, son humeur s'était peu à peu rembrunie à mesure que nous progressions dans le pays dévasté, et maintenant, devant l'amas de ruines

que constituait la petite cité mosane il ne dissimulait plus sa colère et son émoi.

— Nous menons une guerre honteuse! gesticulait-il. Regardez-moi ça!...

Il me montrait sur le pourtour de l'église et dans les ruelles voisines des pignons ébréchés, des corniches abattues, une colonnette décapitée, ici les débris d'une fenêtre à meneaux, là le squelette carbonisé de ce qui avait dû être quelque charmant logis du XVe siècle.

— C'est odieux! s'indignait-il. Pourquoi avoir détruit tout cela? Qu'est-ce que ce vandalisme?

— Ma foi, fis-je bêtement, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

— Ah! vous aussi, fulmina-t-il, vous aussi vous en êtes! Je ne vous félicite pas.

— Mais pourquoi diable aussi, objectai-je, pourquoi diable les Belges résistent-ils? C'est bien leur faute.

— Et pourquoi diable ne se défendraient-ils pas? D'ailleurs c'est faux, ce que vous avancez là. Je me suis informé. On s'est battu ici le 4 et le 5 août, pas davantage. Les troupes qui ont eu à faire aux Belges étaient deux divisions de cavalerie et le 25e de ligne: or, depuis longtemps ces troupes sont loin, bien loin en avant; depuis longtemps il n'y a plus un seul Belge de l'autre côté de l'eau et nous ne recevons plus un coup de fusil. Eh bien, pendant le combat on a, en tout et pour tout, brûlé trois maisons et tué huit civils. Tout le reste a été fait postérieurement. C'est le 12 qu'on a mis le feu à l'église. C'est hier, c'est cette nuit et ce matin qu'on a surtout détruit, incendié, pillé. Les troupes qui ont fait cela ne se sont pas battues. C'est sans raison, sans même l'excuse de la bataille qu'elles ont anéanti cette ville, massacré ou déporté ce qui demeurait de population.

— Bah! dis-je, nous n'avons pas à nous apitoyer sur le sort des vaincus.

Et me rappelant un mot de Schimmel:

— *Krieg ist Krieg*, formulai-je. C'est la guerre!

— Non, ce n'est pas la guerre, cela! articula douloureusement Kœnig. Il y a des règles pour la guerre, et que nous avons signées. Nous ne devons pas attenter à la vie des non-combattants et à la propriété privée. Nous devons respecter les

territoires envahis et les administrer durant leur occupation dans l'intérêt de leurs habitants. Nous n'avons pas à faire la guerre aux peuples, mais aux armées seulement. Voyez les conventions de La Haye, conclues par nous, parafées par nous, et cela, encore une fois, non pour le temps de paix, pour lequel elles n'ont pas été faites, mais pour le temps de guerre.

— Eh bien, dis-je, on s'est trompé. On a cru qu'on pouvait édicter des règles de guerre, et l'on voit maintenant qu'il n'y a d'autre règle à la guerre que la loi du plus fort et le bon plaisir du vainqueur.

C'était toujours du Schimmel que je récitais.

— Non, protesta Kœnig, on ne s'est pas trompé à La Haye. C'est nous qui aurons l'air de nous être servis de ces conventions et de la confiance inspirée par notre signature pour tromper l'Europe. Malheureuse Allemagne ! Mais je veux croire encore que cela ne va pas continuer de cette manière et que ce que nous voyons là n'est qu'un accident, un déplorable accident.

— Je le veux bien, fis-je pour le calmer, et je le souhaite avec vous.

Nous entrâmes dans l'église dévastée. Un amas innommable de détritus en obstruait les accès et en couvrait les dalles. Le toit, ou ce qui en avait subsisté après l'incendie, s'était effondré dans la nef. De larges arches renaissance s'ouvraient dans le vide et dans la lumière du couchant, entre des piliers massifs qui soutenaient des murs écroulés. Un chapiteau corinthien ombré de suie sommait une colonne de marbre fuligineux. Un lustre pendait encore au transept sous un morceau de voûte. Quelques marches de pierre montaient à la chaire absente. Au chœur, un grand cintre s'ogivait faiblement par-dessus un prodigieux amoncellement de moellons, de tuileaux, de coulées de plomb, de fragments d'autel, de sculptures brisées, de vitraux, de chandeliers, de ciboires et de tuyaux d'orgues.

— Ah ! les salauds ! murmura Kœnig.

Une odeur abominable se dégageait du capharnaüm. On y sentait la victuaille pourrie, le vin rendu, l'urine et le cloaque. Des litières de paille pestilentielle, des papiers graisseux, des boîtes de conserves déchirées, des os, des tessons de pots, des culs de bouteilles et d'innombrables traces de déjections attes-

taient qu'on y avait campé, qu'on y avait festoyé et qu'on s'y était soulagé ignoblement. L'excrément et l'ordure s'étalaient à peu près partout. Il y en avait autour des pilastres, le long des plinthes, dans les chapelles, et jusque devant le coffre éventré de l'autel; les bénitiers étaient pleins de pissat, et une statue de vierge en plâtre bleu de ciel, chue de son socle, présentait un énorme étron entre les fleurons dorés de sa couronne.

Nous marchions avec précaution à travers ce désordre et cette saleté. Mais j'avais beau surveiller mes pas avec attention, je ne pus éviter la fâcheuse mésaventure. Je glissai sur une bouse humaine encore fraîche et allai donner pesamment du nez dans le gravat.

— Ah! les salauds! criai-je à mon tour, plus humilié par ma chute que par l'irrespect dont avait été souillé le sanctuaire.

Nous sortîmes de ce lieu dégoûtant.

Aux derniers rayons du soleil qui s'abîmait dans la plaine le cirque dentelé des maisons en ruines prenait des aspects intéressants. Droite comme un I majuscule, une sentinelle nous présenta les armes. Un vol de corbeaux tourna dans l'air limpide. Un peu plus loin, ce fut à nous de rendre les honneurs réglementaires. Un général de brigade, entouré d'officiers d'état-major, faisait en petite tenue sa promenade digestive. Il avançait placidement, le ventre bedonnant et le havane au bec, paraissant caresser tout ce qu'il voyait de regards satisfaits. Nous nous immobilisâmes, les talons claquants, et, d'un gant automatique, nous donnâmes le salut militaire.

Il se faisait tard et j'avais faim. Je quittai Kœnig pour regagner mon cantonnement. La conversation de mon ami n'avait pas été sans m'impressionner, mais en arrivant aux bicoques, l'abondante joie que j'y trouvai changea vite le cours de mes idées. Répandus devant les maisons et sur la berge de la Meuse, les soldats bambochaient, gobelottaient et menaient un tapage infernal. Des feux de copeaux flambaient, où rôtissaient des canards et des quartiers de viande. Des marmites bouillaient. Titubant, braillant et rotant, nos hommes s'empiffraient et s'arrosaient. Quelques-uns se lutinaient pesamment sur l'herbe pelée. D'autres, se tenant par les avant-bras, dansaient aux sons d'accordéons. Autour d'une grosse table d'au-

berge, extraite apparemment de quelque estaminet proche, ripaillaient à grand bruit Kaiserkopf, Schimmel, le feldwebel Schlapps, le sergent Schmauser, auxquels s'étaient joints les sous-officiers de la section, sur l'invitation sans doute du capitaine qui, en petit comité et lorsqu'il était de belle humeur, ne dédaignait pas de faire de la popularité. Kaiserkopf, qui se trouvait dans un état d'ébriété avancé, m'accueillit avec exubérance :

— Mettez votre cul là, mon garçon, et bouffez! Il y a de quoi se remplir la panse !

Je m'assis à la place que m'indiquait le capitaine, entre Schimmel et Wacht-am-Rhein.

Il y avait, en effet, de quoi « se remplir la panse », selon l'expression de notre chef. Un somptueux gigot arrondissait dans un plat de faïence ses formes juteuses déjà profondément creusées ; des poulets embrochés passaient de main en main ; des terrines de foie côtoyaient des pâtés de veau ; des cervelas enguirlandaient une langue ; un jambon rougeoyeait. Le vin et le lambic coulaient à flots. La chasse avait été fructueuse.

Kaiserkopf racontait avec force hoquets comment il avait forcé une cave qui avait échappé jusqu'ici aux perquisitions. Il tenait près de lui quatre grands panniers de cellier, dont il tirait de cinq en cinq minutes une bouteille crasseuse.

— C'est des grands crus, *Donnerwetter !* des vins français !... A la santé de notre Kaiser !

D'un coup de sabre il faisait sauter le goulot, et le liquide magenta tombait dans les gobelets.

Au milieu de cette frairie j'oubliais aisément les complaintes de Kœnig et les agitations de sa bile morose. Que me faisait son idéologie et que signifiaient ses scrupules ? On riait, on chantait, on trinquait, on lampait, on poussait des *hoch* à l'Empereur et on s'empiffrait à la gloire du *Vaterland*. Que pouvait-on rêver de mieux? Kaiserkopf sacrait comme un dieu germain et Wacht-am-Rhein tonitruait sa hurle patriotique. On était entre Allemands, entre Prussiens de pur sang et de bonne souche. Le reste du monde n'existait pas. Oui, Schimmel avait raison. C'était la guerre, la belle guerre, fraîche et joyeuse, avec sa fougue et sa gaillardise, sa goinfrerie et son élan.

Les ombres des peupliers aigus comme des lances gardaient

la Meuse pâle qui se marbrait sous la lune. Au commandement progressif de la nuit, les premières étoiles fusillaient le ciel. Des fanaux d'acétylène, sur les ponts en travail, projetaient leur lueur sur le fourmillement des esclaves, dont on entendait la rumeur laborieuse et les coups de marteaux. Le canon tonnait au loin. Ses sourds grondements se mariaient aux martellements plus aigres des ponts et aux pétards de nos bouchons. Nous avions à notre tour allumé des bougies fichées dans des bouteilles, et à leur flamme, qu'une brise chaude faisait trembloter, nous poursuivions sans souci notre festoiement, tandis que Schlapps, l'œil luisant, faisait circuler, au milieu d'homériques éclats de rire et de magnifiques plaisanteries, des photographies de femmes.

— A défaut de véritables, glapissait-il, il faut bien s'exciter un peu le boyau au souvenir du sexe !

Quant à Schimmel et à Wacht-am-Rhein, qui avaient réussi à participer à la razzia d'une dernière maison, ils étalaient sans vergogne le produit de leur expédition et en distribuaient généreusement des lots. Il y avait là des pièces d'argenterie, des peintures, des statuettes, des bibelots d'ivoire, d'écaille ou de bronze, des boîtes, des dentelles et un certain nombre de bijoux. Appelé le premier à choisir, le capitaine prit un gros chronomètre en or avec sa chaîne, dont il se para aussitôt avec ostentation. Quêteuses, les mains palpaient, soupesaient et les regards avides s'extasiaient.

— Et vous, mon petit Hering, me dit Schimmel, qu'est-ce qui vous ferait plaisir pour votre bonne amie ?

Je rougis considérablement. Etait-ce l'évocation brutale de ma Dorothéa au milieu de ce bacchanal militaire ? Etait-ce la honte du geste que l'on m'engageait à faire ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, mes doigts tremblèrent. J'hésitai.

— *Donnerwetter !* servez-vous donc ! gueula le capitaine.

J'avançai la main. J'avais distingué déjà un joli bracelet en filigrane d'or, orné d'un rubis et de deux petits brillants. Je m'en emparai avec un battement de cœur.

Serait-il pour ma sœur Hedwig ou pour ma chère Dorothéa ? Je n'en savais rien encore. Mais il était à moi : c'était ma première dépouille sur l'ennemi !

Tandis que nous étions ainsi occupés, nous vîmes surve-

nir un grand escogriffe de feldpostillon, avec son cor de chasse orangé sur ses pattes d'épaules bleues, qui nous dit, après avoir claqué des talons et porté la dextre à son schako :

— *Melde den Herren Offizieren*, il y aura demain matin une levée de lettres pour l'Allemagne ; je passerai prendre le courrier de la compagnie.

C'était la première fois que nous étions autorisés à donner de nos nouvelles, et nous n'avions encore reçu ni correspondance, ni journaux. Depuis notre départ de la caserne de Magdebourg on nous avait, pour ainsi dire, séparés du reste du monde. Aussi, malgré mon état de fatigue, de sommeil et, si j'ose l'avouer, d'ébriété certaine, je résolus aussitôt d'écrire deux lettres, l'une pour mes vénérés parents, l'autre pour ma chère Dorothéa. C'est par celle-ci que je commençai. Et voici ce qu'à la lueur de deux bougies je couchai sur du papier d'ordonnance et pliai, sous enveloppe ouverte, à l'adresse de Goslar en Harz, Prusse :

Quelque part en pays ennemi.

Meine herzliebe Dorothea,

Nous venons de remporter une grande victoire. Nous avons pris une ville, que nous avons brûlée et mise à sac, après en avoir passé les habitants au fil de l'épée. Les soldats ennemis fuient en désordre, poursuivis par nos uhlans. Nos troupes se couvrent de gloire et répandent partout la terreur du nom allemand. Dieu est avec nous. Le pays que nous conquérons est riche et fertile. On y boit, on y mange en abondance, et on y trouve encore beaucoup d'autres choses dont on sera content chez nous. Himmlische Dorothea, *je pense à vous jour et nuit, et je vous réserve le plus précieux de mon butin de guerre. Déjà je vous destine un souvenir de moi. Ce ne sont pas encore les boucles d'oreilles que je vous ai promises, mais celles-ci viendront, comptez-y bien. Je me porte à merveille et je vous aime. J'ai pour ma part déjà tué cinq Welches.*

Votre Wilfrid pour la vie.

J'en traçai à peu près autant à l'intention de ma bien-aimée famille, avec force vœux et tendresses à mon vénéré père, le conseiller de commerce Hering, à ma vénérée mère, Mme la conseillère de commerce Hering, à mes chères sœurs Hedwig et Ludmilla, sans oublier notre domestique Johann, au cas où il ne fût pas encore parti pour la Russie.

VI

Nous partîmes le lendemain à dix heures, ayant copieusement dormi et copieusement déjeuné. Le temps était toujours radieux. Nous traversâmes la Meuse sur un des ponts de bateaux établis en face de Visé et foulâmes héroïquement la rive gauche. Nous ne savions ce qu'était devenu le bataillon Preuss, non plus que le bataillon von Putz. Les unités se décomposaient ainsi dans leurs éléments, selon la commodité des routes et les dispositions du service des étapes, pour se retrouver, se refondre ou se disjoindre de nouveau, dans un ordre admirable et une impeccable stratégie.

Les aspects que nous découvrions ne différaient guère de ceux qui nous étaient antérieurement apparus, sinon que le paysage ne présentait plus de vallonnement et s'écrasait en une plaine sans fin. Mais, sur la rive gauche comme sur la rive droite, c'était partout la même dévastation, les mêmes fermes brûlées, les mêmes villages croulants, les mêmes théories de captifs, la même poussière et la même pestilence. On marchait sac au dos en absorbant cette cendre et en respirant ces miasmes. Où se battait-on ? Bien loin, sans doute, car si le bourdonnement du canon continuait à faire ronfler l'horizon, on ne percevait pas un coup de fusil, pas une roulade de mitrailleuse. Les kilomètres succédaient aux kilomètres, et nous nous demandions, non sans impatience, quand nous pourrions enfin prendre contact avec ces brigands de Belges et nous donner le plaisir de leur envoyer à notre tour un peu de notre acier dans les reins.

A mesure que nous avancions, Schimmel, qui était le meilleur liseur de cartes du bataillon, ne manquait pas de ponctuer notre itinéraire de ses indications topographiques. Ici, c'était le canal de l'Escaut ; à gauche, la route de Liége ; à droite, celle de Bilsen et d'Hasselt ; là-bas, se distinguaient les ruines d'Hermalle et d'Hermée, les hauts fourneaux de Liége, les forts de Liers, de Lantin et de Loncin, les derniers enlevés ; plus loin, c'était Houtain, puis le passage de la Geer et Bassange. Mais indifférents à toute géographie, la plupart de nos hommes, voire de nos sous-officiers, ne s'occupaient nullement de savoir où ils se trouvaient. Quelques-uns même demandaient avec obstination :

— Arriverons-nous bientôt à Paris ?

A quoi le capitaine Kaiserkopf répondait :

— Tas de porcs ! nous y arriverons bien une fois. Mais croyez-vous, *Sacrament !* que ce sera sans vous être d'abord frotté le lard avec ces cochons de Français ? Vous y arriverez, *Donnerwetter !* mais pas tous : vous aurez préalablement laissé sur le chemin quelques-unes de vos sales couennes !

Des traces d'engagements récents apparaissaient, en effet, de plus en plus nombreuses le long de la chaussée que nous suivions et dans les champs de céréales qui la bordaient. C'était tantôt un cheval gonflé comme un éléphant, qui de ses quatre pattes raides menaçait le ciel ; tantôt un caisson démoli, gisant sur un talus entre ses roues brisées ; tantôt des objets de fourniment ou des lambeaux d'uniformes, traînant dans la poussière ou parsemant les fossés. Des voitures d'ambulance nous croisaient, et des brancardiers, par couples, glanaient dans les chaumes. Parfois un cadavre, le fusil sur le ventre, nous regardait passer ; on tournait un peu la tête vers lui, pour voir si c'était un Belge et quel uniforme il portait ; mais c'était souvent un des nôtres, et on essayait avec colère d'identifier son arme et son unité.

Nous arrivâmes, sur la fin de l'après-midi, à une ville appelée Tongres. Nous y tombions de nouveau en plein pillage. Quel bazar ! On y marchait littéralement sur les tentures, les rideaux, les matelas. Le long des trottoirs était rangé tout le bric-à-brac de la bourgade, des meubles, des cadres, des pianos, jusqu'à une collection archéologique et à des médaillers de numismatique, attendant les fourgons. Une partie de la population était demeurée, qui n'avait pas eu le temps ou la volonté de fuir. Expulsée des maisons à grands coups de crosses, elle se trouvait parquée en plein air aux alentours, d'où elle voyait sa ville se consumer et se vider sous ses yeux.

Nous eûmes le plaisir d'assister à une exécution. Je dis « le plaisir », non que, pour ce qui me concerne, ce terme ne soit pas exagéré ou impropre ; car si j'éprouvai une satisfaction raisonnée à voir fusiller deux misérables traîtres, assassins de nos soldats, ce sentiment, au spectacle nouveau pour moi de la mort infligée délibérément, ne fut pas sans s'altérer quelque peu de pitié ou d'horreur. Il n'en est pas moins vrai que le plaisir, un plaisir évident, pur et sans mélange, se peignit sur les faces excitées de mes compagnons d'armes. Rien,

en effet, n'agrée plus à l'Allemand que le déploiement sans mesure de sa force, quand l'adversaire se trouve hors d'état de lui opposer de défense. Il y a là un sens très intéressant de la proportion des valeurs, qui est tout à l'honneur de l'intelligence et de l'esprit pratique de notre pays.

Nous débouchions donc dans un carrefour déjà encombré de troupiers en maraude, quand une patrouille de cyclistes amena devant un oberleutnant d'état-major, au milieu des huées des soldats, deux pauvres Belges aux hardes lacérées et aux visages tuméfiés d'ecchymoses. On hurlait :

— Ce sont des francs-tireurs !... A mort !...

Le plus grand, un ouvrier semblait-il, pouvait avoir une cinquantaine d'années, autant qu'on pouvait en juger à travers les contusions qui le défiguraient. L'autre, un gamin, ne paraissait pas dépasser quatorze ou quinze ans. Hâves, l'œil effaré, ils se serraient l'un contre l'autre, l'homme essayant de protéger le petit.

— Au mur !... et fusillez-moi ces gaillards! ordonna l'oberleutnant, prenant à peine le temps de les regarder.

— Monsieur l'officier ! jeta l'homme haletant... Monsieur l'officier, je ne suis pas un franc-tireur !... j'ai défendu mon gosse contre une de vos brutes qui voulait le pousser dans ma maison en flammes !

— Six hommes !... Qu'on me nettoie ça vivement !

On se précipitait sur eux, on les ligotait... On les jeta contre un volet de boutique. Des fusils s'épaulèrent.

— Salauds !... lança l'homme avec désespoir.

On entendit une voix grêle sangloter :

— Papa !... papa !...

Un commandement retentit :

— *Feuer !*

La décharge partit dans un grand cri d'enfant.

De tous côtés, ce fut alors l'assourdissant tumulte d'une joie féroce. Déchaînée et piétinante, la tourbe militaire se rua sur les cadavres. Je crus qu'ils allaient être déchiquetés. Je regardai mes hommes. Tous manifestaient une allégresse sans bornes. Et du groupe voisin je vis soudain surgir une sorte de bête fauve : c'était Wacht-am-Rhein qui, n'y pouvant plus tenir, s'élançait hors du rang et, d'un bond, allait vider son arme à bout portant sur le tas sanguinolent.

Quelques heures après, bien lavé, reposé, je me prélassais dans une confortable chambre d'une des maisons non encore déménagées de la ville. De ma fenêtre à embrasure vermiculée, brûlant béatement ma pipe d'étudiant sur la digestion d'un souper aussi copieux que celui de la veille, j'observais avec paresse le mouvement de la rue, dont les vieux immeubles pansus avaient aujourd'hui l'honneur d'abriter notre compagnie. Partielle jusqu'ici, l'œuvre de destruction laissait à Tongres la disposition d'un nombreux couvert, si bien que le bataillon von Nippenburg avait pu y être logé tout entier, ainsi que le troisième. Le premier, celui du major von Putz, cantonnait, quelques kilomètres en avant, à Looz. On disait que l'armée belge s'était retirée derrière la Gette et avait été enfoncée à Diest. Quant aux Français et aux Anglais, on n'avait aucune nouvelle d'eux. On se battait, croyait-on, à Dinant, où une avant-garde française avait été taillée en pièces. Où serions-nous demain ?

Pour le moment, tranquillement accoudé à ma fenêtre flamande, j'étais occupé à bourrer une seconde pipe, tout en suivant de l'œil les allures avantageuses du feldwebel Schlapps qui, en compagnie de cinq ou six bruyants drôles, repartait en expédition. Je me demandais s'ils retournaient à la conquête de nouvelles bouteilles et s'ils projetaient de passer toute leur nuit à boire. Je n'éprouvais nulle envie de les rejoindre. Un bon lit bourgeois m'attendait, comme je n'en avais pas connu depuis la maison paternelle, un vieux lit brabançon très élevé, à baldaquin en tapisserie de Bruges, avec sa marche de chêne ciré, sa niche à compartiments et son vase de nuit en faïence de Tournai. J'allais y dormir comme un loir ! Des bibelots, des portraits de famille ornaient la chambre cossue. Une armoire était pleine de robes, une commode de linge. Sur la table, une boîte à ouvrage et un secrétaire de dame en acajou. Des photographies dans des cadres de cuir meublaient une étagère. J'en remarquai deux : une vieille dame en béguin de dentelles, et une jeune fille assez jolie, un peu grasse, d'aspect sympathique et doux. Peut-être les habitantes du logement paisible que j'occupais. Où étaient-elles maintenant ? Sur quelles routes erraient-elles, fugitives et désemparées, tandis qu'un hôte imprévu, venu d'au delà le Rhin, contemplait leurs tranquilles portraits et que demain

peut-être il ne resterait plus rien de leur douillette demeure que des murs calcinés et une couche de cendres ?

Macht nichts ! Le lit était à moi, pour ce soir, et il était excellent. Je m'y couchai avec délice. Je goûtai le plaisir de sentir sur ma peau le contact de draps de toile et sous ma nuque le mol abandon d'un double oreiller de plume. Pour le savourer plus longuement, je résistai au sommeil et me mis à lire des journaux d'Allemagne, dont il venait d'arriver tout un lot à Tongres et dont j'avais réussi à me procurer quelques numéros.

Ils étaient vieux d'une dizaine de jours. J'y vis le début de cette grande histoire et m'y intruisis des premiers événements de la guerre. J'y lus avec enthousiasme la proclamation de l'Empereur au peuple allemand, datée du 6 août 1914, et son allocution au premier régiment de la Garde, lors de son départ de Potsdam :

J'ai tiré l'épée que, sans honneur et sans être victorieux, je ne puis remettre au fourreau. Vous êtes garants que je puis dicter la paix à mes ennemis. Debout et sus à l'adversaire ! A bas les ennemis de Brandebourg !

Et dans sa proclamation notre Kaiser disait :

Aux armes ! Tout délai serait une trahison. Nous résisterons jusqu'au dernier souffle, tant que nous aurons un homme et un cheval. Nous soutiendrons la lutte même contre un monde d'ennemis. En avant, avec Dieu !

Un monde d'ennemis, c'était vrai. Nous en avions déjà cinq sur le dos : la Serbie, la Russie, la Belgique, la France et l'Angleterre, car celle-ci, la perfide Albion, nous avait bien réellement déclaré la guerre. Mais la félonie britannique ne paraissait guère redoutable et on ne faisait qu'en rire. Dans la *Germania* l'éminent leader du centre, Erzberger, s'en moquait en ces termes :

Lord Kitchener vient d'inaugurer glorieusement ses fonctions de ministre de la Guerre. Il a demandé au Parlement britannique de lui accorder un demi-million de soldats et le Parlement les lui a accordés. Bravo ! Ici, en Allemagne, nous disons froidement : « Pourquoi pas aussi bien un million, pendant qu'il y est ? » Les enfants eux-mêmes riront de cette farce grossière et il faut toute la stupidité des Alliés pour s'y laisser prendre. L'Allemagne sera enchantée de voir venir ce demi-million de soldats britanniques. Nous enverrons contre eux quelque vieux général décrépit, sur un non

moins vieux cheval, à la tête d'un escadron d'invalides, qui seront chargés de nous ramener ces beaux soldats pour les mettre dans un cirque, afin de les montrer à la foire comme la dernière curiosité du siècle !

Mes journaux étaient pleins de belles citations extraites des écrits de nos meilleurs généraux et de nos plus grands penseurs. J'admirai celle-ci de Treitschke :

Société du genre humain, droit international, cela n'existe pas. Il n'y a qu'une réalité vraie : l'Etat. *Der Staat ist Macht.* La force de l'Etat est le véhicule de la civilisation. L'épée de l'Etat allemand est précieuse, parce que l'Etat allemand est le colporteur de la civilisation allemande.

Et celle-ci de Bernhardi :

Chaque nation développe sa conception du droit. Les engagements pris par l'Etat ne valent que si les conditions restent les mêmes. Les conditions ont changé en Belgique.

Cette autre de Clausewitz :

N'oublions pas la tâche civilisatrice qui nous incombe aux termes des décrets de la Providence. De même que la Prusse a été le noyau de l'Allemagne, de même l'Allemagne sera le noyau du futur empire d'Occident. Nous proclamons que dès à présent notre nation a droit à la mer, non seulement à la mer du Nord, mais à la Méditerranée et à l'Atlantique. Nous absorberons donc l'une après l'autre toutes les provinces qui avoisinent l'Allemagne. Nous nous annexerons successivement le Danemark, la Hollande, la Belgique, la région de la Somme à la Loire, la Suisse, la Livonie, puis Trieste et Venise.

Sur quoi le général Bronsart von Schellendorf observait :

Le style du vieux Clausewitz est bien mou. C'était un poète qui mettait dans son encrier de l'eau de rose.

Tannenberg disait :

Le peuple allemand a toujours raison, parce qu'il est le peuple allemand.

Et le professeur Lasson écrivait :

Le faible est, malgré tous les traités, la proie du plus fort. Cet état de choses peut même être qualifié de moral, puisqu'il est rationnel.

On citait ceci de K.-L.-A. Schmidt :

Le Ciel préserve l'Allemagne de voir sortir de cette guerre la paix durable !

Et ceci de notre grand écrivain Thomas Mann :

La Kultur est une organisation spirituelle du monde qui n'exclut pas la sauvagerie sanglante. Elle sublimise le Démoniaque. Elle est au-dessus de la morale, de la raison, de la science.

Je lus avec plaisir ce morceau de Woltmann :

Les Germains sont l'aristocratie de l'humanité ; les Latins appartiennent à la tourbe des dégénérés. Racine, avec sa taille moyenne, ses traits agréables, son regard limpide, sa physionomie douce et vive, Racine était incontestablement de race germanique. Voltaire était de race teutonne : son nom d'Arouet n'est-il pas une corruption de l'appellation allemande Arwid ? Diderot est la déformation du nom Tictrop. Montaigne avait le teint rose et les cheveux blonds. La Fayette était grand et avait les yeux bleus. Danton était blond avec les yeux bleus, ainsi que le colossal Mirabeau. Tous les grands Français sont de crâne, de pigment, de type germaniques.

Quant à la Belgique, elle en prenait pour ses péchés. Le Dr Karl-A. Kuhn, dozent à Charlottenbourg, l'exécutait de belle façon :

Celui qui se méprend sur sa mission historique, comme l'ont fait le roi des Belges et sa femme issue de la maison royale de Bavière, doit supporter les conséquences de son aveuglement. Nous, Allemands, ne pouvons tolérer dans un pays en majorité germanique un prince qui fait de ses sujets des sbires sanguinaires, de perfides assassins et de lâches bandits à la solde de l'Angleterre. Ton heure a sonné, roi des Belges !

L'Allemagne, par contre, était hissée sur le pavois de l'honneur :

Le signe le plus profond du caractère allemand, déclarait le professeur M. Lehmann, c'est cet amour passionné, poussé même à l'extrême, pour le droit, la justice et la morale. Aucun autre peuple ne le possède.

Et naturellement, c'était l'armée qui en était la manifestation la plus haute, comme l'exprimait excellemment Chamberlain :

L'armée allemande est à cette heure la plus importante institution d'éducation morale qu'il y ait dans le monde.

J'en étais là de cette lecture, où je puisais une grande force

d'âme, quand un gros tumulte s'éleva de la rue, mêlé de cris aigus de femmes et de coups de revolvers. Je me levai pour voir ce qui se passait. C'était mon Schlapps et ses hommes revenant de leur expédition avec trois ou quatre captives qui se débattaient comme des démones. Sans se soucier de leur résistance et de leurs ruades ils les entraînaient rudement par les poignets, couvrant leurs lamentations d'effroyables injures et tirant des pistolades pour les effrayer. A la lueur blafarde des lampes de poche je crus distinguer qu'elles étaient jeunes et jolies. Echevelées et dépoitraillées, elles semblaient à bout de forces, bien que luttant encore de tous leurs nerfs désespérés contre la violence de leurs ravisseurs. L'une d'elles, probablement évanouie, quoique son corps fût secoué de longs frissons, était portée à bras par deux de nos *Feldgrauen* ; de sa tête renversée les cheveux coulaient et traînaient à terre, tandis que les jupes de linon déchirées pendaient sous ses jambes nues. La troupe hurlante, blasphémante et oscillante s'arrêta, cinquante mètres plus loin, devant une maison qu'occupait le capitaine Kaiserkopf. La porte s'ouvrit, et Kaiserkopf, violemment éclairé par derrière, parut dans le chambranle, énorme et rubicond, en bretelles et en bras de chemise. Il se saisit voracement d'une des femmes et l'emporta à l'intérieur. La bande s'y précipita après lui en y poussant le gibier féminin...

Je me recouchai rempli d'un grand trouble. Allais-je pouvoir dormir ? Je me représentais en traits trop vifs pour ma jeune imagination ce qui allait se passer, ce qui se passait déjà chez le capitaine Kaiserkopf. Pendant que je cherchais vainement le sommeil dans le grand lit flamand et sous les courtines vertueuses de mes bonnes dames de Tongres, je me figurais le capitaine, l'œil flamboyant et les narines gonflées, se lançant comme un sanglier sur sa proie, la dénudant, la jetant sur une ottomane, l'y écrasant de sa formidable masse. Je voyais l'infâme Schlapps choisissant minutieusement la plus jolie de sa râfle, la torturant de ses immondes caresses, se délectant savamment de ses larmes et de ses pudeurs spasmodiques. Puis j'imaginais les deux terribles bougres se passant l'une après l'autre leurs victimes, assouvissant sur elles toutes, au milieu des rires lubriques, leurs ignobles passions, pour les livrer ensuite pantelantes à la bestialité de leurs soudards. Je

voyais le débordement de l'orgie, la montée de la saturnale, les lits saccagés, les sophas éventrés, les bottes et les buffleteries se roulant dans la soie et le linge fin, les pleurs, la peau, la chair, les épouvantes, les crispations, les yeux révulsés, la luxure, la frénésie, le stupre, les morsures, le sang, la mêlée s'acharnant, la souillure giclant...

Ces obsédantes images me dégoûtaient et m'excitaient à la fois. Je ne savais si je regrettais ou si je me félicitais de n'être pas là-bas avec eux. Je me sentais envahi de fatigue et de désir. J'avais besoin, moi aussi, d'une chair contre la mienne, dans ce lit solitaire et chaste, d'une chair non à brutaliser, mais d'une chair blanche à brasser, à pétrir, à pénétrer. Pourquoi la jeune fille un peu grasse de la photographie avait-elle fui? Je l'aurais si volontiers violée... oh! doucement, tendrement!... *Herrgott!* quel dommage!...

Mes yeux se fermèrent... Mes journaux, épars sur le couvre-pieds, avaient glissé sur le tapis. Une cloche de couvent, au loin, tinta une heure du matin... Je m'endormis enfin, en étreignant avec passion l'ombre voluptueuse de ma chère Dorothéa.

A cinq heures, les cornets sonnèrent au rassemblement. Les yeux bouffis, je bouclai mon sac. Avant de quitter cet agréable logis, où je ne coucherais plus, je jetai un dernier coup d'œil sur son intérieur. Qu'en resterait-il ce soir? Je pris, à titre de souvenir, deux de ses plus jolis bibelots, de ceux que mon peu de compétence estima être aussi les plus précieux : un camée renaissance sur onyx et une charmante tabatière dix-huitième siècle en or ciselé. Je les mis sans plus d'hésitation dans ma poche.

Dans la rue, des escouades prêtes pour le départ croisaient des groupes avinés de la nuit. Je vis des soldats de notre compagnie jeter par poignées des pastilles incendiaires dans la maison du capitaine Kaiserkopf, dont le comble commençait à s'enflammer. Ils coururent après moi, tandis que d'autres continuaient leur œuvre.

— Qu'est-ce que vous faites? dis-je.

— C'est par ordre, me répondirent-ils.

Sur la place de rassemblement, ornée d'une statue d'Ambiorix, je trouvai mes hommes au complet, sous la vigilance

de mon exempt Kapser. Le capitaine Kaiserkopf, frais, dispos et plus flambant que jamais, caracolait déjà sur son gros cheval.

J'arrêtai un moment Kœnig, qui allait prendre la tête de sa section. Il était pâle, nerveux et semblait avoir mal dormi. Mais c'était pour un tout autre motif que Kaiserkopf ou que moi-même. Lui aussi avait vu les journaux, et dans ces journaux il avait lu le discours du chancelier von Bethmann-Hollweg à la séance du Reichstag. Il avait lu cette phrase : « *Not kennt kein Gebot* », et celle-ci : « Nos troupes ont occupé le Luxembourg et ont peut-être déjà foulé le territoire belge. C'est contraire au droit des gens. » Il en était bouleversé.

— C'est nous qui avons attaqué les premiers la Belgique, me dit-il. Quelle révélation !... Qu'avons-nous commis là ?

J'essayai de le remonter :

— Et les avions de Nuremberg ? Et les officiers français en automobile ?

— Fables que tout cela ! fit-il. Pur mensonge ! Il n'en est pas question dans le discours du chancelier. Bethmann-Hollweg a dit : « La France pouvait attendre ; nous, pas. Nous avons été forcés de passer outre aux protestations justifiées du Luxembourg et du gouvernement belge. » On nous avait menti, on nous a trompés. C'est l'aveu. Et il ne s'est trouvé personne pour protester ; pas un député n'a élevé la voix ; tous ont applaudi.

— Cependant...

— C'est une infamie !... Mon ami, ajouta-t-il sourdement, nous sommes en train d'accomplir l'acte le plus vil de l'histoire.

Il me serra la main avec angoisse et je vis des larmes dans ses yeux.

Les rangs se formaient. Il courut rejoindre son poste et, quelques instants plus tard, comme le capitaine Kaiserkopf levait son sabre, j'entendis le lieutenant Kœnig commander d'une voix blanche :

— *Gewehr auf !... Rechts um !... Vorwærts... Marsch !*

La journée s'annonçait belle, immuablement belle, poussiéreuse et brûlante comme les précédentes. Nous nous engageâmes sur le gros pavé de la chaussée de Saint-Trond. Le canon rumorait toujours au loin, mais son orbe paraissait de plus en plus immense, décrivant une circonférence démesurée

qui se courbait du septentrion au midi et dont il nous semblait que nous étions le centre, le point mort. On l'entendait au nord, au delà d'Hasselt et de Diest ; au nord-ouest, du côté du camp retranché d'Anvers ; à l'ouest, vers Bruxelles, plus loin peut-être ; au sud-ouest, sur la Sambre ; au sud, tout le long de la Meuse.

Le concert ronflant présentait toute la gamme des grondements, comme un clavier d'orgue jouant en sourdine et composé uniquement de sons graves. Aux grommellements du bourdon répondaient les roulements de la bombarde, les borborygmes du basson, en même temps qu'aux harmonies profondes du prestant succédaient ou se superposaient les tambourinements de la cymbale, les grognements du nasard et les sombres déflagrations de la cromorne. Parfois ce ronronnement perpétuel se piquait de crépitations plus vives, plus grêles et plus nettes, beaucoup plus proches aussi, salves de fusils ou de mitrailleuses qui exécutaient des civils et châtiaient des villages. Parfois encore, une alouette fuyait verticalement en jetant un trille aigu ou un vol de canards partait d'une mare, oblique, claqueur et sonore.

Tout d'un coup, plaquée lourdement sur cette mélopée, nous perçûmes, venant du sud-ouest, une vibration beaucoup plus forte et, quoique très lointaine, considérablement plus marquée. C'était comme une énorme cadence de grosse caisse, tombant et se prolongeant en échos. Vingt minutes après, une seconde détonation analogue retentit, puis, à intervalles semblables, une troisième, une quatrième... Nous nous interrogions, Helmuth, Kasper et moi :

— Ce ne sont pas nos 210, ni même nos 280 qui font un bruit pareil... Qu'est-ce que c'est ?... D'où cela vient-il ?...

Boussole en main, Schimmel finit par déterminer la direction :

— Cela doit venir de Namur, dit-il.

Puis il ajouta :

— Ce sont probablement les gros mortiers autrichiens de 305. On les a fait venir pour réduire la place. Liége nous a déjà fait perdre trop de temps.

Je demandai naïvement :

— L'Autriche a-t-elle donc déclaré aussi la guerre à la Belgique ?

— Pas que je sache, répondit Schimmel, mais cela importe peu : son artillerie s'en charge.

Il nous communiqua en outre un renseignement qu'il tenait d'un officier d'artillerie lourde. Nous possédions des pièces d'un calibre colossal, usinées en grand secret par Krupp, des canons-monstres de 420, destinés à écraser comme des œufs toutes les forteresses. On en avait vu passer deux à Verviers, qui chargeaient chacune un train entier.

Cette information nous remplit de joie et d'une admiration sans bornes pour la puissance allemande.

Mais ce ne fut pas encore ce jour-là qu'il nous fut donné de rencontrer l'ennemi, autrement que par les ruines qu'avaient semées sur notre route les troupes qui nous avaient précédés ou que par les menues exactions que nous exercions nous-mêmes, partout où il restait quelque chose à tuer, à détruire, à piller ou à violer.

Au soir, nous arrivâmes sur le bord de la Gette, où nous bivouaquâmes. La nuit était si belle que nous ne dépliâmes pas les tentes.

Le lendemain, après avoir passé sans incident la rivière, le régiment eut à fournir une nouvelle étape en direction nord-ouest, qui l'amena un peu fourbu dans la région du Démer

Le surlendemain, enfin, la parole fut à la poudre.

Dès le petit jour, nous avions été prévenus par l'état-major divisionnaire d'avoir à nous éclairer attentivement, car nous étions arrivés dans une zone dangereuse. Effectivement, au bout de quelques heures, les uhlans signalèrent la présence de l'ennemi, déployé, à trois ou quatre kilomètres de là, sur une ligne assez étendue, derrière un rideau de boqueteaux, le flanc droit tenu par des cyclistes et des lanciers, le gauche par des chasseurs et des gardes civiques. De la colonne de route nous avions passé à la marche en formation préparatoire de combat et nous occupions maintenant un grand front qui sinuait sur les coupes de seigles et dans les ondulations de la glèbe campinienne.

Un lourd silence s'écrasait sous le soleil de plomb. Entre deux cimes de hêtres brillait très loin un long clocher au sommet rectangulaire, que Schimmel assura être la tour de Malines.

Soudain un crissement fendit l'air. A cinquante mètres derrière la section qui avançait, déployée en ordre serré, un

éclatement se produisit. Toutes les têtes se retournèrent, pour voir jaillir et retomber une colonne de terre grasse.

— Charogne! lâcha Kaiserkopf en descendant de son cheval qu'il remit à son ordonnance.

Presque aussitôt, trois autres obus s'abattaient sur notre gauche, à des distances variées. On entendit un hurlement lointain, paraissant provenir d'une des sections de la compagnie Tintenfass ; puis on distingua quelques hommes s'agitant comme des mouches autour d'une tache grise qui gigotait sur le sol.

Plusieurs d'entre nous pâlirent. Kasper murmura près de moi :

— *Herr Faehnrich*, je crois que ça y est; nous recevons le baptême du feu.

Des commandements rauques partirent. La section Kœnig, portée en avant, se dispersait rapidement en tirailleurs. On vit peu à peu les hommes disparaître comme des mulots dans les écorchures du terrain, un fusil sautant çà et là entre les chaumes, dans la pétarade d'une mousqueterie précipitée. Nous étions désignés comme soutien, appuyés à cent pas par la section von Bückling.

— Mes garçons, fit le capitaine Kaiserkopf, après avoir fait précéder ses paroles d'une batterie de tambour, voici maintenant le moment, *Sacrament !* de montrer que vous êtes des braves ! L'ennemi perfide est là qui vous guette, tapi dans ces bois. Aujourd'hui, la patrie allemande a besoin du poing de tous ses fils allemands. Tapez ferme, mes agneaux, cognez dur, et vous verrez cette vermine immonde, ces Belges, ces Français, ces Anglais, toutes ces sales bêtes fuir lâchement sous vos coups. Et maintenant, comme a dit l'Empereur, et maintenant, *Donnerwetter !* nous allons les battre comme plâtre. Poussez tous avec moi le cri de guerre du soldat allemand : Hourrah !

Un triple hourrah sortit de nos poitrines haletantes.

Mais pendant ce temps, une artillerie invisible crachait sur nos lignes ses projectiles éclabousseurs. On les entendait vibrer comme des hannetons, déflagrer, nous arracher les tympans, tandis que le sol se labourait et qu'une dégringolade de terre, de cailloux, de racines et de débris de fer lapidait nos compagnies déployées.

— *Liegen !...* Ouvrez vos intervalles !... ordonna Schimmel derrière nous.

Sous le cyclone, le front vacillait, zigzaguait, se creusait de poches ou se crevait de trous. C'était à notre gauche que le feu paraissait le plus fort ; mais, dans le brouhaha des explosions, la fumée, la poussière, le méphitisme, nous finissions par ne plus distinguer grand'chose de ce qui se passait au delà de notre voisinage. Nous étions d'ailleurs bien trop occupés de nous-mêmes. L'effroi étreignait visiblement la plupart de nos fantassins ; la sueur ruisselait sur les visages blêmes ; un souffle angoissé s'échappait des gorges. Il nous semblait que nous étions tombés dans un terrible guet-apens dont nous ne sortirions pas vivants.

— *Auf !... Vorrücken !...*

La section avançait prudemment, poussée par ses sous-officiers.

Ecumeux et congestionné, Wacht-am-Rhein bourrait de coups de crosse ses hommes, au milieu d'un torrent d'injures. Nous progressions par saccades, tantôt collés au sol et rempant entre les mottes, tantôt relevés d'un commandement au sifflet, cinglant comme un claquement de fouet, qui nous faisait bondir jusqu'au premier pli de terrain. En contre-pente d'un mamelon crénelé d'aulnes, près duquel nous passions, j'aperçus un instant, juchés sur leurs chevaux, dont l'encolure basse se tendait vers l'herbe, le colonel von Steinitz, le major von Nippenburg, le capitaine d'état-major Morgenstein et le premier-lieutenant Derschlag, qui, la lorgnette aux yeux et la carte sur la selle, suivaient commodément le spectacle de l'opération, tandis qu'une escouade d'estafettes et de téléphonistes attendaient leurs ordres.

Nous n'avions pas fait cinq cents mètres, beaucoup moins commodément, qu'une grêle de balles nous assaillait. Le sifflement de ces petits projectiles, opiniâtres et tarabustants comme des moustiques, me parut plus désagréable encore que le gros vacarme des obus. C'est qu'une balle qui vous stride à l'oreille vous semble précisément destinée. L'obus est plus distant, plus impersonnel et, malgré son bruit, plus rassurant : on a l'impression, du moins en rase campagne, de courir avantageusement sa chance. La balle, elle, vous nargue directement, vous menace, vous obsède. Elle vous énerve et

vous agite au plus haut point. Elle vous distille le supplice à petites doses, mais beaucoup plus savamment. Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait un sifflement, mais plutôt un claquement sec, sur une chromatique très rapide, très aiguë, n'embrassant guère plus d'un quart de ton.

Je n'eus naturellement pas le temps de pousser bien loin ces observations minutieuses en ce moment tragique et sur cette emblavure balayée d'acier, où je n'avais pas assez de toute ma présence d'esprit pour ne pas me laisser choir dans un sillon comme une loque. D'autres observations d'ailleurs ne tardaient pas à s'imposer à ce qui me restait de faculté d'aperception.

Nous rencontrâmes un premier cadavre. C'était un des tirailleurs du lieutenant Kœnig. Il s'allongeait au creux d'une dérayure, les doigts crispés au fusil, la face toruleuse et barbouillée de sang, les yeux torves regardant le ciel. Inopinément j'allai donner en plein du genou sur sa tunique grise. Horrifié, je sursautai en poussant un cri. Sous mon poids, le mort avait rendu un son flatueux, comme un soufflet. Nous buttâmes ainsi sur deux autres tués. Puis ce fut un blessé, qui regagnait l'arrière, hurlant et se tenant le ventre. Je fus saisi d'un tremblement convulsif.

— En tirailleurs ! commanda Schimmel.

C'était à notre tour de nous porter en avant, pour renforcer la chaîne ou nous substituer à elle. Je rassemblai mon souffle pour crier à mes hommes :

— *Mir nach !...*

Je m'élançai comme un fou devant moi, suivi de Kasper et de mes quatorze mousquetaires, en ordre mince à trois pas l'un de l'autre. La mitraille pleuvait de plus belle. Pas un chapeau de carabinier en vue, pas un canon de mauser ! Après une série de bonds désordonnés, nous rejoignions la ligne de feu où, terreux, abîmés, rendus, des fusiliers progressaient péniblement en tiraillant au hasard.

— Ça chauffe !... crachaient-ils avec accablement, terrorisés par les sous-officiers.

On leur passa des gourdes.

Et soudain j'eus une vision stupéfiante : Kœnig debout, en terrain découvert, calme, intrépide, sa belle tête romantique se détachant comme un médaillon d'albâtre sur l'azur, marchait tranquillement en avant de sa section, l'épée à la main.

J'eus l'impression qu'il allait au-devant de la mort, qu'il la cherchait.

Un vertige me prit. Je tirais avec un acharnement de somnambule sur une corne de bois qui nous faisait face. Mon épaule se paralysait. Bientôt il ne nous fut plus possible d'avancer. Il fallut nous terrer, sans plus bouger, derrière un parapet de sacs. Combien de minutes, combien d'heures restâmes-nous ainsi blottis ? Toute notion de temps avait disparu. Je sentais ma langue devenir pâteuse, mon palais sécher, ma salive se tarir. J'étouffais. Une barre de fer pesait sur ma poitrine. Et tandis que, sous le glas de mon cœur qui battait à grands coups, mes oreilles tintaient et que mes tempes bourdonnaient, un frisson mortel naissait dans ma nuque, gagnait mes épaules, se répercutait le long du dos jusqu'aux lombes, m'anéantissait, me faisait presque perdre connaissance. Je n'existais plus que dans un cauchemar atroce.

Des ronronnements de moteurs frémirent au-dessus de nous. Je levai les yeux. Trois, quatre avions sillonnaient le ciel et, la croix de Prusse sous les ailes, filaient dans la direction du nord. Bientôt, sur les bois adverses, tombaient fantastiquement de longs rubans de paillettes métalliques qui brillaient au soleil. Était-ce mon rêve bizarre qui se continuait ou étais-je éveillé ?

Tout à coup de formidables décharges secouèrent l'air derrière nous. Des vrombissements énormes passèrent sur nos têtes. Vingt, quarante bordées épouvantables firent sonner la lumière et trépider le sol. Je me frottai les yeux, tout étourdi. En même temps, les bois roux se couvraient de flamboiements, se panachaient de bouquets de fumée noire. Des taillis grillaient, des arbres prenaient feu. D'abord stupéfaites, puis délirantes, les troupes, à ce tonnerre, s'étaient réveillées de leur léthargie. D'immenses acclamations sortaient des fossés. On s'embrassait, on dansait. C'était notre artillerie qui écrasait les positions ennemies.

Dix minutes après, tout s'était tu en face de nous, et si quelques coups de fusils parvenaient encore, ils se perdaient dans le fracas de nos pièces et les hourras de nos poitrails. Schimmel, qui nous avait rejoints, nous montrait au loin, sur la droite, des masses grises qui avançaient rapidement à travers champs, en équerre avec nous. C'était le second régiment

de la brigade qui, sorti d'Aerschot, prenait de flanc la défense belge et tournait ses lignes. La victoire était à nous. Cette assurance enflammait instantanément tous les cœurs.

Délivrés de leur terreur, les hommes se réharnachaient avec joie. Mes quatorze mousquetaires se retrouvaient au complet, ainsi que Kasper et moi-même, ce qui me fit un sensible plaisir. Les groupes se resserraient dans leurs sections ; les compagnies se reformaient. Nous vîmes reparaître, exubérant et triomphant, le capitaine Kaiserkopf, qui avait recouvré son cheval. Surgissant des épaulements, des batteries de canons gris foncé allaient au galop occuper des emplacements nouveaux, d'où elles rouvraient des tirs directs sur des objectifs que nous n'apercevions pas. Des signaleurs couraient, agitant leurs fanions verts ou rouges. Les tambours et les cornets jetaient partout leurs roulements sonores et leurs appels éclatants.

— Baïonnette au canon !... A l'assaut !...

Les rangs se bousculèrent au pas gymnastique, dégorgeant des hourras forcenés. La courte distance qui nous séparait des lisières fut franchie en quelques minutes. Quand nous pénétrâmes sous bois, l'ombre et la fraîcheur nous surprirent. Des émanations et des floches de vapeur rôdaient sous les branches. Aucune fusillade, pas un miroitement d'acier ne nous reçut. La position était vide. Il n'y restait que des morts et des blessés.

Alors d'effroyables scènes se produisirent. Ivres de carnage, les nôtres se ruèrent sur les corps qui gisaient ou râlaient au pourtour brûlé des clairières ou au pied des arbres foudroyés. Tailladant et perforant, assommant ou fusillant, sans s'occuper de savoir ce qui était déjà tué ou ce qui vivait encore, nos soldats se livraient avec rage à la folie aveugle de détruire, d'anéantir, de réduire en bouillie tout ce qui se rencontrait sur leur chemin. Des débris déjà déchiquetés par les obus volaient de tous les côtés. Des lames plongeaient dans les chairs, crissaient sur les os, les crosses s'abattaient sauvagement au milieu de tas sanguinolents et remuants. On vit jaillir des foies et couler des entrailles. Des orbites crevèrent et des crânes s'ouvrirent. Une tête fut brandie à la pointe d'une baïonnette. C'était une débauche de massacre, une orgie de sang, d'horreur et de cruauté.

De terribles hurlements, des imprécations, d'ignobles insultes se vomissaient de toutes parts :

— Salauds !... cochons !... *verfluchtes Gesindel!... Hurenkinder!...* vociféraient les nôtres en fracassant à tour de bras.

A quoi des voix flamandes ou wallonnes répondaient, avant d'expirer sous les transpercements :

— Bandits !... Vous achevez les blessés !...

On en vit survenir un groupe de cinq ou six, défigurés, à moitié démembrés, conduits par une patrouille. Furieux et l'écume à la bouche, Kaiserkopf se mit à tempêter :

— Nom de Dieu !... Le colonel a dit : Pas de prisonniers!... Eventrez-moi tous ces gaillards!

Vingt hommes leur brûlèrent leurs cartouches dans les yeux ou les clouèrent contre les troncs.

C'est à peine si je reconnaissais mes braves mousquetaires, changés eux aussi, semblait-il, en bêtes féroces. Schnupf, Maurer, Vogelfänger, jusqu'à mon excellent Kasper, participaient à l'affreuse curée et s'affairaient contre un ennemi à terre, comme s'il avaient eu à défendre leur peau. Je n'en revenais pas. Hélas! dans un instant d'égarement, et me trouvant sous l'œil de Kaiserkopf, j'y allai moi-même de mon coup de baïonnette. Je revois encore mon malheureux Belge, les jambes emportées, effondré et agonisant sous un buisson de fusains. Il me regardait de ses prunelles blafardes et sa bouche s'ouvrait et se rouvrait sans pouvoir proférer un son. Je retrouve mon geste, mon élan, mon effort. J'éprouve à nouveau cette sensation étrange de l'enfoncement de ma lame, la résistance du drap d'uniforme, puis la pénétration aisée comme dans du beurre. Je revois le rictus du moribond, la révulsion de ses yeux, la salive rouge sur ses lèvres...

Je compris alors ce que c'était que ce *furor teutonicus* dont nos manuels patriotiques vantaient si souvent la vertu. J'en avais sous les yeux l'explosion et le débordement. J'en pouvais mesurer l'intensité.

Mais il fallait voir surtout Wacht-am-Rhein. Celui-là était prodigieux. Délirant comme un possédé, la mâchoire énorme et les biceps gonflés, faisant tourner son arme à deux bras comme une massue, il assénait de droite et de gauche sur les corps écroulés d'immenses coups de crosse, ce qui était sa manière préférée, faisant sauter les cervelles et craquer les

vertèbres, piétinant de ses lourdes bottes les cadavres charcutés, écrasant des faces gémissantes, des thorax palpitants, pataugeant épouvantablement dans des ventres étripés et des nids d'intestins bleus. Rien n'échappait à sa fureur destructrice. Couvert de sang et de détritus humains il avançait, tel un barbare des anciens temps issu des forêts de la Germanie, la peau de bête sur l'épaule et la hache de silex au poing. Un artilleur belge, moins blessé que d'autres, voulut enfin arrêter cette brute. Il se dressa péniblement du milieu d'un caisson en miettes et, de son bras gauche, car le droit pendait inerte, braqua un pistolet. Heureusement, Wacht-am-Rhein vit le geste, esquiva le coup. Il fondit sur le Welche en lui criant : « Traître ! » l'empoigna formidablement à la gorge, le coucha sur son caisson, puis, le genou sur l'estomac, l'étrangla. Après quoi, reprenant son fusil par le canon, il recula d'un pas et, d'un tour de moulinet, lui fendit la tête.

Je me souviens de bien d'autres scènes semblables, auxquelles j'assistai par douzaines. Je ne puis toutes les énumérer. A l'orée septentrionale de la position boisée que nous venions de traverser en trombe il nous arriva de surprendre une de ces curieuses petites mitrailleuses belges, traînées par des chiens. La machine, qui avait reçu un obus, gisait disloquée sur un tas de sable, avec son affût en morceaux, sa lunette rompue et sa bande qui lui sortait encore de la culasse comme un fragment de ténia. Le servant était étendu mort à côté, un éclat d'acier dans la poitrine. Des deux chiens, l'un était tué, l'autre, la patte cassée et pris dans ses brides, geignait lamentablement. Wacht-am-Rhein s'occupa d'abord du mitrailleur et, pour mieux s'assurer qu'il était fini, lui défonça le visage. Puis, tournant sa colère sur l'animal blessé :

— Sale bête ! cria-t-il, cochon de chien !... Tu vas y passer, toi aussi !

Le pauvre caniche nous regardait de ses yeux suppliants.

— Epargnons-le, dis-je. Prenons-le avec nous et soignons-le ; il pourra nous être utile.

— *Nein !*... C'est un chien welche !... Il faut le crever !

— Si on le fusillait ? proposa Rohmann, un des hommes de Wacht-am-Rhein.

— Si on le pendait ? émit Schnupf.

Mais jugeant superflu de tenir un conseil de guerre à ce

sujet, Wacht-am-Rhein avait déjà saisi son sabre-baïonnette et, d'une main puissante, le lui passait au travers du corps.

Le bête s'affaissa, râla, tourna des yeux qui se chargeaient d'une taie grise, puis, dans le jet de sang qui éclaboussait son poil blanc, alla, se traînant sur le ventre, lécher en expirant la main cadavérique de son maître.

Quand nous sortimes de cet enfer, les bras fatigués et les semelles gluantes, nous entrâmes dans un pays vert, serein, paisible, où n'avait pas encore pénétré le moindre rayonnement de la guerre. L'harmonie en était délicieuse et profonde. Sous un ciel d'un bleu presque violacé, une campagne plate, fraîche, extrêmement douce développait toute la gamme des tons smaragdins, avec ses pâturages luisants, ses prés vernissés, ses feuillages clairs, éclatants de pureté, comme lavés par une récente ondée. Un bétail blanc, taché de noir, répandu dans les herbages, paissait avec lenteur un tapis abondant. De jolis chemins bordés d'aulnes méandraient entre les cultures plantureuses, où affleurait par places, fertile et sombre, l'alluvion molle d'un humus gras. Une intense poésie émanait de ce paysage calme, riche, gonflé de sève, et mon âme, nourrie d'idylle, en goûta suavement le charme enchanteur.

Des maisons apparurent, d'abord éparses, une ici, une là, chacune dans son jardinet, puis plus rapprochées, groupées enfin, très nettes, très propres, d'un blanc laiteux sous leurs toits rouges, posées comme des jouets dans la verdure, autour d'un clocher pointu et lustré.

— Un village intact ! mugit Kaiserkopf.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Profession de Foi. — J'aimerais, au moment où je prends la rubrique « Poèmes » au *Mercure*, que les lecteurs, et, parmi eux, les poètes, soient prévenus de ce qu'ils y trouveront, ou de ce que je souhaite y mettre, de mes idées sur l'art en général, sur la poésie, sur les réalisations acquises, sur les tendances qui se forment ou qui s'affirment.

La grandeur, la joie, la beauté de la poésie lyrique se mesurent à la fraîcheur ou à l'audace sincère de l'enthousiasme, au raffinement ou à l'ingénuité de la vision du poète selon qu'il découvre ou constate les relations par lesquelles son âme est éprise des objets qui l'ont émue ; il faut encore qu'il s'exprime au moyen d'images exactes, neuves, qui suggèrent, dans une langue toujours concrète et, par-dessus tout, musicale, harmonieuse, rythmée.

Ce sont des qualités de poète qui m'attachent à un poète. Evidemment je puis être émerveillé lorsqu'on m'instruit que tel poète est, en outre, un philosophe, un ecclésiastique, un conducteur de foules, un cultivateur, un ferblantier ou un médecin. N'est-ce donc pas assez, pour l'activité d'un cerveau, de tendre le mieux possible à l'accomplissement d'une tâche choisie, lorsque, exaltante et absorbante, elle consiste à dresser en plein azur un vierge témoignage de ferveur humaine, éperdue de tout ce qui est noble, pur et précieux dans le tourbillon des passions diverses dont nous sommes composés ?

Souvent les habitudes de pensée propre à une corporation, à un groupement religieux, politique, social, s'imposent à tel point qu'elles amoindrissent, altèrent, étouffent la confidence de sensibilité que doit être, pour qu'elle nous touche profondément, une œuvre d'art. Déclamation, plaidoyer, discussion, propagande, quiconque argumente s'efforce de démontrer, explique ou tend à persuader, quiconque a préféré la logique à la fantaisie a consenti à user des paroles d'un formulaire traditionnel, s'est imposé d'avance quelque limite que ce puisse être à l'expression de son enthousiasme, celui-là introduit dans son art un élément de corruption. L'art est une aventure de découverte perpétuelle. Les sages s'en assurent, et dirigent avec

réflexion, où ils le veulent, les élans de leur fièvre et leurs joies ; les simples se livrent à la moindre brise qui les effleure naïvement et sans calcul. Il n'est peut-être pas un exemple d'homme assez dégagé de toute emprise impure pour que son génie ne soit pas entaché de quelque faiblesse, de quelque complaisance aux conventions environnantes ; je vois là un motif de plus pour se détourner de biens inéluctables, pour ne pas s'y complaire, pour ne pas s'y livrer par plaisir ou par molle condescendance. Si nul n'est libre tout entier, arrachons-nous, du moins, des liens communs dans la mesure de nos forces ; cela seul est intéressant ; ne nous entravons pas de notre propre gré.

§

Les poètes qui, leur vie durant, ne se sont jamais prêtés de leur propre gré aux entraves du commun de l'humanité paraissent être en nombre infiniment rare, si jamais parmi les plus grands il y en eut un seul. L'expérience de cette longue guerre a dérouté et troublé beaucoup d'artistes. Ils se sont révélés excellents citoyens, patriotes convaincus, ardents défenseurs des idées de culture et de liberté. On ne saurait trop les en louer. Le tort de plusieurs a consisté à ne pas établir de démarcation entre leur légitime, sainte effervescence de citoyens et leur tâche de poètes, qui demeure à jamais différente.

Oui, les plus grands, oui les plus aimés. Si j'étais appelé à désigner dans l'œuvre de Verhaeren mon livre de prédilection, ce ne serait sûrement pas *les Ailes Rouges de la Guerre.* J'ai fréquenté le grand poète assidûment jusqu'à la veille de sa mort, durant les années formidables et tragiques ; je crois que mon sentiment et mes opinions n'ont pas différé une seule heure des siens. Ce n'est donc pas un reproche de tendances que j'ose adresser à sa mémoire. Même l'ardeur infatigable de son tempérament personnel, la vigueur ample et en quelque sorte douloureuse de sa haine à l'égard du violateur, du parjure, du barbare déguisé, du traître, sa flamboyante tendresse, son amour sacré de la patrie meurtrie, mutilée, de la France, des Alliés, du monde régénéré qu'il espère et qu'il rêve, contrebalancent ce qui, dans l'essence même de son inspiration, chancelle pour être trop actuel, trop momentané, transitoire, trop directement imposé par les événements publics, si effarants ou grandioses qu'ils fussent, trop du domaine de la chronique, trop dicté par la propagation immédiate des ressentiments populaires.

Je professe, de même, pour Henri de Régnier et pour son œuvre les plus pieux sentiments de déférence et d'admiration ; son petit volume *1914-1916* contient quelques morceaux de ferveur, de pitié, d'indignation contenue et un peu dédaigneuse dont la valeur ne m'a pas échappé ; j'y préférerai toujours *le Miroir des Heures* ou *Tel qu'en Songe.* Paul Fort n'a pas donné, non plus, dans son

Bulletin lyrique de la guerre, les meilleures images de sa verve spontanée, sans cesse jaillissante et sans cesse jeune et renouvelée. L'ironie hautaine et, par endroits, l'énergie d'invectives dont A.-Ferdinand Herold harcèle le misérable empereur, sa suite et son armée, n'attacheraient pas longtemps l'attention à son récent recueil *Guillaume-le-Petit*, s'il ne contenait, à côté, des chansons d'aurore et de soleil, des odes idylliques et printanières où la sérénité radieuse de la nature apparaît en un formidable contraste avec le tumulte, l'horreur et l'effroi de la guerre. Tels de ces poèmes ne seraient pas déplacés dans *la Route Fleurie* ou *Au Hasard des chemins*, et c'est pour cela qu'ils nous charment.

Cependant, il ne manque point de volumes inspirés par la guerre qui révèlent une âme profonde ou une sensibilité nouvelle; mais ces volumes-là n'ont point été fabriqués à l'arrière; ils sont l'œuvre de jeunes qui ont combattu, et qui, dans l'angoisse des nuits aux aguets, ont senti de leurs cœurs monter en chants l'émoi de leurs souffrances, de leurs regrets, de leurs espoirs. Ceux-là sont douloureux et humains. Il ne se guindent pas à des déclarations d'horreur, de haine, à des déchaînements de colères. Ce qu'ils ont éprouvé a remué leur intime sensibilité; ce sont des hommes, non des programmes ou de vaines déclamations; ce sont des hommes pénétrés et doux qui se livrent à des effusions de tendresse ou de douleur, voilà tout. Je ne veux citer aucun des volumes de ce genre, car je ne les ai pas tous sous la main, et en désigner quelques-uns serait commettre une injustice involontaire envers les oubliés. L'occasion se retrouvera de parler ici de ceux qui, durant un temps indéfini, paraîtront encore.

Je les louerai de n'avoir pas cédé à la tentation d'exposer en vers des théories ni de défendre en vers des opinions. Ce sont besognes qui s'accommodent mal du lyrisme.

§

Chaque fois que le vers n'est pas indispensable, partout où le lyrisme ne s'impose pas, dès que le chant, la musique des mots ne sont pas essentiels à transporter le lecteur dans un état d'âme analogue à celui où s'est trouvé le poète, musique, chant, lyrisme, vers doivent être rejetés; en faire des instruments asservis à des desseins étrangers, fi donc! Avez-vous si peu de foi dans la cause dont vous avez assumé la défense, qu'il vous faille le concours des séductions hétérogènes que l'art y peut adjoindre? Quand j'aperçois des hommes d'un talent aussi incontestable, aussi original, aussi puissant que MM. Paul Claudel et Francis Jammes abaisser la poésie jusqu'à devenir un procédé d'apologétique chrétienne et d'anathème aux mécréants, je me souviens que M. Claudel a célébré héroïquement les chœurs des muses païennes, que M. Francis Jammes a chanté, sans

leur jeter de voile, la nature profonde et une jeune fille nue, ce qui semble aux incrédules fort peu orthodoxe, mais qui serait néanmoins beaucoup plus près de rattacher à leur façon de penser les lecteurs qu'ils ont touchés et enlevés, sans songer à les convaincre ni à les confondre dans le sentiment de leur turpitude.

Mais que l'on consente à m'écouter. Ce n'est pas parce qu'ils sont catholiques que je me refuse à les admirer. Rien ne dépasse la dévotion dont j'entoure les poèmes d'effusion tendre, profondément pénétrée de religion et de foi humble dont se forme le volume de Verlaine *Sagesse*. Les meilleurs poèmes de Leconte de Lisle ne sont pas ceux où il fait profession d'athéisme. Le thème m'est indifférent. C'est le ton qui importe. Je n'admets pas davantage l'exclusivisme de pensée étroite auquel, sous prétexte d'*unanimisme*, le néanmoins très précieux et souple poète Jules Romains borne ses aspirations d'art; il me déplairait qu'un panthéiste clamât en vers les motifs de sa croyance. Je redoute Mme Ackermann non moins que Sully-Prudhomme...

Bref, cette parodie d'art qui s'assujettit à un système, à une thèse m'est odieuse. Si, aux débuts d'un artiste, il peut être avantageux qu'il se soumette à une discipline solide, c'est lorsqu'il en aura rejeté ou qu'il en dominera la contrainte que cette utilité apparaîtra : toute discipline est bonne, à l'expresse condition qu'on y échappe et par cela seulement qu'on y a échappé. Les peintres sortent d'en faire l'expérience : quelle excellente école que le cubisme, pour ceux d'entre les adeptes qui s'en sont assimilé l'enseignement au point de s'être évadés ! C'est une grâce analogue que je souhaite aux poètes de *Sic* et du *Nord-Sud* : qu'à l'exemple d'Apollinaire, ils ne servent plus un système dont quelques préceptes nouveaux méritent qu'on en connaisse la valeur, qu'ils n'en soient pas les esclaves, que M. Birot, par exemple, ne reproduise pas de trop près le caprice de certains *Calligrammes*, c'est, je crois bien, pour lui le meilleur moyen de se grandir.

Mais que du moins chantent les meilleurs, les plus éprouvés chanteurs. Avec la voix de ceux dont j'ai cité les noms très chers ou révérés, je voudrais entendre et réentendre les voix aimées, entre autres, de Gustave Kahn, de Vielé-Griffin; Madame de Noailles, François Porché, André Spire ne se sont pas laissé oublier. Paul Valéry est heureusement revenu à la poésie. Mockel, Elskamp, Giraud, là-bas en Belgique, je vous attends avec impatience, et Le Roy et Séverin. Mais pourquoi donc vous taisez-vous ici, Vildrac, Duhamel poète, vous, André Salmon, et quelques autres?

ANDRÉ FONTAINAS.

LITTÉRATURE

Camille Mauclair : *La Magie de l'Amour*, Ollendorff, 3.50. — Camille Mau-

clair: *L'Art indépendant français sous la Troisième République*, « La Renaissance du Livre », 2.50. — Joseph de Tonquédec : *L'œuvre de Paul Claudel*, Gabriel Beauchesne, 2 fr. — A. Périvier : *Napoléon journaliste*, Plon-Nourrit, 9 fr. — Frédéric Lefèvre : *La jeune poésie française*, Rouart, 3.50, — Paul Dermée : *Beautés de 1918*, « Esprit Nouveau », s. p. — Robert Vallery-Radot : *Le Réveil de l'Esprit*, Perrin, 3.50. — Memento.

Voici de Camille Mauclair la seconde partie de son essai sur l'Amour : **La Magie de l'Amour**, dont la première partie, publiée avant la guerre : *De l'Amour physique*, n'était que le prélude. Ce dernier volume seul, comme l'explique l'auteur, parle vraiment de l'amour, le premier n'étudiait que les échanges sexuels. Il n'existe pas d'amour physique, et il n'y a pas d'amour uniquement abstrait, mais cette faculté « d'hypersexualité, appelée amour, n'est, écrit M. Mauclair, qu'un moyen d'atteindre de notre vivant à la perception métaphysique du rythme universel, immortel, éternel, un moyen de constater en nous, et au sein même de l'action réputée la plus bestiale, des lois abstraites dominant notre être périssable ; un moyen, enfin, de « connaissance » fluidique dont la Pensée et la Musique sont les seuls équivalents. Pour que deux êtres parviennent à un tel degré, il faut le concours de toutes les forces psychiques, l'activité harmonieuse de toutes les facultés cérébrales et non seulement de celles en qui se localise le désir d'engendrer ; et c'est en quoi l'amour comporte bien autre chose que « le piège de la nature » ; la conjonction est, dans l'amour, le prétexte d'une projection métaphysique, alors qu'elle est tout le but du simple désir.

C'est la métaphysique de l'amour, qui eût peut-être été un titre admirable, et qui eût bien indiqué cette sorte de religiosité et d'inquiétude métaphysiques qu'il y a dans l'amour. Cette page que je viens de citer résume parfaitement le livre de M. Mauclair, si on ajoute qu'il conçoit l'amour comme une évasion de la règle sociale et une religion individuelle. L'amour, en effet, est peut-être la seule méthode pour s'élever au-dessus de l'animalité et atteindre toute la perfection de son individualité. L'amour, ainsi conçu, devient antisocial, puisqu'il développe l'individu au détriment de l'espèce.

Ce n'est plus que le rayonnement de l'être, indépendamment de toute pensée de reproduction ; c'est une culture de soi, et un moyen de connaissance. Mais cet amour, chez les hommes, est presque aussi rare que le génie. Alors, je ne suis pas très bien M. Mauclair dans sa critique des formes sociales de l'amour, dans sa critique très amère du mariage. Si le mariage existe, c'est qu'il correspond à un besoin social, et de même que la plupart des hommes peuvent vivre sans art et sans poésie, ils peuvent aussi vivre dans le mariage, sans amour et sans autre souci que celui d'échanges sexuels réguliers et confortables. Que l'amour demeure le privilège de l'élite, une élite qui d'ailleurs est une merveilleuse fleur stérile, puisque

cet amour métaphysique qui est évoqué ici ne se propose que l'épanouissement de l'individu. Généralisé, si cela était possible, il serait le suicide d'une race par son perfectionnement même. Poussons donc le troupeau, sous le fouet de la morale, vers le joug du mariage ; que les couples esclaves continuent à labourer le champ des tristes sensualités matrimoniales, un bandeau de cuir sur les yeux.

§

Dans cet autre essai sur **l'Art indépendant français sous la troisième République**, Camille Mauclair s'est proposé d'étudier, en une œuvre de critique de synthèse, l'art qui s'est manifesté en marge de l'art officiel sous la troisième République, de préciser, comme il le dit, l'évolution des tendances dans les arts parallèles et de chercher leurs liaisons logiques. Il étudiera donc à la fois : *la peinture :* l'art impressionniste, Manet et Monet, le Cézanisme, le pointillisme, le cubisme ; *la littérature :* le mouvement symboliste, Mallarmé, Verlaine, Remy de Gourmont, Claudel ; *la musique :* l'influence wagnérienne, Debussy, Franck, Bruneau, Charpentier, les Ballets russes.

Le principe essentiel de ces divers mouvements d'art est l'individualisme. Mais cet individualisme, après avoir joué un rôle très utile et très beau, va-t-il suffire, se demande M. Mauclair, ou, au contraire, est-il temps de « nous refaire des disciplines et de rebâtir, au-dessus de la mêlée des tempéraments et des chercheurs isolés, une Ecole française ?... Nous avons les talents et les tempéraments : suffiront-ils sans des méthodes, et ces méthodes, s'il en faut, comme je le crois, quelles seront elles ? » Avec quoi bâtirions-nous ces méthodes, si ce n'est avec ces individualismes accumulés... qui constitueront une sorte de collectivisme de la pensée française, une sorte de nouveau classicisme où entreront tous les apports du symbolisme, du vers-librisme, de l'impressionnisme, du cubisme, du debussysme, etc...

Le symbolisme ne fut-il pas une tentative de faire pénétrer la musique et la peinture dans la poésie ? Mallarmé, comme l'écrit si justement C. Mauclair, a été un peintre qui a voulu « peindre le visage de la Pensée, a toujours jugé que le portrait était imparfait et ne nous a laissé que les croquis relatifs au chef-d'œuvre mille fois tenté et abandonné ». Il cherchait à renouveler la poésie subjective par « une refonte de la prosodie et de la linguistique et une étude profonde des rapports de la musique et du vers, le vers étant pour lui, selon la primitive tradition orphique, un chant verbal ». Dans de belles pages sur Mallarmé C. Mauclair nous le montre comme le véritable maître, l'esthéticien du symbolisme. L'art mallarméen est entré dans nos nouvelles méthodes poétiques, ainsi que la spontanéité musicale de Verlaine. Mais c'est dans l'œuvre de

Remy de Gourmont, écrit C. Mauclair, que l'on trouvera la formule stylisée du symbolisme. Et en quelques pages, que je voudrais citer en entier, C. Mauclair nous présente Remy de Gourmont comme le critique-créateur, « le maître de la critique de son temps ; il eût dû, écrit-il, occuper la toute première place ; on commençait à lui rendre pleine justice quand il est mort, et son œuvre est de celles qu'on citera, qu'on étudiera et dont on tiendra compte bien longtemps après que les « jugeurs » à la mode auront disparu tout entiers ». Et quant à la poésie, n'est-ce pas aux Henri de Régnier, Jean Moréas, Albert Samain, Francis Jammes, Charles Guérin, Paul Fort, Paul Claudel, Emile Verhaeren, qu'il faut demander les beaux poèmes de notre temps ? Car Claudel, ainsi que Suarès, sont des symbolistes et des indépendants « au sens complet de ces deux termes », quoique la critique bien pensante n'ait découvert Claudel que depuis son évolution catholique, « pour des raisons religieuses beaucoup plus que littéraires ».

M. Camille Mauclair conclut qu'il y a eu plus de classicisme et de discipline qu'on ne l'a cru d'abord en ce mouvement symboliste, et que les universitaires eux-mêmes, après l'avoir vilipendé, lui ont demandé ou dérobé des leçons.

Ce qui prouve que la discipline littéraire n'est pas incompatible avec l'individualisme, et que c'est en innovant que l'on continue la tradition classique.

A propos de l'auteur de *Tête d'or*, qui est une des plus grandes figures du symbolisme, j'ai lu avec beaucoup de plaisir l'étude philosophique, religieuse et artistique de l'**Œuvre de Paul Claudel** par Joseph de Tonquédec. De nombreuses citations bien choisies, enveloppées d'un sobre commentaire, font comprendre ce qu'il y a de presque naïf dans la théologie claudelienne. Mais quelle merveilleuse puissance verbale, qui recrée la vie, le monde, et jusqu'à Dieu lui-même !

§

A Sainte-Hélène, Napoléon s'emportait contre Montholon qui modifiait ce qu'il lui dictait, se plaignait qu'il gâtait complètement son style que tout le monde s'accordait à trouver original.

— Mais, Sire, lui dit Montholon, où pouvons-nous trouver votre style ? Oserai-je vous demander ce que vous avez écrit, pour que nous en jugions ?

Napoléon répliqua vivement :

— Voyez mes proclamations et mes articles dans le *Moniteur !*

Et, relisant lui-même ses propres articles, ému de plaisir et d'orgueil, il s'écria :

— Et ils ont osé dire que je ne savais pas écrire !

C'est ce **Napoléon journaliste** et écrivain que M. A Périvier

nous précise dans ce gros volume où les principaux articles du consul et de l'Empereur sont analysés.

Que Napoléon ait été un grand écrivain, cela est certain, quoique Chateaubriand, jaloux de toute autre gloire que la sienne, l'ait nié. Thiers, simple journaliste alors, écrivait en 1830 dans le *National*, à propos des proclamations du grand capitaine : « Il fut grand capitaine et grand écrivain au même instant, par l'effet des mêmes facultés », et il ajoutait :

« C'est l'intelligence supérieure qui sert à agir grandement et à écrire grandement. Aussi le génie qui a écrit les *Commentaires* de César, certaines parties des œuvres de Frédéric, les *Mémoires* de Napoléon est le même qui a servi à remporter les batailles de Pharsale, de Leuthen et d'Austerlitz.

« Agir ou écrire à un certain degré c'est bien comprendre. Aussi il n'est pas un grand homme d'action qui n'ait été un grand écrivain. »

M. Périvier nous apporte encore le témoignage admiratif de Villemain, de Nisard, de Balzac, qui avait projeté de publier des « Maximes et Pensées de Napoléon ». « Cette œuvre, écrivait-il, sera à Napoléon ce que l'*Evangile* est à Jésus-Christ. » Sainte-Beuve n'hésite pas à comparer Napoléon écrivain à Pascal : « Leur parole à tous deux est gravée à la pointe du compas, et certes l'imagination non plus n'y fait pas défaut. » Victor Hugo, lui aussi, découvre dans Napoléon l'éclair de Pascal qui se mêle au coup de foudre de Tacite... Et cependant, ainsi que le remarque un historien très modeste, Lanfrey, « Napoléon ne se perfectionna que très tard dans l'étude de la langue française dont il ne connut même jamais très bien quelques-uns des éléments les plus essentiels, bien qu'il l'ait, plus d'une fois, maniée en écrivain supérieur ».

Je n'analyserai pas ici l'œuvre littéraire de Napoléon : on la connaît et elle justifie cette admiration des grands critiques ; mais il est intéressant de suivre méthodiquement dans ce volume de M. Périvier son œuvre de journaliste : « Il comprit le premier que, depuis l'avènement de la presse, il est nécessaire d'introduire dans la guerre et dans le gouvernement ce qu'on pourrait appeler la manœuvre morale, destinée à agir sur l'esprit des soldats et sur celui des peuples. » C'est dans ce but qu'il créa le *Moniteur*, c'est pour cela « que partout où il allait il faisait manœuvrer ses journaux dans le même sens que ses bataillons ; pour cela que sans trêve, d'un bout à l'autre de ses carrières, il s'occupe de la presse et des journalistes autant que de politique et de guerres ».

Le journalisme est pour lui un moyen de gouvernement. Il considérait que les gazettes étaient faites pour le service exclusif du gouvernement et « point du tout pour l'utilité, l'instruction ou le plaisir du public ». Mais cette tyrannie avait sa noblesse et s'appu-

yait sur l'idée qu'il se faisait de son génie et de son esprit de méthode; son but était l'ordre social, et il n'a fait la guerre que pour atteindre cette harmonie universelle qu'il rêvait. Il savait « l'impuissance de la force pour organiser quelque chose... » et qu' « à la longue le sabre est toujours battu par l'esprit ». On peut méditer aujourd'hui cette pensée qui fut sa grande pensée: « J'ai conjuré le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde. »

En ce qui concerne la presse Napoléon la voulait toute au service de sa politique, mais, écrivait-il à Fouché le 22 janvier 1806 : « Je le dis encore une fois, je ne veux pas de censure, parce que tout libraire répond de l'ouvrage qu'il débite, parce que je ne veux pas être responsable des sottises qu'on peut imprimer, parce que je ne veux pas enfin qu'un commis tyrannise l'esprit et mutile le génie. »

Mais, ironie des choses, Fouché, dès qu'il eut reçut cette lettre du Maître, se hâta de régulariser la censure et de nommer des censeurs... La méthode que Napoléon rêvait d'appliquer était beaucoup plus simple: des journalistes nommés comme des fonctionnaires, et une critique officielle rédigée par des membres de l'Institut.

Jusque dans les opinions religieuses il voulait mettre de la méthode et de l'unité : il veut mettre les curés au pas, comme de simples rédacteurs du *Moniteur*, et, le 7 février 1806, il envoie à Fouché cet ordre, qui fut d'ailleurs exécuté :

M. Portalis m'a fait connaître l'existence de plusieurs journaux ecclésiasques et les inconvénients qui peuvent résulter de l'esprit dans lequel ils sont rédigés, et surtout de la diversité des opinions en matière religieuse.
Mon intention est, en conséquence, que les journaux ecclésiastiques cessent de paraître, et qu'ils soient réunis en un seul journal qui se chargera de tous leurs abonnés. Ce journal devant servir spécialement à l'instruction des ecclésiastiques s'appellera *Journal des Curés*. Les rédacteurs en seront nommés par le cardinal archevêque de Paris.

Le *Journal des Curés* vécut jusqu'en 1811.

Jusqu'à sa chute, Napoléon continua de surveiller, de plus en plus étroitement, l'opinion publique qui peu à peu s'éloignait de lui. La liberté de la presse est morte ; il n'y a plus qu'un journaliste en France, et presque dans le monde : Napoléon. Dès 1812, les journaux sont, les uns matés, les autres confisqués ou domestiqués; c'est, comme l'écrivit Chateaubriand, « le silence de l'abjection ».

§

M. Frédéric Lefèvre esquisse une critique de **La jeune poésie française**, représentée dans ce volume par Charles Vildrac, le meilleur poète de l'école unanimiste, l'auteur du *Livre d'amour*, Jean Dorsenne, le poète de *Peut-être*, d'une ironie fine et tendre, Guy-Charles Cros, et ses *Fêtes quotidiennes*, « l'une des sensi-

bilités les plus frémissantes de notre époque et l'un des efforts poétiques les plus curieux à suivre, Maurice du Plessys, le dernier et noble représentant de l'Ecole romane, avec La Tailhède que M. Lefèvre ne nomme pas d'ailleurs. Voici encore André Mary, Edouard Marye, Henry Casanova, Adrien Bertrand, Guy-Robert du Costal. Est-ce vraiment là toute la jeune poésie française? Je ne le pense pas.

Parmi les aînés, M. Lefèvre distingue deux poètes, Vincent Muselli, dont il souligne la pureté de l'œuvre patiente. Adrien Bertrand écrivait à propos de *Les Travaux et les Jeux:* cette œuvre est simple comme un marbre antique. Et puis Adolphe Lacuzon, poète intégral et de forme impassiblement parnassienne.

Suit une étude assez subtile, mais qui essaie plus de discuter que de comprendre et d'aimer, de ce que M. Lefèvre appelle la poésie cubiste. Je parlerai longuement de cet art nouveau, celui des Apollinaire, Pierre Reverdy, Birot, etc., lorsque les exégèses de Paul Dermée auront été réunies en volume. L'auteur de *Spirales*, poète, savant, grammairien et philosophe, nous montre dans **Beautés de Paris**, qu'il vient de publier, outre la qualité de son verbe mallarméen, le bel orgueil de ses idées et de son ambition rénovatrice.

§

Que dire de ce volume de M. Robert Vallery-Radot : **le Réveil de l'Esprit**, où l'auteur découvre que jamais l'Eglise de France n'a peut-être connu une heure semblable? « Tous les prestiges de la pensée qui avaient, écrit-il, tenté de l'éclipser au XIXe siècle et avaient séduit les élites, panthéisme, rationalisme, humanitarisme, que sais-je, tombent en pourriture. » Dans la pensée de l'auteur ces idées diaboliques viennent de l'Allemagne, et c'est le Sacré Cœur qui nous en délivrera. Ce livre sera certainement très goûté de ceux qui pensent bien et l'Académie lui accordera ses faveurs.

MEMENTO. — Pierre de Ronsard : *Les Amours*, texte établi sur les éditions de 1560 et 1578, avec notes et commentaires par Ad. van Bever (2 vol. in-18, 3.50, maj., Crès), édition intégrale du texte des *Amours*, telle que l'auteur l'a conçu et successivement augmenté à travers les diverses leçons qu'il nous a fournies de son œuvre. — *Antiquités de Rome*, par Joachim du Bellay, plus un songe ou vision sur le même sujet, avec un frontispice gravé sur bois par Jacques Beltrand (1 vol. in-16, Société littéraire de France). Petite réimpression d'une grande pureté de ce très beau poème. — *L'Armoire de citronnier*, un Almanach, qui publie de curieux dessins en couleur de Sonia Lewitza, A.-D. de Segonzac, Le Sieutre, des poésies de Fleuret, du Plessis, etc., des pages de curiosités littéraires de G.-A. de la Haulte-Chambre, qui n'écrit pas encore en latin, de Bertrand Guégan ; des pages publiées là pour la première fois de l'auteur de *Maldoror* sur la poésie, et toutes sortes de curieuses poésies et proses retrouvées. (1 vol. in-4°, Maurice Boussus.)

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Maurice Bedot : *Essai sur l'évolution du règne animal et la formation de la société*, Georg, à Genève, et F. Alcan, à Paris. — Edmond Perrier : *La Vie en action*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 4 fr. 75.

Un zoologiste suisse des plus distingués, M. Maurice Bedot, vient de publier un **Essai sur l'évolution**, où l'on trouvera des aperçus fort intéressants sur les problèmes communs à la biologie et à la sociologie. Les idées de l'auteur sont en général bien différentes de celles que j'ai défendues ici, mais n'est-il pas bon, surtout dans le domaine de la philosophie scientifique, d'entendre divers sons de cloches ?

M. Bedot commence par retracer *les grands traits de l'évolution du règne animal*. Le développement du monde organique, pour autant qu'on peut le concevoir à l'aide des données fournies par l'anatomie comparée, l'embryogénie et la paléontologie, lui apparaît comme le résultat d'une *évolution continue*, qui a parcouru des voies diverses, en faisant de nombreux détours sous l'influence des variations du milieu. Les êtres unicellulaires ont pris des aspects multiples, mais la complication progressive de l'individu s'est trouvée limitée par les dimensions de la cellule. Pour que l'évolution continue, les cellules ont dû s'unir, former des *colonies;* elles se sont réparti les fonctions de la vie commune et ont abandonné plus ou moins leur individualité et leur indépendance pour se rabaisser du rang d'individu à celui d'organe ; mais ce sacrifice a une compensation : l'ensemble s'élève de l'état de colonie à celui d'individu d'un rang plus élevé. La *division du travail* se trouve être un des facteurs les plus importants de l'évolution. Mais il faut tenir compte d'un autre phénomène : de la réduction au minimum des parties inutiles dont l'organisme peut se passer sans que cela nuise à son existence et à sa reproduction, et dont l'entretien lui causait une dépense sans compensation ; l'état idéal est atteint lorsque le *maximum de rendement* de l'organisme est obtenu avec le *minimum de dépense*.

Il y aurait beaucoup de réserves à faire à cet égard : l'état idéal dont nous parle M. Bedot est-il jamais atteint? Chez les êtres que l'on considère comme les plus parfaits, outre que la division du travail n'est pas poussée aussi loin qu'on le pense, n'y a-t-il pas toujours un gaspillage d'énergie ?

L'auteur décrit ensuite les divers *types de symétrie* présentés par les êtres vivants, et cherche à montrer que l'architectonique des animaux est en relation avec le milieu dans lequel ils vivent, et a joué un grand rôle dans leur évolution. La symétrie rayonnée aurait été un obstacle à l'adaptation au milieu terrestre ; en revan-

che, la symétrie bilatérale, non seulement aurait permis aux animaux de sortir de l'eau, mais encore aurait ouvert la voie à une série de modifications architectoniques dont on peut suivre l'évolution et constater l'importance chez les êtres les plus hautement organisés. La vie terrestre, qui demandait une faculté d'*adaptation* à des conditions variées et un grand développement des organes de la locomotion et de la vue, a permis aux animaux d'acquérir une connaissance plus complète du milieu.

On doit admettre que l'établissement des animaux sur la terre a été un progrès...

Le progrès est une marche vers un but ou dans une direction déterminée. Peut-on supposer que la matière vivante ait un but? C'est une question de mots. On pourrait dire que toute chose a un but, avec lequel elle se confond : c'est de continuer à être. Un organisme quelconque est sans cesse en lutte avec le milieu qui tend à le décomposer, à l'anéantir, il doit donc s'en rendre maître et chercher à le dominer. En venant occuper le domaine terrestre, la matière vivante a étendu son aire de répartition et, par conséquent, a augmenté le nombre des chances de conditions d'existence favorables ; c'est ce qui nous permet de dire qu'elle a réalisé un progrès.

Dans le chapitre intitulé *la Conquête de la terre* M. Bedot recherche les raisons qui ont permis aux vertébrés de « s'élever au-dessus » des insectes et de tous les autres animaux. Il est à noter tout d'abord que l'évolution des insectes, rapide au début, s'est considérablement ralentie depuis l'ère secondaire, alors qu'au contraire, chez les vertébrés, depuis la période carbonifère, « une évolution continue, qui tend à perfectionner toujours plus l'adaptation à la vie terrestre, a produit par différenciation progressive une multitude de types variés », et a fait apparaître finalement l'homme. Les avantages qu'assurent les moyens de locomotion rapide, dans la lutte pour l'existence, ont contribué à développer un nouveau procédé de déplacement, le vol. Chez les insectes, les organes qui en sont chargés sont indépendants de ceux qui servent à la marche ; ces deux fonctions ne se font donc pas concurrence ; mais les vertébrés n'ont que deux paires de membres pour la locomotion, et, lorsque le vol s'établit, c'est toujours au détriment de la marche. L'adaptation au vol ne semble pas avoir été une voie heureuse de l'évolution. Espinas a montré la supériorité des fourmis aptères sur les abeilles ailées. D'une façon générale, malgré leurs deux modes indépendants de locomotion, marche et vol, les insectes ne sont pas arrivés à égaler les vertébrés supérieurs en ce qui concerne l'utilisation des ressources du milieu et le perfectionnement des facultés psychiques. Le développement par métamorphoses est peut-être une des raisons de cette infériorité ; les métamorphoses n'occasionnent-elles pas une dépense inutile d'énergie organique? Les mammifères, eux, en devenant

vivipares, ont réalisé une économie : l'embryon se développant dans le corps de la mère est protégé par elle contre l'action des variations atmosphériques et contre ses ennemis ; l'espèce a assuré son existence avec un minimum de production de germes et sans dépense inutile... En outre, chez les mammifères, la moyenne élevée de la durée de leur existence, en augmentant le nombre des observations et des expériences, a développé la faculté du raisonnement.

Certes, M. Bedot a raison lorsqu'il déclare :

L'évolution n'est pas une puissance supérieure agissant suivant son idée ou son bon vouloir ; elle n'est que le résultat des réactions de l'organisme contre les variations du milieu.

Mais je ne puis le suivre, lorsqu'il ajoute :

Les transformations que subit l'être vivant, lorsqu'il lutte pour un avantage quelconque, se font toujours suivant la *loi du moindre effort*, assurant la *plus grande économie de force et de matière.*

M. Bedot reconnaît cependant que, lorsqu'on étudie, non plus le passage d'une forme organique à une autre très voisine, mais le développement phylogénique des divers groupes du règne animal, on remarque que leur évolution ne s'est nullement faite suivant une direction unique, répondant à la loi du moindre effort. L'auteur conclut :

Les transformations d'un rameau phylétique, considérées dans leur ensemble, ne sont pas soumises aux mêmes lois que celles des individus Cela se conçoit aisément, puisqu'elles ne sont pas dues à une marche vers un but immédiat, mais sont le résultat des actions individuelles d'organismes agissant pour leur compte, sous l'influence de milieux dont les conditions sont variables, sans se préoccuper des tendances des générations précédentes ou suivantes.

M. Bedot n'arrive pas à se dégager des erreurs des vieilles théories de l'évolution (lamarckisme et darwinisme), dont il semble bien reconnaître cependant les insuffisances.

Il fait intervenir encore la *lutte pour la vie*, la *sélection*, mais. il limite l'importance de ces facteurs. Dans beaucoup de cas, ils ne joueraient aucun rôle, en particulier chez les espèces qui vivent fixées au fond de la mer. Ils impliquent des forces externes qui agissent sur l'être vivant en l'obligeant à se transformer, mais l'on peut supposer qu'il existe aussi des *forces internes*, ayant leur origine dans l'individu même, et travaillant également à son évolution ». L'intelligence aurait été un facteur interne de notre évolution. Et c'est une occasion pour l'auteur de discuter à nouveau la question de *l'instinct* et de *l'intelligence*.

Parmi les facteurs internes, M. Bedot ne mentionne même pas les facteurs chimiques. Les nouvelles considérations chimiques sur la vie et l'évolution paraissent tout à fait étrangères à l'esprit du savant

zoologiste de Genève. Dans cette ville, on semble avoir beaucoup de goût pour des dissertations, plus ou moins finalistes, sur la vie psychique et sociale.

Tout un chapitre du livre de M. Bedot est consacré à la formation des sociétés animales, et il est souvent question de M. Espinas : ce sont de vieux souvenirs que réveille en nous M. Bedot. Finalement l'auteur discute, sans conclure d'une façon ferme, la question si souvent débattue de savoir si la société peut ou non être assimilée à un organisme, et compare les sociétés humaines aux sociétés d'animaux. L'entr'aide qui, en général, « combat l'action bienfaisante de la sélection (!) » est cependant avantageuse à l'humanité... L'établissement de la propriété collective a été la cause de la guerre, aussi bien chez les fourmis que chez l'homme...

Chez les animaux, il n'y a aucun indice certain d'un phénomène qui joue un rôle fort important dans l'espèce humaine : la préoccupation de l'avenir... Sans la morale, la société aurait continué à exister, mais « sous une forme bestiale », peu propice au développement de l'intelligence. Si la religion est une œuvre de pure imagination, cela ne l'empêche pas d'avoir été utile à la société, au début, en lui fournissant pour l'établissement de la morale un appui qu'elle ne pouvait pas, à ce moment, trouver dans la science... La morale ne peut avoir le caractère absolu et immuable que la religion a voulu lui donner... Les notions de liberté, d'égalité et de justice, complètement absentes des lois naturelles qui ont dirigé le développement des organismes, ont pris naissance dans l'intelligence de l'homme, qui cherche à les imposer à la société... Les tendances morales augmenteront toujours davantage et conduiront certainement, dit M. Bedot, à une organisation harmonieuse, idéale, de la société.

§

La Vie en action, de M. Edmond Perrier, peut être considérée comme la suite de l'ouvrage qui a été publié dans la même bibliothèque, sous le titre : *à Travers le monde vivant*, et auquel j'ai consacré ici un compte rendu. Les sujets traités sont si variés qu'il est difficile de donner un *résumé* de ce nouveau livre. On lira avec un vif intérêt : *la Terre est-elle vivante ? les Hommes fossiles, la France en Afrique, les Insectes indiscrets, les Séductions de la mer, la Perle et la Nacre, les Huîtres et le sexe masculin, les Eléphants velus, les Géants disparus, la Chaleur et le Travail, la Constitution des organismes, la Multiplication des œufs, l'Alcoolisme, chez les Spirites.* Le style vivant, allègre, la façon si personnelle qu'a M. Perrier d'exposer, en se jouant, les sujets les plus ardus, sont un des grands attraits du livre. Sans doute, j'aurai à revenir sur certains de ces sujets dans la suite.

GEORGES BOHN.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paracelse : *Œuvres complètes*, tome II, Chacornac, 7.50. — Conrad Moricand : *Les Interprètes*, essai de classement psychologique d'après les correspondances planétaires, avec une préface de Jacob, éditions de la « Sirène », 12, rue la Boétie. — Memento.

L'œuvre de Paracelse est restée longtemps dans l'oubli. Les trois premiers volumes suffisent à donner une grande idée de cette œuvre magistrale. Le premier concerne les *Prologues*, en deux parties, où sont exposées les théories générales de la science occulte : le livre des *Cinq entités morbides*, qui révèle les cinq causes occultes de toutes les maladies ; le deuxième livre est le *Liber Parimirum* qui traite des maladies provenant du corps, du sperme et du corps de miséricorde. La théorie surprenante du *sel*, du *soufre* et du *mercure* y est incluse.

Le second volume contient le *Parimirum*, le Livre de la *Génération des choses sensibles*, avec un chapitre spécial sur la génération de l'homme.

Le traité des maladies invisibles forme une dissertation fort étonnante sur le pouvoir imaginatif des femmes enceintes et témoigne, chez l'auteur, d'une connaissance approfondie de la langue, de la science et des mœurs de la Renaissance ; c'est un véritable monument littéraire.

Les éléments et les astres produisent une maladie qui terrasse l'homme, l'entraîne dans une convulsion qui distend et replie ses membres, ses mains et ses pieds, ses yeux et sa bouche, avec beaucoup d'effroyables signes. Mais comment s'est-elle produite à l'origine? On conjecture que les saints ont été irrités par suite de la pauvreté de la terre.

La médecine soulage les maladies qui nous viennent des choses naturelles; la foi aussi a produit son opération plus fortement, de sorte que l'infirmité n'a pas été enlevée, et ainsi tout médecin est induit en désespoir. Il faut noter qu'une observation a été faite, à savoir que les planètes, la nouvelle lune, les quartiers, la pleine lune et autres astres célestes irritent et augmentent de semblables maladies.

Diverses sectes se sont constituées qui croient que les étoiles sont des dieux, que les saints sont devenus des dieux et qu'ils commandent aux astres.

Le diable a créé beaucoup d'illusions, produit nombre de signes et la fornication, l'avarice et autres vices dégradants et de nombreuses friponneries.

Bien que le diable n'ait rien suscité par les signes, grands ou petits, il peut élever son royaume à côté.

La nature a un propre feu allumé en elle, qui est né par le soufre

de l'homme, de même que l'éclair dans le ciel, ou comme les étoiles filantes. Cette maladie n'a pas été décrite, selon sa véritable nature, par les médecins. Elle est de constitution pestilentielle.

Si la vérité vient une fois, la fausseté est constante. Il en advient de ces choses dans la foi. Tu crois ce que tu ne sais pas; et ainsi, ce que tu ne sais pas, ta foi ne le sait pas non plus. Car tel que tu es, telle est la foi. Bien qu'il soit vrai que nous soyons semblables aux esprits dans la foi, et que nous sachions toutes les choses, il n'est pas cependant nécessaire que toutes choses soient manifestées au corps. C'est pourquoi, si nous croyons légèrement, c'est que nous estimons légèrement ce que nous croyons. D'où nous devons croire que nous pouvons accomplir ces choses, mais nous ne devons pas souhaiter de les voir, ni de nous faire mourir semblablement pour recevoir un baptême. Puisque la médecine, qui est utile à la santé, peut conduire également à la mort, sachez également, ici, que la foi doit être comprise fatalement dans ses œuvres.

Dans l'œuvre de Paracelse, il est question des maladies du tartre, de la matrice et par les impressions du ciel occulte. Parmi les maladies invisibles on distingue le mal de Saint-Valentin, de Saint-Küris et de la vengeance de Saint-Jean, du feu de Saint-Antoine et de la danse de Saint-Guy.

Le traité de Paracelse a paru, pour la première fois, en 1565, sous le titre : *Theophrasti Paracelsi Libri duo de Causa et Origine morborum*, qui contient les maladies du tartre et les causes des maladies invisibles. Il été souvent réimprimé. En Strasbourg (1589), Basel (1589), Francfort (1603), Strasbourg (1616).

Les savants du XIXe siècle ont méprisé l'astrologie, il se pourrait que ceux du XXe l'accréditassent. Quand ils auront surpris les rayons plus ou moins obscurs de tous les êtres matériels, comme ils l'ont fait de quelques-uns, nous surprendrons l'être matériel de tous les astres dans leurs rayons lumineux. On peut dire que si la matière dépasse les surfaces que l'œil lui assigne, celle qui compose l'astre n'échappe pas à la loi. C'est encore ici le jeu des hypothèses : dans ses différents états la matière conserve-t-elle ses propriétés et son action? Le jeu des hypothèses est un jeu de poète. Si les expériences que M. Moricand nous apporte ne sont pas de celles qui font des hypothèses une règle pour les savants, le fruit de ces expériences — psychologiques, si l'on peut dire — en servant à les renouveler amènera l'assentiment du public devant les phénomènes avant l'accord sur les causes.

Le filet des irradiations est un univers; les fils changent à tous les instants. Les animaux nés dans des mondes différents sont nécessairement différents. Les dessins du filet sont innombrables comme ceux des caractères humains.

Les astrologues ont constaté des identités correspondantes dans le moral des terrestres. De là un catalogue des types, même avec une science des caractères. M. Moricand, avec la force et la couleur d'un vrai créateur, vous présente ces synthèses toutes fraîches d'avoir été concentrées sur ses personnelles observations.

Chaque adepte de l'astrologie accorde avec son genre de vie la grande importance qu'il lui donne. Pour les philosophes a-t-elle supplanté le libre arbitre? L'histoire dit que non : l'histoire ecclésiastique, qui honore l'occultiste Raymond Lulle et qui ne peut cacher les écrits sacrés; l'histoire des sciences, qui ne peut insinuer que la foi catholique de Corneille Agrippa et celle des grands savants du XVIe siècle ne soit qu'un mythe. L'âme immortelle est d'un monde où l'on connaît la matière sans subir son action. A quelque tentation qu'un astre nous expose, l'âme a les mêmes droits et les mêmes devoirs. L'astrologie ne supprime pas les tribunaux, mais pourrait les éclairer.

Les signes des constellations et les planètes qui y ont leur domicile forment la matière du livre.

Le Bélier est le premier domicile de Mars et comprend la triplicité du feu. Son règne s'étend du 21 mars au 21 avril. Le Taureau est le deuxième domicile de Vénus et s'avère comme le maître de la triplicité de terre. Il va du 21 avril au 21 mai. Les Gémeaux sont le domicile de Mercure. Cette planète est le siège de la triplicité d'air et s'exerce du 21 mai au 21 juin. Le Cancer constitue le domicile de la lune. Il règne sur la triplicité d'eau et s'étend du 21 juin au 21 juillet. Le Lion est le domicile du soleil. Il règne par sa triplicité sur le feu. Du 21 juillet au 21 août s'étend son empire. La Vierge est le premier domicile de Mercure. Elle s'avère comme la maîtresse de la triplicité de terre. Elle va du 21 août au 21 septembre, temps sur lequel elle domine. La Balance a pour premier domicile celui de Vénus. Elle domine sur la triplicité d'air et sur la période du 21 septembre au 21 octobre. Le Scorpion est le lieu du deuxième domicile de Mars. Il s'avère comme le régisseur de la triplicité d'eau et comme le maître de la période qui s'étend du 21 octobre au 21 novembre. Le Sagittaire est le premier domicile de Jupiter. Il est le maître de la triplicité du feu et de la période de temps qui va du 21 novembre au 21 décembre. Le Capricorne est le premier domicile de Saturne. Il étend sa puissance sur la triplicité de la terre et sur la portion de temps qui va du 21 décembre au 21 janvier. Le Verseau domine le deuxième domicile de Saturne, la triplicité d'air et la période de temps qui va du 21 janvier au 21 février. Les Poissons est le deuxième domicile de Jupiter, le maître de la triplicité d'eau, ainsi que la durée de temps qui s'étend du 21 février au 21 mars. Tel est dans ce résumé rapide le contenu de ce livre.

MEMENTO. — La loi du septénaire s'applique au système solaire, ainsi qu'aux phénomènes et à la constitution de la terre. Le nombre cent régit l'arrangement de la vaste collection de systèmes solaires constituant le « Cosmos » auquel nous appartenons. Il ne sera pas inutile d'assigner une signification particulière à ce mot. Nous avons jusqu'à présent considéré notre propre système solaire ainsi que l'univers compris dans la vaste ceinture de la « Voie lactée ». Mais dans les limites de cet univers il existe des groupements d'un ordre stupéfiant, pour lesquels le langage ne fournit pas de nom reconnu. J'emploierai dorénavant le mot « cosmos » pour indiquer cette réunion de systèmes solaires qui forme en elle-même une unité complète à l'intérieur de l'univers borné par la Voie Lactée.

Le Cosmos auquel appartient notre système solaire a pour soleil central le merveilleux corps céleste Sirius, la plus brillante des étoiles fixes.

L'être qui préside aux destinées d'une chaîne manvantarique est appelé un « Manou de chaîne-racine ». Cette phrase sera familière à beaucoup de lecteurs des ouvrages théosophiques, et sa signification s'apprécie mieux lorsque l'on comprend son application à des tâches moins grandes que la direction de toute une chaîne de mondes. « Chaque grand Adepte qui fonde une des grandes racines qui apparaissent dans l'histoire de notre monde est appelé un Manou, ce qui signifie qu'il est l'Etre présidant à la croissance physique de la race. Il doit évidemment s'occuper aussi beaucoup de son développement moral, car les deux processus sont très intimement associés. Mais en son essence le Manou est l'Etre qui imprime sur la nouvelle race les caractères physiologiques qu'il désire lui voir posséder pour qu'elle puisse représenter un stade d'évolution plus élevé que celui de la race précédente. Nous continuons de même d'appeler du nom de Manou sur des plans de plus en plus élevés, car il y a un Manou-racine pour chaque ronde de chaque chaîne planétaire. Une chaîne planétaire accomplit son rôle dans la nature en existant à travers sept séries d'activité cyclique. Chacune de ces rondes est elle-même présidée par un Etre auquel nous donnons le nom de Manou. Ici se présente une légère complication intéressante pour ceux qui apprécient l'harmonie scientifique reconnaissable dans ses domaines infinis. Pour chaque ronde il y a un Maître appelé Manou-racine et un autre appelé Manou-*germe*. Le Manou-racine est l'être présidant à ce que l'on pourrait appeler le « côté physiologique de la race humaine durant cette période. »

Les citations qui précèdent sont extraites de la *Revue théosophique* de février 1919.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes et *Littérature* : des vers inédits ou peu connus de Mallarmé. — Un briseur de dieux des lettres en 1870 : Isidore Ducasse. — *Revue bleue* : le Poète-Soldat Alfred Droin. — *La Nouvelle Revue* : la Chirurgie de demain, par M. le Dr Dauriac. — *La Revue de Paris* : le Vrai Shakespeare. — *Le fait de la Semaine :* un homme propriétaire de 60 journaux. — Memento.

La **Revue des Deux Mondes** (15 mai) publie des « souvenirs littéraires » de cet homme exquis et droit que fut Paul

Margueritte. Il y évoque le cycle des quinze ans (1881 à 1896). Une charmante et divinatoire piété lui a fait conserver ce sonnet de Mallarmé écrit pour l'inauguration du théâtre de Valvins où s'essayait le jeune Paul Margueritte, qui se croyait alors la vocation du mime ou de l'acteur :

Par un soir tout couleur de topaze et d'orange,
Leurs espoirs reflétés dans le riche tableau,
De gais comédiens, suivant le fil de l'eau,
Ont débarqué la joie au seuil de votre grange.

Aucun toit si grossier ne leur paraît étrange ;
Ils le peuvent changer vite en Eldorado,
Pour peu qu'au pli naïf qui tombe du rideau
La rampe tout en feu mêle l'or d'une frange.

Ainsi le doux concert qui cessa quand je vins
N'était pas, croyez-m'en, ô peuple de Valvins,
Le désespoir d'un veau pleurant hors de la salle.

Mais avec ses cinq doigts, par la gamme obéis,
La chanson que du creux d'un violon exhale
Un jeune homme de bien, natif de ces pays.

Margueritte a retenu les deux pièces ci-après, où le poète de l'*Après-Midi d'un faune* joue de la rime et de l'idée avec les grâces fines qu'ont tellement aimées en lui ceux qui eurent l'honneur de l'approcher et la joie d'entendre sa parole si claire :

Quiconque passe sur la berge,
Si l'on veut rire, c'est ici.
Mieux qu'un vin, notre joie héberge
Quiconque passe sur la berge.

Sans payer nous tenons auberge
Pour ceux de Chine et d'Héricy.
Quiconque passe sur la berge,
Si l'on veut vivre, c'est ici.

Ou encore :

Notre violon n'attend plus
Qu'un signe de Monsieur le maire.

Cet orchestre que j'énumère,
Notre violon, n'attend plus.

Déjà sur les prés chevelus
La lune verse sa chimère.

Notre violon n'attend plus
Qu'un signe de Monsieur le maire.

Littérature (mai) donne un poème de Mallarmé publié dans « le Parnasse contemporain » de 1866 : *Le Château de l'Espérance*, que le poète avait classé dans son « Œuvre enfantine » — que ce

titre exprime bien les scrupules de ce raffiné! — et n'avait plus permis d'imprimer. Le voici :

Ta pâle chevelure ondoie
Parmi les parfums de ta peau,
Comme folâtre un blanc drapeau
Dont la soie au soleil blondoie.

Las de battre dans les sanglots
L'air d'un tambour que l'on défonce,
Mon cœur à son passé renonce
Et, déroulant ta tresse en flots,

Marche à l'assaut, monte — ou roule ivre
Par des marais de sang — afin
De planter ce drapeau d'or fin
Sur un sombre château de cuivre,

— Où, larmoyant de nonchaloir,
L'Espérance rebrousse et lisse,
Sans qu'un astre pâle jaillisse,
La Nuit noire comme un chat noir.

§

La même revue, en son fascicule d'avril, a reproduit des poèmes d'Isidore Ducasse qui, sous la signature : comte de Lautréamont, a publié *Les Chants de Maldoror*. Les outrances de Ducasse, en 1870, ont le timbre des manifestes par lesquels les jeunes gens de 1919 convoitent une publicité littéraire antérieure à de sérieux travaux. On sait trop qu'il suffit qu'un écrivain ait très peu produit pour obtenir le brevet du génie. Ducasse est un des maîtres « maudits » dont paraissent vouloir se réclamer quelques jeunes hommes qu'un Rimbaud et un Verlaine ne contentent plus. Songez que Verlaine figure dans les « morceaux choisis » de nos lycéens !

Ducasse en 1870 exaltait Villemain et décriait Balzac. Comme il est beaucoup plus rare d'émettre une opinion originale et sensée qu'un jugement singulier par l'absence même du jugement, Ducasse écrit cette énormité :

Les chefs-d'œuvre de la langue française sont les discours de distribution pour les lycées et les discours académiques. En effet, l'instruction de la jeunesse est peut-être la plus belle expression pratique du devoir, et une bonne appréciation des ouvrages de Voltaire (creusez le mot appréciation) est préférable à ces ouvrages eux-mêmes. — Naturellement !

Les meilleurs auteurs de romans et de drames dénatureraient à la longue la fameuse idée du bien, si les corps enseignants, conservatoires du juste, ne retenaient les générations jeunes et vieilles dans la voie de l'honnêteté et du travail.

Rousseau, Chateaubriand, Musset ne trouvent pas grâce devant Ducasse. « Nous sommes en présence du déraillement d'une loco-

motive surmenée », constate-t-il à propos de Lamartine et de Hugo. Du dernier il prévoit que rien ne restera « que les poésies sur les enfants où se trouve beaucoup de mauvais ».

Ne reniez pas l'immortalité de l'âme, la sagesse de Dieu, la grandeur de la vie, l'ordre qui se manifeste dans l'univers, la beauté corporelle, l'amour de la famille, le mariage, les institutions sociales. Laissez de côté les écrivassiers funestes : Sand, Balzac, Alexandre Dumas, Musset, Du Terrail, Féval, Flaubert, Baudelaire, Leconte et la *Grève des Forgerons !*

Cela pourrait être signé par plusieurs de nos impatients d'aujourd'hui. Et l'on en parlerait, on discuterait leur esthétique, au lieu de prendre garde aux réalisations des vrais poètes qui travaillent droitement.

Le Ducasse de 1870 existe de nos jours. On a lu ces temps-ci, on relira demain, des apostrophes du genre de celle-ci :

Renouons la chaîne régulière avec les temps passés ; la poésie est la géométrie par excellence. Depuis Racine la poésie n'a pas progressé d'un millimètre. Elle a reculé. Grâce à qui ? aux Grandes Têtes Molles de notre époque, grâce aux femmelettes : Chateaubriand, le Mohican-Mélancolique ; Sénancourt, l'Homme-en-Jupon ; Jean-Jacques Rousseau, le Socialiste Grincheux ; Anne Radcliffe, le Spectre-Toqué ; Edgar Poe, le Mameluck-des-Rêves-d'Alcool ; Mathurin, le Compère des Ténèbres ; George Sand, l'Hermaphrodite-Circoncis ; Théophile Gautier, l'incomparable-Epicier ; Leconte, le Captif-du-Diable ; Gœthe, le Suicidé-pour-Pleurer ; Sainte-Beuve, le Suicidé-pour-Rire ; Lamartine, la Cigogne-Larmoyante ; Lermontoff, le Tigre-qui-Rugit ; Victor Hugo, le Funèbre-Echalas-Vert ; Mickiewicz, l'Imitateur de Satan ; Musset, le Gandin-sans-Chemise-Intellectuelle ; et Byron, l'Hippopotame-des-Jungles-Infernales.

§

Le noble Edouard Schuré trace dans la **Revue bleue** (3-10 mai) un bon portrait du « soldat-poète » Alfred Droin. Quelques années aidant, on pourra présenter l'auteur de la *Jonque victorieuse* sous cette triple espèce : « soldat poète-académicien » ; car il ne faudra pas moins qu'un commandant-poète pour remplacer, sous la cloche du bout du pont des Arts un des maréchaux que la chance des armes y a portés, ou bien M. le Général Lyautey, leur devancier à l'un des quarante sièges dont la somme conféra tout au plus une immortalité littéraire au cardinal de Richelieu.

Une circonstance spéciale fixe l'attention et rehausse l'auteur, c'est qu'il nous présente un type singulièrement affiné de l'officier français contemporain. Dans l'armée on se défie en général de l'officier-poète. On le tient pour un soldat médiocre et l'on pose en principe que la littérature et le rude métier des armes ne peuvent marcher ensemble. Alfred Droin a donné à cette thèse un éclatant démenti. Pendant une vingtaine d'années, depuis les débuts de sa carrière jusqu'en 1914, où une grave blessure l'éloigna du service actif, une parfaite unité a toujours régné entre sa vie militaire et

sa vie poétique. Jamais sa vive sensibilité ne put amollir le ressort de sa volonté. Dans l'effort continu de son existence il réussit à concilier deux forces qui se contrecarrent presque toujours. Car, chez lui, le rêve enfanta l'action et l'action féconda le rêve.

De là le double attrait de son œuvre : attrait littéraire par la nouveauté des couleurs et des sentiments, attrait psychologique au point de vue du développement intellectuel et moral de l'officier français.

M. Edouard Schuré termine par ces lignes son généreux, son enthousiaste portrait :

Dans sa troisième phase, marquée par sa campagne de France et par *Le Crêpe étoilé*, nous remarquons en Alfred Droin un phénomène qui s'est produit chez un grand nombre de Français : une nouvelle révélation de la France et une résurrection de l'âme individuelle par l'âme collective de la nation. Après avoir cherché le flambeau de la poésie et de la vérité aux pays étrangers, et en quelque sorte à la circonférence de l'humanité, il le retrouve incandescent à son centre, je veux dire au cœur de la patrie. Il ne renonce pas à ses richesses et à ses conquêtes. Au contraire, il les rapporte à son foyer. Mais dans le combat de la France éternelle, champ clos des idéals, dans sa lutte splendide pour le droit, la justice et la liberté, il trouve la quintessence et l'effluve vital de ce que l'humanité croit, espère et veut de mieux. La suprême confirmation de notre unité et de notre intégrité nationales ne sera-t-elle pas d'avoir provoqué l'unité morale et l'intégrité des peuples libres ?

§

M. le Dr J.-S. Dauriac traite, dans **La Nouvelle Revue** (15 mai), des « Blessés de guerre et [de] la chirurgie de demain ».

La valeur d'une chirurgie est en raison inverse du nombre des amputés qu'elle laisse derrière elle, en fin de campagne.

De ce point de vue les amputations pratiquées en Allemagne battent tous les records, à l'exception de celles qui furent faites en Russie, où le nombre des mutilés dépasse toute imagination.

En France les mutilations chirurgicales sont allées en diminuant d'année en année, depuis le début des hostilités, mais il faut reconnaître qu'elles ont été encore trop nombreuses.

Il est vrai qu'il est plus facile de supprimer un membre que de le conserver et surtout de le restaurer. Là est le fin du fin dans l'art et il appartient désormais à la science et à l'habileté françaises de démontrer leur maîtrise en procédant à la réfection de toute une catégorie de membres considérés, à tort, comme au-dessus des ressources de l'art.

Quelle misérable constatation fait M. le Dr Dauriac, qui aujourd'hui encore soigne nos soldats et les soignait dès août 1914 :

La nature humaine est ainsi faite que même des héros n'hésitent pas à choisir entre une mutilation avec les quelques centaines de francs qui l'accompagnent, et la perspective d'une opération qui peut les guérir, mais au bout de laquelle il n'y aura plus ni médaille militaire, ni petites rentes.

Les spécialistes devront recourir à l'article du docteur Dauriac. Il combat l'emploi des « attelles métalliques » et préconise la greffe osseuse par l'usage « de moyens organiques, empruntés à l'os même », pour la réfection des membres compromis. Il définit en ces termes l'œuvre qui incombe à la chirurgie française :

Il s'agit de transformer en des êtres normaux et valides des hommes qui sont actuellement des infirmes pour avoir donné leur sang à leur pays.

Je considère qu'il n'y a pas de tâche plus noble et plus urgente à entreprendre que celle-ci.

§

M. Longworth-Chambrun donne à **la Revue de Paris** (15 mai) la première partie d'un minutieux, d'un érudit travail qu'il intitule : « Une autobiographie de Shakespeare ». Au moyen de documents tirés des drames et des sonnets, « retrouver la concordance entre la vie extérieure et intérieure du poète », tel fut l'objet des travaux du critique. Il a choisi et rassemblé de savoureux extraits des contemporains du grand Will, pour nous en produire un vivant portrait.

C'est de Richard Green, et de l'an 1589, ce méchant trait d'un zoïle poussif contre le poète inné que la puissance du génie a pourvu plus richement que le plus authentique *scholar* :

Aujourd'hui c'est une pratique, répandue parmi un certain genre de vagabonds, de faire tous les métiers sans vivre d'aucun. Ils quittent les fonctions de Noverint pour lesquelles ils sont nés, et se lancent à la poursuite de l'art. Ils ne savent pas assez de latin pour prier, le cas échéant ; ils étudient un Sénèque en anglais, à la lueur d'une bougie, pour trouver de belles phrases comme : « Le sang est un mendiant. » Le matin, ils vous fournissent une pleine *Hamlettée* (pardon, j'aurais voulu dire poignée) de discours tragiques.

Et voici un portrait de Shakespeare par Aubrey « d'après les récits des acteurs Beeston et Lacey » :

Un fort bel homme, bien bâti, avec une grande douceur dans les manières, d'autant plus admirable, qu'il n'aimait point la vie dissipée ; quand il était invité à une débauche, il l'esquivait en feignant d'être malade.

Il est amusant de voir la facilité de M. Longworth-Chambrun qui réfute les allégations de M. Lefranc et leur conclusion : — Shakespeare simple prête-nom de lord Stanley. Qu'un sérieux professeur ait pu travailler aussi étourdiment, c'est invraisemblable !

§

Mme Andrée Viollis trace une intéressante image de « Lord Northcliffe » dans **Le fait de la Semaine** (19 avril). Le modèle constitue l'un des « monstres » les plus parfaits de cette vieille société, si semblable par tout le globe, qui a engendré la guerre, croyait s'enrichir par elle et mourra par elle. Le sommaire seul de cette biographie est un réquisitoire :

Journaliste à 15 ans. — Directeur de journal à 20 ans. — Propriétaire de 60 journaux à 40 ans. — Le « Napoléon de la Presse ». — L'homme d'affaires. — L'administrateur. — Le patriote.

L'énergie d'un homme favorise sa chance, sans doute. Aux plus sincères admirateurs d'un Northcliffe nous proposons de réfléchir sur ce titre mis là en vedette : « *propriétaire de 60 journaux !* » Quelle société en déséquilibre celle qui a permis un tel accaparement !

La personnalité de cet ogre de la presse est prodigieusement intéressante et l'on doit admettre sans réserve le patriotisme d'un pareil homme qui est roi et prophète en son pays.

Lord Northcliffe, nous l'avons vu, n'appartient à aucun parti. Son esprit est trop vaste pour s'emprisonner dans les étroites limites d'un programme politique. S'il sembla naguère s'allier aux conservateurs, c'est qu'il trouvait en eux l'appui nécessaire aux mesures destinées à éviter ou à combattre le péril grandissant de la guerre. Pas davantage.

Qu'il est charmant que Mme Andrée Viollis ait écrit cela ! Un homme qui possède 60 journaux appartient forcément à tous les partis et même aux partis encore inconstitués. La force d'un Northcliffe réside dans la souplesse de ses opinions. C'est un grand dilettante. Voici une des anecdotes que l'on rapporte sur lui ; et, pour notre part, nous la trouvons fort typique, pour d'autres raisons sans doute que Mme Viollis :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes-ici ? demande-t-il en une de ces occasions à un tout jeune sous-*editor*.

— Trois mois, sir.

— Combien gagnez-vous ?

— Cent soixante-quinze francs par semaine...

— Et vous êtes satisfait ?

— Tout à fait, sir.

— Eh bien, apprenez, mon ami, que dans mes journaux, on ne doit pas être content avec 175 fr. par semaine !

Pour lui, l'ambition est l'indispensable aiguillon.

L'aimable panégyriste du roi de la presse britannique cite encore cette historiette :

Une autre fois, un jeune reporter s'était laissé embarquer dans une histoire qui fit rire toute l'Angleterre aux dépens de son journal. Son directeur venait de lui laver la tête et il sortait l'oreille basse, quand, une auto s'arrêtant, il aperçut lord Northcliffe qui le tenait sous son regard perçant.

— Cette fois je suis bien perdu, pense-t-il.

Et tel un condamné à mort, sans attendre l'appel, il marche vers son destin, avec la vaillance du désespoir.

Mais le grand chef se mit à rire :

— Eh bien, mon garçon, on vous a donc monté un bateau ? Allons, allons,

ne vous en faites pas. Cela m'est arrivé à moi, cela peut arriver à tout le monde... Il ne faut rien prendre au tragique...

Quelque temps plus tard, le jeune homme recevait de l'avancement.

Si non è vero...

« Il ne faut rien prendre au tragique », soit. Mais le scepticisme peut, d'un sourire trop prolongé, engendrer le tragique. Si les dirigeants du monde avaient cru, avaient été capables d'une foi qui dépassât leurs intérêts, la guerre ne serait pas sortie de la conflagration de ces intérêts. Cette remarque dépasse la personnalité de lord Northcliffe, il va sans dire. Nous la dégageons *a fortiori* de cette conclusion ; la guerre n'a pas délivré le monde ; il est en travail d'accouchement ; cela n'ira point sans douleurs.

MEMENTO. — *La Rose Rouge* (9, rue Volney) a commencé sa publication hebdomadaire le 3 mai. Elle est dirigée par MM. Maurice Magre et Pierre-Silvestre, deux poètes authentiques, dont l'un a conquis une place considérable, dont l'autre a prouvé déjà un très beau talent.

Le programme de la revue est bref ; il n'en est pas de plus opportun :

Contre la sottise, la routine littéraire, nous défendrons de toute notre énergie, sans haine de parti pris, sans amitié complaisante, ce qui est beau, jeune et humain..

MM. Ed. Sée, Blaise Cendrars, Salmon, F. Toussaint, H. Bataille, Jehan Rictus, de Max, Roger Ducos, F. Carco, Arnyvelde, etc., ont collaboré aux premiers numéros qui sont des plus vivants et divers.

Les Marges (15 mai) : M. Pierre Lièvre : « Abel Hermant ». — M. R. Martineau : « Léon Bloy en Danemark ».

Le Scarabée (juin) : « Les personnages de R. de Gourmont » (fin), par M. G. d'Aulan.

Les feuilles libres (15 mai) : « Réception de M. Abel Hermant à l'Académie française », par M. Fr. Métayer.

Le Correspondant (10 mai) : « Le nouvel état militaire de la France », par M. le Général Maitrot.

L'Opinion (17 mai) : « Méditation sur Léonard », par M. R. Laurent-Vibert. — « La réforme de l'enseignement supérieur », par Les Compagnons.

Notre voix (18 mai) : « Réflexions sur l'idolâtrie politique », par M. H. Follin.

Revue hebdomadaire (17 mai) : Une incroyable, inouïe, ahurissante coulée de M. Henri Lavedan : « La belle histoire de Geneviève ». C'est à la poésie, à la littérature, au théâtre ce que sont aux arts plastiques les images ou les sculptures que l'on vend dans le quartier Saint-Sulpice. Ah ! le pauvre homme capable d'écrire de telles platitudes à l'encre rose ou bleu ciel !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRES

ODÉON : *Le Crime de Potru*, pièce en 4 actes, de M. Charles-Henry Hirsch (31 mai).

La pièce de M. Charles-Henry Hirsch a eu un très grand succès.

C'est de l'excellent théâtre, clair, direct, agencé à merveille. Il y a chez l'auteur, connu à ce jour seulement comme conteur et comme romancier, un véritable auteur dramatique.

Potru est soldat. Rentrant un soir à la caserne, un peu pris de vin, avec son camarade Charonneau, il est rencontré par le sergent Bavon. Celui-ci lui fait une semonce un peu dure, lui dit qu'il va le signaler, et que son compte est bon. Potru a laissé une promise au pays. A l'idée d'un rabiot à faire et de voir reculé ainsi le jour des épousailles avec sa Toinon, il perd un peu la tête, tire sa baïonnette, en frappe à mort le sergent, et regagne rapidement la caserne avec Charonneau. Le corps du sergent est découvert. On fait une enquête dans les chambrées. Charonneau, qui est un malin, et qui déjà voit le profit, a fait la leçon à Potru et pris la précaution de nettoyer soigneusement sa baïonnette avant de rentrer à la caserne. On ne découvre rien. Jusque-là, Potru en est quitte pour la peur et un effondrement de tout son être qu'il a grand'peine à maîtriser.

Nous retrouvons ensuite Potru et Charonneau libérés, revenus dans leur village en Normandie. Potru s'est marié, adorant sa femme, adoré d'elle. Il est aussi adoré, d'une autre façon, par Charonneau. Celui-ci, qui se vante çà et là dans le pays d'en savoir long sur Potru, le fait chanter de diverses façons, jaloux, par-dessus le marché, et du bien que possède Potru et du mariage qu'il a fait, alors que lui est sans le sou et n'a jamais été regardé par Toinon. Il a déjà soutiré pas mal d'argent à Potru pendant la suite de leur séjour à la caserne. Il veut plus maintenant. Mal vu dans le pays et par la famille Potru, à la fois pour sa fainéantise et pour ses façons de joli cœur auprès des femmes, il exige que Potru le fasse embaucher à la ferme par le grand-père, le véritable maître de la maison. Sans quoi il dira tout. Potru, acculé, toujours travaillé en secret par le remords de son crime, se décide alors à tout avouer à son grand-père, et à le mettre au courant des exigences de Charonneau. Le grand-père, un paysan de haut relief, qui garde, comme chef de maison, tout l'orgueil, tout l'autoritarisme d'un maître de fief, décide que désormais toute l'histoire le regarde seul, accepte d'embaucher Charonneau et déclare faire son affaire de celui-ci. Charonneau arrive aux nouvelles. Le grand-père le met au courant de l'aveu que lui a fait Potru, il lui annonce que, selon son désir, il l'embauche à la ferme et l'avertit que si un seul mot sort de sa bouche, lui, son maître désormais, tout vieux qu'il est, il lui cassera les reins sans marchander.

Mais l'embauchage ne contente pas pleinement Charonneau. Toinon l'intéresse, et il tourne autour d'elle assez vivement. Une fois déjà, par surprise, il a réussi à l'embrasser, en lui disant qu'elle a tort de le détester, qu'il en sait long sur Potru, et qu'il pourrait, du

jour au lendemain, avec quelques mots, faire de lui rien du tout. Toinon, en femme honnête, et troublée par les propos de Charonneau, inquiète au surplus des airs peu naturels de Potru, toujours travaillé par son remords, raconte tout cela à son mari et lui conseille de parler à son camarade, afin qu'il la laisse tranquille. Potru hésite, cherche à se dérober, puis accepte. Il sort. Il a son plan, sans doute. Il est à peine sorti que Charonneau paraît, avance doucement dans la chambre où se trouve Toinon et, sans qu'elle ait le temps de se retourne, lui donne un baiser dans le cou. Reproches de Toinon. Charonneau s'enhardit. Il la saisit à bras le corps, la traîne de force sur le bord du lit conjugal et va presque la forcer quand Potru, aux cris de sa femme, paraît. Il s'est muni d'une hachette, et au spectacle qui lui est offert, il s'élance sur Charonneau pour le frapper. Il est arrêté par le ricanement de Charonneau, qui lui jette d'un mot son crime à la face, et devant Toinon le traite carrément d'assassin, après quoi, toujours ricanant, sort en déclarant qu'il n'a plus maintenant de secret à garder. Effondrement de Potru. Il raconte tout à Toinon. Il n'en peut plus. A la fin, son crime lui pèse trop. Il a souvent pensé à se dénoncer. Il s'y décide résolument, et, sur-le-champ, écrit une lettre au colonel de son régiment pour l'informer qu'il a des révélations à faire sur le meurtre du sergent Bavon. Mais le grand-père survient. Toinon lui apprend la décision de Potru, ce qu'il vient de faire, et les menaces de Charonneau. Le grand-père supplie Potru de renoncer à sa lettre. C'est l'honneur des Potru, de toute la famille qui est en jeu. Potru résiste, poussé par le remords, le besoin de s'en délivrer. Epuisé par l'effort, le grand-père a une syncope, tombe à la renverse. Potru renonce à envoyer sa lettre. Le grand-père va encore travailler à tout sauver.

A cet effet, on va consulter à la ville un grand avocat. On apprend qu'à dénoncer Potru Charonneau court grand risque pour lui-même. Il a été témoin du crime, il a aidé à le cacher, c'est lui qui a nettoyé l'instrument du meurtre, il en a profité de plusieurs façons. En un mot, il est complice, au moins moral, et dénoncer Potru c'est se dénoncer lui-même. Il a donc tout intérêt, lui tout le premier, à se taire, et on peut baser solidement là-dessus. Le grand-père est au lit, encore mal remis de sa syncope. On fait comparaître Charonneau. On lui sert la consultation du grand avocat de la ville. On lui remet la lettre écrite par Potru pour son colonel, lui laissant le soin, maintenant qu'il est renseigné, de la mettre à la poste s'il le juge bon. Naturellement, Charonneau est trop malin pour s'enferrer à ce point. Il déchire la lettre, jure de ne rien dire et de garder désormais sa langue. Sur la demande du grand-père, Potru et lui se serrent la main, en signe de réconciliation, de bonne entente, de mutuelle sauvegarde. Le secret du crime restera entre eux

tous. Le nom des Potru restera intact et leur honneur irréprochable.

On sait que M. Charles-Henry Hirsch a tiré sa pièce d'un de ses romans. Je ne l'ai pas lu et j'ignore le dénouement qu'il y a donné au sujet, dénouement différent, paraît-il, de celui qu'on voit dans la pièce. Ce dernier me semble, en tout cas, fort arbitraire, pour ne pas dire invraisemblable. Je m'empresse de le dire : je ne donne ici, comme toujours, qu'un avis personnel. Je ne prétends jamais enseigner quoi que ce soit à personne. J'ai trop horreur du métier de professeur pour en affecter, en quoi que ce soit, la moindre attitude. Je ne m'occupe, ici, que d'une question de vraisemblance, de naturel. Je ne veux pas me flatter non plus de connaître à fond les paysans, qu'au reste j'ai peu vus et peu fréquentés. Je ne nie pas qu'il soit possible que toute une famille garde férocement, par intérêt autant que par orgueil, — par intérêt, surtout, — le secret sur un crime commis par l'un de ses membres. Mais prenons les personnages de M. Charles-Henry Hirsch à la dernière scène de sa pièce. Le rideau est baissé. Imaginons qu'ils sont réels et que la vie continue pour eux, dans le cadre dans lequel ils nous sont montrés. Croyez-vous que leur bonne entente durera, que tout sera pour le mieux entre eux, que Potru et sa femme auront la paix, et que Charonneau sera tout comme un qui ne sait rien ? Il semble bien au contraire qu'il recommencera, un jour ou l'autre, à faire le malin, à lâcher un mot par ci par là, à faire chanter petitement ou grandement le camarade plus fortuné, comme aussi à tourner plus ou moins autour de la jolie Toinon. Le grand-père n'étant plus là pour arranger les choses, — en admettant qu'il puisse éternellement les arranger, — la situation se gâtera. Charonneau a beau savoir qu'il court grand risque pour lui-même en faisant le bavard. Dans une chicane, on s'échauffe. Un mot imprudent est vite dit. Bref, pour le redire, le dénouement en question me semble trop inventé. Heureusement que je n'ai aucune prétention à avoir de grandes connaissances en art dramatique. A la façon dont je me suis trompé sur la fin de sa pièce, M. Charles-Henry Hirsch m'aurait rendu modeste. En effet, dès le deuxième acte du *Crime de Potru*, je me tenais pour assuré de la manière dont il finirait. Voici comment : je me disais : voilà Charonneau embauché à la ferme, et désormais sous la coupe du grand-père. Celui-ci n'est pas homme, tel qu'on le voit, à y regarder. Il va lui ménager d'ici peu un bon petit accident qui débarrassera la famille d'un bavard dangereux, le pays d'un débaucheur de femmes, et donnera ainsi la paix à tout le monde. Ou encore, s'arrangeant pour le trouver seul dans un coin, il lui tordra le cou proprement, la raison de famille valant à ses yeux autant que la raison d'Etat. La pièce se terminant comme je l'ai expliqué, on voit si je me suis trompé et si je ferais mieux, désormais, en

pareille matière, de ne rien pronostiquer. Néanmoins, ne trouvez-vous pas, avec le dénouement auquel je m'attendais, qu'il y eût eu là une belle tragédie rustique, nullement invraisemblable et assez impressionnante ?

M. Charles-Henry Hirsch, avec les qualités d'auteur dramatique qu'on lui connaît maintenant, eût également fort bien réalisé cet autre dénouement. Toutes les parties de sa pièce sont excellentes, théâtralement. Le premier acte, qui se passe à la chambrée, rend à merveille ce comique qu'il est convenu de trouver à ce milieu répugnant, aux choses odieuses qu'on y subit. La scène de l'aveu de Potru au grand-père est éloquente sans un mot de trop. La scène entre Potru et Charonneau, quand il surprend celui-ci violentant Toinon, est d'un dramatique très réussi dans sa rapidité. Le personnage du grand-père, joué en grand style par M. Vargas, est plein de relief, de force âpre et dure. Le caractère du profiteur, paresseux et envieux Charonneau, Don Juan de village, est fort bien tracé, et M. Chaumont a été la vérité même dans ce personnage, de même que M. Grétillat a été avec talent le malheureux et faible Potru.

Maintenant, peut-être serez-vous de mon avis, qu'une œuvre dramatique, aussi bien qu'une œuvre littéraire doit nous donner de l'émotion, nous emporter hors de nous-mêmes, nous remplir de rêverie ou nous faire penser en nous offrant le spectacle des individus mêmes que nous sommes, selon qu'elle est l'œuvre d'un poète, d'un philosophe ou d'un observateur, et que *le Crime de Potru* est surtout, en quelque sorte, un fait-divers mis à la scène le plus merveilleusement du monde ?

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Les Concerts. — Rarement saison fut plus pauvre en programmes intéressants que celle des Concerts Lamoureux-Colonne. Ils se complurent en leur coutumière torpeur, et les ouvrages qu'ils révélèrent pour la première fois à leur public dénonçaient le plus circonspect souci de ne point déranger leurs plus vieux abonnés dans leurs plus vieilles habitudes. Avec, de M. Savart, une *Deuxième Symphonie* de musicalité très pure et de nobles aspirations, on n'en peut guère citer que *Rêves* de M. Florent Schmitt. Cette composition n'est pas la moins remarquable du fécond musicien qui n'arrête pas de poursuivre son évolution propre avec une probité totalement indifférente au succès immédiat. *Rêves* témoigne harmonieusement de l'effort continu de cet art aboutissant à des recherches de plus en plus subtiles sans rompre brusquement avec ce qui le précéda et dont il procède. M. Florent Schmitt est peut-être celui de nos maîtres français chez qui on reconnaît le plus distinctement, non pas,

comme sur M. Vincent d'Indy, l'influence, mais la filiation wagnérienne. L'harmonie de *Rêves* apparaît nettement comme la suite logique et à maints égards neuve de celle de *Tristan*, constituant l'intermédiaire indispensable qui atteint par degrés insensibles au seuil des innovations actuelles. Le musicien, dont les velléités sont extrêmistes, aurait grand tort de dédaigner cette attitude. L'important est de rester soi-même, de produire naturellement son œuvre comme un arbre son fruit. On ne saurait renier ni son temps ni son âge aux conséquences de quoi nul ne peut se soustraire et, par ailleurs, les plus audacieux « d'avant-garde » sont fatalement voués à devenir le passé. Qui eût songé, en 1860, que *Tristan* dût jamais être distancé ? L'évolution de l'art est infinie ; les œuvres et chefs-d'œuvre en tissent la trame inachevable, et tout effort est justifié qui en relie les mailles échappées. *Rêves* est, en outre, merveilleusement orchestré : la maîtrise et l'originalité de l'auteur n'ont ici aucun parallèle à redouter.

La renaissance des Concerts Pasdeloup est une entreprise qui a droit aux félicitations les plus vives et qui paraît d'ailleurs en voie de réussir admirablement. Les programmes s'y distinguent heureusement de l'indigence rivale : ils sont nombreux et variés, encore qu'un peu mêlés. La cause en est sans doute la consommation d'œuvres exigée par trois séances hebdomadaires, dont l'une spécialement destinée à la vulgarisation populaire. Peut-être cette dernière préoccupation incita-t-elle les organisateurs à une indulgence immodérée à l'égard de la qualité des ouvrages choisis à cet effet. Propager de l'art inférieur est aller à l'encontre du but prémédité ; avec Bizet, Grieg et M. Massenet, c'est vulgariser l'insignifiance ou la vulgarité pommadée la plus vide ; avec M. Bruneau, quelque chose qui n'a de la musique que le nom qu'elle usurpe ; tomber jusqu'à M. Reynaldo Hahn est sans excuse apercevable. Du moins les Concerts Pasdeloup n'abusèrent-ils point de Beethoven ; ils jouèrent à M. Saint-Saëns le tour malicieux de dévoiler la vétusté de ses poèmes symphoniques et, en fin de saison, ils ont brillamment pris leur revanche en donnant du Mozart, du Schubert et du Liszt encadré du meilleur de l'école russe, cependant qu'ils entr'ouvraient leur porte à certains parmi les relativement « jeunes » de nos compositeurs français. On entendit ainsi une superbe « Invocation » de la *Kovantchina* de Moussorgski où Mme de Gorlenko-Dolina déploya la splendeur d'un contralte qui serait une aubaine pour notre Opéra ; d'harmonieuses pièces pour chant et orchestre de M. Georges Huë ; de M. Louis Aubert, une *Habanera* verveuse, dont le titre interloquait un peu au regard de l'éréthisme fougueux, et à propos de laquelle il importe d'indiquer que le thème principal, qui ressemble à s'y méprendre à la mélopée chantée de *Sirènes*, fut repris ici par le musi-

cien d'une de ses propres mélodies datant de 1894. Les *Nocturnes* étant de 1902, il s'agit donc, non pas d'une réminiscence, mais d'une rencontre curieuse dont M. Louis Aubert ne saurait être que flatté. Les Concerts Pasdeloup nous offrirent aussi la primeur de l'*Alborada del Gracioso* que, comme il en avait depuis longtemps l'intention, M. Maurice Ravel s'est enfin décidé à orchestrer pour en faire une page éblouissante. M. Rhené-Baton se décèle de plus en plus comme un chef hors de pair et on ne peut assez applaudir à ses efforts intelligents pour rendre les Concerts Pasdeloup dignes de leur passé qui fut glorieux. Il aurait une bien belle occasion de réjouir à la fois les mânes de leur fondateur et tout le public musical. Ce serait d'être le premier à rejouer du Wagner. Les meilleurs plaisanteries sont les moins longues et la situation finit par s'attester d'un parfait ridicule. M. Frédéric Masson avait jadis vaticiné : « Messieurs de l'art sans patrie iront, s'il leur plaît, entendre du Wagner en Allemagne... » Et c'est précisément ce qu'il advint. Tandis que nous en attendons ici toujours la permission, nos braves poilus et leur Etat-Major avec le général Mangin en tête remplissent tous les soirs wagnériens la salle du théâtre de Mayence, qui retentit de leurs bravos. Et M. Masson ajoutait : « ...Tant pis pour eux, si leur retour est accidenté. » Ma foi ! il ne sera pas banal de voir ça le jour où les susdits poilus défileront sous l'Arc de Triomphe. M. Masson, qui siègera sans doute en bonne place avec notre ineffable Académie sur le passage du cortège, se chargera probablement des « accidents ». Il ne saurait faillir à ce devoir patriotique et, pour une fois, on ne s'embêtera pas avec ce personnage. Ce qui est sûr, c'est que maints démobilisés impatients commencent à se concerter et, si l'hiver prochain ils ne recevaient pas satisfaction, il se pourrait qu'ils fissent quelque potin à l'audition tout particulièrement des ouvrages de M. Saint-Saëns dont les vessies suppléent insuffisamment à leur gré le fanal flamboyant qu'ils réclament. Que voulez-vous ? il est des gens au caractère mal fait qui n'aiment pas qu'on se paie trop longtemps leur figure, surtout après cinq ans de ce qu'on sait. Et, auprès du titan dont l'ombre s'étendit sur tout un siècle d'art sonore, M. Rhené-Baton honorerait singulièrement sa mémoire future en appelant à soi, en même temps que leurs aînés, les plus jeunes venus de notre école française, les protégeant contre le danger des coteries de camarades et des petites chapelles par la faveur de les mettre au plus tôt en contact avec le grand public anonyme.

Il y a toute une nouvelle génération qui point, riche en promesses savoureuses, et de laquelle presque seul jusqu'à présent M. Félix Delgrange est l'appui et la providence. L'extraordinaire activité de M. Delgrange est aussi infatigable que précieuse. Outre ses réunions de *Peinture et Musique*, rue Huyghens, et de *Pour la Musique* à

la Salle des Agriculteurs, il inaugura depuis peu chez Gaveau de grands concerts d'orchestre. Il arrive bien rarement que ses programmes ne soient pas fort intéressants. Son répertoire associe volontiers le divin Mozart aux plus avancés d'avant-garde, et le plus jouvenceau de ceux-ci n'apparaît pas plus jeune que l'ancêtre. Me Hélène Jourdan-Morhange et M. Alfred Casella interprètèrent délicieusement l'exquise *Sonate en si bémol* pour piano et violon, et, en nous délectant de deux œuvres accomplies, les archets de M. Poulet et de ses collaborateurs montrèrent dans le merveilleux *Quatuor en ré mineur* du maître salzbourgeois quasiment l'atavique ménechme du *Quatuor* de M. Maurice Ravel qui, bien loin de pâtir, semblait gagner au voisinage d'une beauté d'identique essence. L'atelier de la rue Huyghens est, d'élection, la citadelle de la phalange avant-gardiste, et qui se dresse par aventure sur un versant de notre Mont Parnasse. Leur âge est tendre encore : M. Durey, l'aîné d'entre eux, vient de doubler le cap de la trentaine ; les plus adolescents, MM. Auric et Poulenc, font partie de la classe 19. C'est assez dire que, de ces deux derniers surtout, on craindrait volontiers de ne devoir accueillir que des « œuvres de jeunesse », au sens peut-être aisément décevant du terme. Pourtant, sans parler de Mozart, qui est unique, Schumann (1810-1856) n'était pas plus vieux qu'eux en écrivant (1830) ses *Variations sur le nom Abegg*, qui ne sont pas, à la vérité, un chef-d'œuvre. Mais le *Quatuor* de M. Maurice Ravel, qui en est un, fut composé par son auteur en son vingt-huitième printemps. Et puis, les apports ancestraux font boule de neige : l'hérédité sensorielle de l'enfant se double de celles additionnées du père et de la mère. Imaginez chez chacun de ceux-ci un minimum actuel d'un milliard d'ascendants divers, ce qui est sûrement bien au-dessous de la réalité, rien que depuis trois mille ans totalisant quatre-vingt-dix générations. On en est moins surpris que telle progéniture laisse parfois ses auteurs ahuris un peu à la manière d'une poule ayant couvé des œufs de canard. Quoique simplistement peut-être, on s'en expliquerait aussi, en conclusion favorisée de lointains croisements dans le mystère des siècles, mainte précocité stupéfiante. Celle de M. Georges Auric est entre toutes des plus rares. Il fait penser à un Rimbaud de la musique. La plupart des ouvrages qu'on entendit de lui remontent à 1913 ou 14, et on est frappé de la maturité volontaire qui s'y exprime en tout émancipée désinvolture, voire avec une certaine crudité jemenfichiste qui l'apparenterait quelque peu avec un Richard Strauss. *L'Œuf de Pâques*, *le Canard*, *l'Œuf du Tir*, *la Fête du Duc*, etc., ce ne sont presque tous, il est vrai, que des mélodies pour chant et piano, mais d'une facture musicalemnt cohérente et d'entière liberté d'écriture. On peut s'en assurer par les *Trois Interludes* piquants que vient de publier l'éditeur Demets : la musique y existe

en soi, autonome, en dehors des poèmes qu'elle illustre et dont elle est pourtant inséparable. Ce n'est rien moins que « monodie accompagnée » clémente. J'aurais besoin de mieux connaître par la lecture le court ballet que l'auteur dénomma *Chandelles romaines*, afin de pouvoir l'apprécier aussi consciencieusement qu'il conviendrait. M. Francis Poulenc, lui, cultive avec prédilection, sinon absolument la forme, du moins l'appellation classique. A quatre mains, pour piano et violon et pour deux clarinettes, il ne nous octroya pas moins de trois *Sonates*. A vrai dire, eu égard à leurs dimensions minuscules, on ne trouverait pas du tout surnaturel que M. Poulenc fût allé jusques à la douzaine. Le nom de *Sonatine*, en l'espèce, eût paru même exagéré, et à la succession de ces instantanés fugaces on avait peine à résister à la vague impression de quelque mystification narquoise. D'une façon générale, au surplus, nos très jeunes musiciens manifestent assez clairement dans leurs ouvrages une confiance la plus modique en la capacité réceptive de leurs auditeurs. On dirait qu'ils ont peur d'exténuer de ceux-ci les fragiles méninges en faisant durer un morceau au delà d'une trentaine de secondes. Et, pour le cas où ça arriverait par hasard, ils prennent par surcroît la précaution d'éviter à ceux qui écoutent une tension nerveuse excessive en s'évertuant d'amener sur leurs lèvres à tout le moins un sourire qui tourne fréquemment en rigolade. L'inspiration de MM. Auric et Poulenc est empreinte d'un caractère populaire très marqué. Mais, tandis que la musique de M. Poulenc respire un sentiment plutôt agreste, villageois, encore que traversé de foucades subites, et même assez largement humain pour s'adapter sans gêne à l'exotisme d'une *Rhapsodie nègre*, ce caractère, chez M. Georges Auric, apparaît carrément citadin, devient faubourien sans effort, avec des éclats impromptus d'orphéon ou de fanfare municipale. La muse de M. Auric fréquente visiblement le music-hall et, lorsqu'elle s'emballe, on la sent toute prête à presque chahuter. On éprouve chez l'un et chez l'autre une analogue tendance à la blague. C'est très probablement l'effet de la phobie du romantisme. Pensez donc à quel point il serait ridicule d'avoir l'air un instant de « croire que c'est arrivé » ! Le malheur, c'est que le mot romantisme n'a d'acception péjorative que pour quelques « littérateurs » qui seraient fort embarrassés de le définir. En musique comme en tout *art*, qui dit romantisme dit sensation, mère et nourrice du génie, et on ne saurait guère prétendre que l'art sonore en ait périclité de Weber à Claude Debussy et à M. Maurice Ravel. Et pourquoi s'arrêter à Weber? Il faudrait reculer à Mozart, à Gluck, Bach, Couperin, Monteverdi, Josquin, Ockeghem, Dufay, Machaut... On ne s'arrêterait qu'aux origines. La vérité est qu'en musique rien ne valut et ne dura qui n'ait été, par quelque côté, « romantique ». Les réactions, en art, sont fata-

les; souvent nécessaires et fécondes. Mais les générations et les écoles successives n'apparaissent que des points fugitifs dans le cours de l'éternelle évolution. Nos tout jeunes musiciens ambitionneraient-ils de n'y être, si j'ose emprunter les accents de feu notre mirlitonniste national,

Qu'un point jaune sur l'i du verbe rigoler ?

Que M. Poulenc se défie de l'improvisation et de la farce ; M. Auric, d'Alphonse Allais et du Chat-Noir. Ils ont mieux que ça dans le ventre. Ce sont deux natures musicales exceptionnellement douées, desquelles on doit beaucoup attendre quand ils auront jeté la gourme dont les contamina l'ascendant passager de théories fumistes et d'une littérature de potache. Avec *Entrée*, *Nocturne et Berceuse*, M. Honegger s'affirmait en fort notable progrès sur *le Dit des Jeux du Monde* et sa *Sonate* pour violon. Une gracieuse *Pastorale* de Mlle Germaine Tailleferre ne démentait pas les espoirs fondés sur ses productions antérieures. La guerre a fait un trou béant dans la vie des hommes. L'épreuve fut particulièrement grave pour les intellectuels et les artistes arrachés à leur tâche en plein développement. On reconnut les véritables de ceux-ci à l'incoercible poussée de la sève créatrice narguant ingénument les plus terribles contingences. M. Roland Manuel porte encore l'uniforme après avoir passé sept ans sous les drapeaux, et telles de ses œuvres qu'on ouït cet hiver sont nées au front, à l'ombre des canons de sa batterie défilée, entre autres un *Trio* pour violon, alto et violoncelle où, à la S. M. I, Me Hélène Jourdan-Morhange fut tout bonnement admirable. M. Roland Manuel est peut-être, parmi la jeune pléiade, celui de qui l'inspiration et l'harmonie accusent la sensualité la plus capiteuse. C'est aussi la meilleure qualité de ce *Trio*, de chaude et prenante saveur, qui dénote un louable effort du musicien pour aborder les formes les plus élevées de l'art musical, au lieu de se disperser en menues pièces. Quelques unes des siennes, pourtant, qu'exécuta M. Ricardo Vines, sont fort loin d'être méprisables. Sans doute, encore qu'on n'y puisse relever de formelles réminiscences, la pédale d'un *sol* obstiné et la structure entière du morceau font de l'*Hommage funèbre* un inconscient pastiche du *Gibet* de M. Maurice Ravel, mais *Clarisse ou l'Hommage indiscret* est une fine et agréable « valse sentimentale » et l'*Hommage à La Fontaine* une composition extrêmement intéressante, qui déconcerte tout d'abord à l'audition et même à la lecture, et dont le charme vous saisit peu à peu à mesure qu'on la joue et rejoue jusqu'à s'en pénétrer. C'est un signe évident de nouveauté inattendue capable de s'imposer à l'attention captivée. M. Louis Durey a depuis dix-huit mois beaucoup produit. Il tra-

vaille à sa guise, indépendant et solitaire, ce qui est excellent. Il n'est pas moins prodigue en mélodies que ses jeunes confrères, mais en choisit le texte pour soi-même, pour le plaisir qu'il goûte à le mettre en musique et sans présumable souci des auditoires. Il prit au délicat Parny *Inscriptions sur un Oranger*, à Pétrone *Trois Poèmes* que viennent de graver les éditeurs Durand et Cie, et les *Images à Crusoé* de M. Saintléger Léger lui fournirent un harmonieux cycle chanté sur de fort belles poésies qui, au rebours des descriptions de maints voyageurs en chambre, ne sont aucunement du chiqué, l'auteur ayant vécu aux heureuses contrées qu'il évoque. Et M. Durey joignit à tout cela un *Trio* pour piano, violon et violoncelle et un *Quatuor* à cordes de très séduisant modernisme. L'inspiration de M. Louis Durey est d'une primesautière envolée; elle semble jaillir tout de go, limpide et drue comme une eau vive. Son harmonie subit encore des influences mélangées où *Pelléas* et *le Sacre du Printemps* se coudoient, mais sa personnalité se dégage toute pleine de fraîcheur et de sincérité généreuse, avec, tel le mouvement lent de son *Quatuor*, des coins de sentiment profond et d'une incisive beauté. Cependant on a le devoir de signaler l'écueil que, d'ailleurs, les jeunes auteurs aperçoivent déjà d'eux-mêmes. Le défaut des *Trios* et du *Quatuor* de MM. Roland Manuel et Durey est un morcellement de la composition qui leur confère les allures des formes périmées de la *Suite* ou de la *Variation*. Et c'est plus qu'une imperfection de forme; ce serait un troublant indice d'haleine courte, encline à l'improvisation, dont, depuis M. Stravinski, nos jeunes musiciens n'ont que trop de spécieux exemples. M. Darius Milhaud est peut-être le seul qui paraisse échapper à cette contagion de mosaïque. Les mouvements de son intéressant *Quatuor* à cordes se développent logiquement tout d'un trait, d'un souffle soutenu jusqu'à la fin sans défaillance. Le second, qu'il intitula *Funèbre*, est de fort belle inspiration. C'est, en somme, un renouveau vivace qu'il faut saluer joyeusement dans cette effervescence de jeunesse qui bouillonne à l'étroit du modeste atelier de la rue Huyghens. Sans doute, ce ne sont encore que des promesses, mais combien peu communes, et où fermente le levain de l'avenir.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

On eût pu craindre, après la formidable secousse qui vient d'ébranler la Belgique, un déséquilibre au moins passager entre son bon sens traditionnel et ses nouvelles aspirations.

Il n'est pire exalté qu'un homme raisonnable grisé par un vin trop généreux.

Près de cinq années de servitude avaient refoulé au plus profond

des âmes sentiments, espoirs et enthousiasmes. Le magnifique élan d'août 1914 avait fait place à une haine d'autant plus implacable qu'elle se sentait momentanément impuissante. Bien que la victoire n'eût jamais fait de doute pour personne, les incessantes vexations, les répressions féroces, les difficultés sans cesse accrues du ravitaillement et l'anxiété d'un isolement de plus en plus rigoureux avaient fini par émousser les plus formelles certitudes.

Plus d'une fois, amplifiant les conséquences d'un succès passager, dont la glorieuse rumeur triomphait de la plus sévère des censures, la crédule imagination des foules avait escompté la fin prochaine de la guerre.

Mais l'éphémère lueur ne tardait pas à s'évanouir et avec elle les fallacieux enthousiasmes.

Aussi, bien qu'apparenté depuis plusieurs semaines, la victoire si longtemps espérée et toujours retardée sembla-t-elle surgir inopinément à l'horizon enfin apaisé. Ce fut la stupeur et la folie : stupeur des consciences libérées, folie de cris, de gestes et de chants, à peine tempérées par le souvenir des souffrances et des massacres de la veille.

La nation déchirait son voile de deuil et, comme aux jours d'août 1914, offrit le magnifique spectacle d'un accord unanime. Toutes ses vertus latentes s'épanouirent dans un hymne d'allégresse et de reconnaissance : divergences, rancunes et querelles s'abolirent et jamais la fraternité humaine ne reçut plus éloquente consécration.

Ce fut l'heure éblouissante de la joie et de l'orgueil civiques et, comme de juste, ce fut aussi l'heure des grands rêves et des ambitieuses utopies : galvanisée par son énergie guerrière, de passive et bonne enfant qu'elle était avant 1914 l'âme belge devint aventureuse.

L'âme belge? Passionnément niée naguère, elle venait de s'affirmer bien vivante et pleine d'audace.

Aussi quelques esprits ardents, mettant à profit ce miracle, cherchèrent-ils à associer les foules à leurs rêves conquérants. Harangues empanachées et manifestations « à pancartes » se succédèrent, tandis que les murailles s'historiaient de téméraires revendications.

Mais la frénésie des premiers jours s'était évanouie : épris de réalités immédiates, les Belges n'avaient pas tardé à se ressaisir et, conscients des difficultés de l'heure, ils renoncèrent à la séduction des mirages.

Pourtant, parce qu'ils les savent indispensables à leur sécurité, ils revendiquent encore, avec raison, l'embouchure de l'Escaut et l'enclave du Limbourg, mais ils ont eu tôt fait d'oublier les chants de la Loreley que leur vantaient des voix captieuses.

Il suffit, pour se convaincre de l'esprit pratique de notre race, de

consulter nos journaux. Tous ont reparu depuis l'armistice et tous ont conservé leur programme et leur esprit d'avant-guerre. Les querelles d'opinion et le problème des langues ont repris leur rang ; libéraux, socialistes et catholiques, malgré l'union sacrée réalisée au gouvernement, se livrent à leurs coutumières escarmouches. Chaque journal défendant un parti politique déterminé, l'accord est loin de régner dans la presse. Mais s'ils ont chacun leur drapeau, les journalistes belges sont unanimes dans leur haine du flamingant et du « Boche ».

Il y aura lieu d'étudier plus tard la question flamingante...

Les Français de passage en Belgique ont été stupéfaits de la violence du mouvement « anti-boche » qu'ils opposent au mépris un peu narquois de l'opinion parisienne.

Il faut, pour comprendre cette haine, se souvenir de la longue occupation de la Belgique et de toutes les conséquences économiques, intellectuelles et morales de cette période troublée.

Outre les crimes et les vols, pendant leurs quatre ans et demi de séjour en Belgique, les Allemands ont accumulé les erreurs et les absurdités. Ils se sont révélés féroces, félons, stupides et ridicules et David, las d'avoir subi durant de longs mois les avanies de Goliath, piétine avec une joie farouche son cadavre.

D'accord avec Uylenspiegel, son compère des Flandres, il accable le géant vaincu de sa rage tantôt aveugle, tantôt goguenarde. A certains jours, quand Uylenspiegel boude, il exagère ; n'a-t-il pas inspiré récemment à un journaliste enfiévré un article absurde sur Richard Wagner ? D'autres fois, il est charmant et alors il dicte à M. Georges Garnir son *Pourquoi pas pendant l'occupation*, qui est le plus spirituel et le plus émouvant des mémoriaux.

Le livre de M. Garnir fut d'autant mieux accueilli qu'il signala le réveil des lettres belges.

D'août 1914 à novembre 1918 la Belgique vécut sans journaux, sans revues et sans livres.

Le marché de Paris n'existant plus, les classiques connurent une fortune nouvelle et les plus lamentables rossignols des librairies tentèrent les oisifs avides de lectures inédites.

Si beaucoup de Belges, grâce à la dureté des temps, découvrirent Montaigne, Racine et Molière, il y eut des thuriféraires inattendus des *Mémoires du Diable* et du *Solitaire* retrouvés dans l'une ou l'autre vénérable bibliothèque et *Fantômas* continua de passionner les collégiens.

Quelques auteurs français peu connus avant la guerre se créèrent des admirations ferventes. On a signalé entre autres un clan d'esprits délicats se réunissant aux pires jours, pour exalter la jeune gloire de M. Marcel Proust. Son livre : *Du côté de chez Swann* est deve-

nu leur bréviaire et les *Swannistes* de Bruxelles ont leurs assises comme les *Stendhaliens* de Paris.

Bienheureux ceux qui possédaient une bibliothèque : ils se trouvaient subitement environnés d'amis innombrables. Les autres, saisis d'une fureur sacrée, se précipitaient aux ventes de livres qui se multiplièrent bientôt dans tous les coins de la ville ; on enregistra les plus extravagantes enchères : quatre à cinq amateurs se disputaient le moindre roman, et lorsque apparaissait une édition rare les prix atteignaient des taux fantastiques. C'est ainsi que la 1re édition des *Fleurs du Mal* trouva amateur à 1.250 francs.

Quant aux livres d'auteurs belges, si dédaignés hier encore, ils font à présent l'orgueil des bibliophiles les plus exigeants.

Mais, dès le lendemain de l'armistice, livres et revues reparaissant, la fièvre des ventes s'apaisa.

Les théâtres, qui, à peu d'exceptions près, étaient restés fermés pendant la guerre, offrirent à un public avide de spectacle, après l'avoir été de pain et de... livres, des représentations un peu cahotées d'abord, mais qui ne tardèrent pas à satisfaire les plus difficiles.

Comme il fallait s'y attendre, la littérature et les spectacles patriotiques sollicitèrent l'attention d'un peuple d'autant plus indulgent qu'il avait été sevré de plaisirs pendant de longs jours.

Mais, chose curieuse, alors que, durant la guerre, la publication clandestine de l'un ou l'autre médiocre poème venu de France « versait quelque héroïsme au cœur des citadins » d'ici, sitôt l'armistice signé, les œuvres les plus enflammées de nos écrivains les mieux intentionnés n'obtinrent qu'un succès médiocre qui sombra bientôt dans l'indifférence.

Il faut reconnaître du reste qu'à part un beau livre de M. Paul Crockaert, jusqu'à présent la guerre n'a pas inspiré de grande œuvre.

En revanche, nous comptons déjà quelques œuvres intéressantes conçues au cours de l'occupation ou dans les tranchées de l'Yser et néanmoins indépendantes des événements tragiques de ces cinq dernières années.

Un jeune poète, inconnu jusqu'ici, M. Marcel Paquot, dans une plaquette intitulée *La Joie d'aimer*, révèle une âme exquise.

Si son inspiration et son rythme rappellent quelquefois Francis Vielé-Griffin, il n'en offre pas moins une originalité d'images et de sentiments absolument charmante.

Dans son *Printemps du Poète* M. Noël Ruet reste fidèle à la forme traditionnelle et reflète en de petits poèmes, souvent parfaits, l'émoi d'un cœur émerveillé.

Aux éditions des *Cahiers indépendants*, créés sur le modèle des *Cahiers de la quinzaine* et qui s'appliquent à faire connaître à l'étranger les écrivains belges, ont paru jusqu'ici *Le Roi Cophetua*

de M. Iwan Gilkin, l'*Idole portative* de M. Mélot du Dy et *Nocturnal* de M. Frans Hellens.

Le Roi Cophetua est l'aimable divertissement d'un poète qui s'inspira d'une légende immortalisée par Burne Jones et par l'auteur de *Pelléas*.

On connaissait de M. Mélot deux recueils de vers : *Printemps* et *Butin fragile*. Ils annonçaient un poète habile et d'imagination fleurie. Le poète existe toujours dans l'*Idole portative*, mais cette fois il s'est doublé d'un artiste délicieux qui contrebalance de dandysme ses excès de lyrisme et de sentiments. Heine et Laforgue souvent, Baudelaire quelquefois ont, à son insu, troublé cette âme harmonieuse qui a ainsi découvert pour exprimer l'angoisse et les nostalgies du jeune homme d'aujourd'hui des accents pathétiques et nouveaux.

Le Nocturnal de M. Frans Hellens est dédié à M. Maeterlinck. Dans une atmosphère de cauchemar l'auteur des *Hors le vent* fait se mouvoir, selon son habitude, des personnages hallucinés à qui surviennent nécessairement de bizarres aventures. Certains de ses contes ont un accent extraordinaire, et à ce point de vue la *Divinité Hindoue* est un chef-d'œuvre. Nourri d'Edgar Poe, d'Hoffmann, de Maldoror et du Folklore flamand, M. Hellens n'ignore certes pas les romans de M. Chesterton et doit se délecter aux diableries de Jérôme Bosch et de Breughel. Mais son imagination manquant de frein, il ne possède pas, comme Poe, par exemple, cette logique de l'absurde qui, pour les situer dans un monde fantastique, ne rend pas invraisemblables les plus étonnantes histoires.

Les contes de M. Hellens n'en sont pas moins très passionnants dans leur pittoresque incohérence et leur savoureuse raillerie. Ils abondent en curieuses et magnifiques images, et Maldoror, mais Maldoror revenant à la raison, les signerait volontiers.

Les Histoires du Notaire Bol, publiées et préfacées par Emile van den Brouck, conservateur des Hypothèques à Groendam, sont moins compliquées, mais délicieuses de verve et d'ironie philosophiques. Narquois, aussi, bien que fort jolis souvent et exquis quelquefois, les *Poèmes traduits de l'Iroquois* par Mme Lambotte.

Quant au recueil des *Discours adressés aux élèves de l'Institut de culture française pendant l'occupation allemande* par Jean Dominique, il est admirable. Ce petit livre, qui n'est pas destiné au public, mais seulement aux élèves de l'Institut, s'ouvre sur ces lignes émouvantes :

> Là, pendant quatre années mortelles d'attente et de souffrance, nous nous réunîmes deux fois la semaine avec une régularité que nulle difficulté matérielle n'entrava jamais. Ces réunions du soir, comme un office religieux que pouvait interrompre à tout moment l'ennemi, revêtaient un caractère solennel et familier. C'étaient des leçons de littérature et d'his-

toire de l'art, mais c'était surtout un échange perpétuel d'émotions vibrantes, de sollicitations pathétiques, de dévouements réciproques qu'entretenaient la flamme du patriotisme et la splendeur du sacrifice offert.

Pour n'avoir pas quitté notre terre maternelle durant sa passion douloureuse, nous connaissons mieux son visage, nous connaissons mieux aussi notre propre cœur. Le mépris pour une race félone et inhumaine y reste gravé à jamais.

Je n'ai choisi parmi les livres récemment parus que les plus remarquables. Beaucoup d'autres sont annoncés.

Comme on le voit, nos écrivains n'ont pas chômé et leur vitalité s'atteste encore dans de multiples revues tant anciennes que nouvelles. Le *Thyrse*, qui inaugure sa XXIe année, continue, sous la direction éclairée de M. Rosy, à grouper les écrivains français et belges. Si *Durendal* a disparu avec son directeur, le charmant et enthousiaste abbé Moeller, si *le Masque* attend des jours meilleurs pour célébrer la nomination de Grégoire Le Roy au poste de Conservateur du Musée Wiertz, si *l'Art Moderne* guette le retour d'Octave Maus pour reparaître, les *Cahiers* de Lucien Christophe et de Marcel Paquot publient chaque mois de beaux vers et d'alertes proses, *Kadimah*, organe de la Renaissance juive, a révélé le remarquable talent de Joséphin Milbauer; la *Bataille Littéraire*, *l'Art libre*, *Demain* et *Hélianthe* louent, critiquent et chantent à qui mieux mieux et, de clandestin et modeste qu'il était sous l'occupation, le *Flambeau*, de MM. Grégoire et Grosjean, est devenu un imposant périodique réunissant les plus illustres collaborations françaises et belges.

Mais que de noms aimés ont disparu de leurs sommaires! Verhaeren qui prodiguait sa sympathie aux jeunes et qui ne manquait jamais de répondre à l'appel de la plus petite revue; le merveilleux Stuart Merrill, qui fut pendant plusieurs années notre hôte et l'un des directeurs du *Masque*; Henry Maubel, un des plus pénétrants esprits de ce temps, et l'adorable Georges Lemmen, peintre raffiné des intimités fleuries, ne sont plus là pour inspirer à la jeunesse tumultueuse le culte des héros qu'ils furent.

Abel Torcy, Prosper Henri Devos, Louis Boumal, Léo Somérhausen, moins connus, mais qui affirmèrent déjà, dans quelques œuvres un talent plein de promesses, ont succombé avant l'heure des réalisations et c'est ce qui rend leur perte plus émouvante encore.

La Belgique se prépare à commémorer la gloire d'Emile Verhaeren. Un comité d'hommes de lettres et d'artistes s'est constitué pour l'érection d'un monument sur une des places publiques de Bruxelles, et déjà les représentations du *Cloître* sur la scène du Parc, avec, comme interprètes principaux, MM. de Max et Le Roy, ont permis au grand public d'acclamer la mémoire du grand écrivain. Sous les auspices de la *Ligue pour la défense de la langue française*, au

Cercle Artistique de Bruxelles d'abord, à Tirlemont ensuite, M. Albert Mockel, dans une admirable conférence illustrée de récitations par MMmes Eve Francis et Madeleine Renaud, a fait revivre, devant une assistance recueillie, l'œuvre du poète des *Débâcles* et des *Heures Claires*.

Une pieuse pensée avait inspiré, au cours de l'occupation, à M. et Mme Stoclet une manifestation à la mémoire d'Henry Maubel, mort en 1917. Dans leur luxueux hôtel de l'avenue de Tervueren où, récemment encore, ils célébraient le quatrième centenaire du Vinci, ils avaient réuni les amis de l'écrivain pour qui, devant un décor de tentures, de roses et de statues, Jean Dominique, dans un merveilleux discours précédé et suivi d'airs anciens, fit revivre la hautaine et discrète figure de cet artiste trop peu connu.

Les théâtres, eux aussi, offrirent aux écrivains d'ici l'occasion de se manifester.

Au cours du *Cycle belge*, organisé par le directeur du théâtre du Parc, on put entendre un drame austère, *Les Semailles*, de M. Gustave Van Zype, qui exalte les plus nobles sentiments.

En dépit de son affabulation un peu sommaire et de l'abstraction outrée de ses personnages, le drame de M. Van Zype, remarquablement interprété par MM. Krauss, René Fauchois et Mme Barbier, fut longuement acclamé.

Trois actes tout en nuances, *les Racines* d'Henry Maubel succédèrent à la pièce de M. Van Zype.

Les amis de l'écrivain redoutaient un peu l'épreuve de la scène pour ce drame purement cérébral.

Mais la vie secrète des héros de Maubel, malgré une interprétation chancelante, prit brusquement une ampleur insoupçonnée et l'on peut dire que la réprésentation des *Racines*, précédée d'une conférence de l'infatigable Jean Dominique, offrit au public méfiant la splendeur d'une révélation.

M. Paul Spaak, l'auteur d'un précieux recueil de vers : *Voyages vers mon pays*, de la triomphante *Kaatje*, de ce beau drame : *A Damme, en Flandre*, qui est bien près de la perfection, et de cinq ou six autres pièces en vers, se partagea la scène du Parc, où il fit représenter *Malgré ceux qui tombent*, et celle de la Monnaie qu'il illustra d'une traduction du *Songe d'une Nuit d'Eté*.

Malgré ceux qui tombent, interprétée par Mmes Dux, Laroque, MM. de Max et Leroy, est une pièce fort habilement charpentée et M. Paul Spaak s'est révélé une nouvelle fois auteur dramatique parfait. Le conflit entre protestants et catholiques, au cours des persécutions religieuses en Flandre, lui a permis de déployer toutes les ressources de sons incomparable métier. Ses trois actes abondent en tirades bien venues et en pathétiques épisodes.

Mais M. Paul Spaak, qui manie le vers avec souplesse, n'a cependant jamais pu se libérer d'une certaine retenue lyrique, si bien que ses strophes les plus éperdues ont une allure un peu guindée et, si l'on peut dire, une sorte de rigidité huguenote.

Ce défaut apparaît surtout dans son adaptation du *Songe d'une nuit d'été*, qu'il intitule on ne sait trop pourquoi, puisque sa traduction n'est pas exacte : *Un songe de Nuit d'Eté*. L'aérienne fantaisie de Shakespeare y perd de sa divine légèreté, et comme, au surplus, l'interprétation manquait de cohésion et la mise en scène, malgré sa splendeur, d'irréalité, l'œuvre du grand Will déçut un peu les artistes et n'enthousiasma pas le public. Comme bien l'on pense, on discuta la question du décor. Faut-il ou ne faut-il pas encadrer les drames shakespeariens ? M. Fagus, dans un récent article du *Mercure*, concluait à la suppression des décors. Des artistes d'ici ont invoqué en leur faveur les somptueuses mises en scène des théâtres anglais et celles d'Antoine et de Gémier.

Ces deux doctrines ont des partisans irréductibles, et peut-être la vérité se trouve-t-elle ailleurs. Les pièces de Shakespeare n'ayant en somme avec la conception du théâtre moderne que de très vagues rapports, il vaut mieux ne pas les représenter du tout et réserver leur miraculeux prestige aux seuls lettrés assez riches d'imagination pour les savourer en des lectures recueillies.

Si la mise en scène du *Songe d'une nuit d'été* suscita la discussion, celle de *Marouf, savetier du Caire*, rallia tous les suffrages. On n'imagine pas spectacle plus merveilleux et la direction du théâtre de la Monnaie a traité l'œuvre de M. Rabaud avec une somptuosité et un goût parfaits. M. Thomas Saugnac (Marouf) et Mlle Luart (la princesse) ont leur part dans ce triomphe : ils sont tous les deux d'une jeunesse et d'une espièglerie adorables.

Si les théâtres sont avidement fréquentés les Conférences ne le sont pas moins. Les causeries tour à tour graves, spirituelles et émouvantes de Mme Marcelle Tinayre, de MM. Branly, Denis, René Benjamin, Nozière et Paul-Hyacinthe Loyson ont galvanisé le public accouru en foule à l'appel des différentes associations pour la défense de la langue française. Ces associations se multiplient du reste avec une rapidité dont on ne peut que se réjouir.

Les *Amitiés françaises* de Bruxelles comptent 4000 adhérents, celles de Liége un chiffre à peu près égal et, chose éloquente, celles de Hasselt (Limbourg) récemment fondées par le bon romancier Georges Virrès, n'ont pas recueilli jusqu'ici moins de 700 signatures.

Cette sympathie grandissante pour la France inquiète les trublions du flamingantisme qui s'efforcent par tous les moyens de soulever l'opinion en faveur de prétendues revendications du peuple flamand.

En réalité, le peuple flamand se désintéresse complètement de cette agitation et toutes les criailleries de quelques politiciens obtus, ennemis nés de l'esprit libre, d'où qu'il souffle, n'aboutiront pas à amoindrir en Belgique, pays libre et épris de larges idées, l'amour ardent pour la France que près de cinq années tragiques viennent de cimenter dans la gloire et le sang.

GEORGES MARLOW.

LETTRES PORTUGAISES

Joaquim Manso : *O Efemero à o Eterno* ; « Atlantida ». Lisbonne. — Guerra Junqueiro : «*O monstro alemão* » ; « O Commercio do Porto », Porto. — Campos Lima : *O Reino da Traulitània* ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Tenente-Coronel Alexandre Malheiro : *Da Flandres ao Hanover e Mecklenburg* (*Notas d'um prisioneiro*) ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Paul Brandão : *Memorias*, 1er volume ; Renascença Portuguêsa, Porto. — João de Barros : *Vida Vitoriosa*, *Poemas escolhidos* ; Aillaud e Bertrand, Paris, Lisbonne. — J. de Barros : *Caminho da Atlantida* ; « Atlantida », Lisbonne. — Memento.

Pour son recueil d'essais critiques et philosophiques, aux aperçus tour à tour ingénieux et divinateurs, M. Joaquim Manso a trouvé un beau titre : **L'Ephémère et l'Eternel**. Sa fantaisie facilement créatrice prend prétexte, en effet, de tout ce qui passe pour mieux nous signifier tout ce qui dure et doit durer, en vertu de l'irrépressible instinct de perfection qui anime les consciences humaines. La guerre elle-même se présente à lui comme l'inévitable conséquence de cet instinct qui, à force de vouloir réaliser le mieux, détermine les grands changements historiques, sans laisser pour cela d'être éperdûment pacifique dans ses aspirations intimes. Nous ne suivrons pas M. Joaquim Manso sur ce terrain, parce qu'il n'est pas prouvé que l'on ne puisse résoudre autrement qu'en versant à flots le sang innocent les inévitables conflits qu'engendre le jeu normal de nos efforts spontanés vers la vie meilleure ; mais nous lui devons savoir gré infini de dire que « le Diable ne cueille jamais le fruit des violences qu'il organise ». L'heure effroyable du règlement de comptes arrive toujours, fatidique. L'ambition effrénée peut rompre délibérément avec tous les scrupules ; elle peut tout prévoir, tout calculer, tout mesurer ; elle oubliera toujours l'essentiel, cet élément obscur, imprévisible et rebelle aux lentes pesées des savants à lunettes : les idéo-dynamismes cosmiques, qui arment le Destin d'un implacable instrument de justice. Par malheur les chefs des nations, abusés par le calcul étroit des intérêts immédiats, ne savent guère lire l'histoire, ni en dégager le rythme.

— Dieu ne dort jamais, dit M. Joaquim Manso ; car il répond toujours à ceux qui l'invoquent dans la vérité de leur cœur.

M. Joaquim Manso est particulièrement attentif à la voix des poètes qui ont su communier avec l'âme de la Race. A Corréa de Oliveira, chantre attendri du *Soldat qui part en guerre*, il « attri-

bue l'intuition religieuse de ce que l'on peut appeler *l'être permanent* des variations portugaises ». Et rien n'est plus exact. Corréa de Oliveira, qui est aujourd'hui l'interprète le plus profond du génie élégiaque lusitanien, sait apercevoir le Portugal dans l'unité de sa vie ; c'est pourquoi M. Joaquim Manso peut dire de lui qu'il est « le poète augure, celui qui laisse, à travers ses accents, chanter le mystère du destin de la Race ».

Mario Beirâo, au contraire, se plaît à évoquer les splendeurs évanouies ; il écoute avec amour le murmure qui s'exhale des cendres et des ruines du passé, et ranime, aux pulsations de son cœur, les gloires qu'un verbe immortel a rendues sacrées.

Au passage, M. Joaquim Manso salue en Teixeira Gomes, radieux prosateur de *l'Inventaire de juin*, l'artiste sceptique et païen, éminemment désintéressé, qui excelle à ne recueillir que l'essence de la sensation et qui ne veut voir dans l'univers qu'un inépuisable panorama de beauté. Cette attitude de l'écrivain prestigieux des *Lettres sans morale aucune* permet à M. Joaquim Manso de discerner la véritable doctrine de Nietzsche, lequel ne saurait être considéré comme le philosophe du pangermanisme, mais bien comme un restaurateur de l'esprit païen. Ce qui n'empêche pas l'Essayiste portugais de déclarer que « la notion du plus fort est inséparable du plus juste». « Les vaincus seront les peuples de morale inférieure. »

Il ne lui en faut pas davantage pour analyser finement l'essence de l'héroïsme français et pour tracer d'une plume alerte la courbe de la mission latine, historiquement remplie par le Portugal, « le premier pays d'Europe qui ait su constituer une forte unité morale », et qui, après l'échec des Croisades, ait réussi à découvrir le sens de la vie moderne, « en déterminant les nouvelles trajectoires de la vieille civilisation méditerranéenne ». Ce passé grandiose dictait impérativement au Portugal son devoir dans la Guerre.

M. Joaquim n'accepte pas, cependant, dans son intégrité la définition de Guglielmo Ferrero, qui oppose à l'idéal germanique de force et de domination l'idéal latin de perfection esthétique et morale. Au fait, la culture latine n'est pas dépourvue de ce ferment impérialiste, qui, selon Rabindranath Tagore, doit conduire l'Occident au suicide ; mais elle est l'œuvre de races équilibrées qui, depuis des siècles, ont su considérer « l'homme comme une synthèse de force et de beauté réalisée par la conscience sûre de sa marche ». Et à cette œuvre les Grecs, les Celtes, aussi bien que les Latins ont largement collaboré au sein du milieu français, sans préjudice de certains apports germaniques, harmonisés lentement dans l'ensemble.

Cela n'enlève rien à la justesse de l'antithèse que le grand lyrique portugais Guerra Junqueiro développe au cours des pages éloquentes intitulées **Le Monstre allemand** ; il y oppose l'esprit

démoniaque et anti-humain d'Attila à l'esprit de Jeanne d'Arc, tout de grâce, d'harmonie, d'héroïsme et de pureté morale. Celui-ci, après avoir triomphé au sein de la Patrie, doit assumer le pontificat spirituel de l'Humanité tout entière. C'est ce qu'ont immédiatement deviné les petites nations, quand elles se sont groupées autour de la France martyre.

Avec la précision d'esprit qui le distingue, M. Angel Marvaud ne manque pas de reconnaître que la guerre :

Engagée dans ses débuts, pour défendre l'indépendance de la Serbie d'abord, de la Belgique ensuite, a été également entreprise dans l'intérêt de toutes les petites nations, menacés par les ambitions pangermanistes.

Or, il est évident, ajoute l'éminent auteur de l'exposé publié par la *Revue des Sciences politiques : Le Portugal et la Guerre,* que la souveraineté même continentale du Portugal dépend directement de la libre possession et de l'intégrité de son domaine colonial et que celui-ci a fait depuis longtemps l'objet des cupidités d'Outre-Rhin.

Ainsi, en dehors de son alliance séculaire avec l'Angleterre, de ses sympathies instinctives pour la France, le Portugal, par la claire notion de ses intérêts essentiels, devait être conduit hors de la neutralité. Saisi par le conflit mondial en pleine crise d'évolution politique, il a fait preuve d'hésitations successives, qui ont peut-être empêché l'opinion française de rendre intégrale justice à la beauté généreuse de son effort, en vérité considérable, si l'on tient compte de l'étendue du pays et des difficultés d'organisation inhérentes à une telle entreprise. Maintenant que l'heure du règlement de comptes a sonné, que le Germanisme est abattu, que le Portugal a triomphé de ses ennemis intérieurs, il convient que la nation lusitanienne reçoive à son tour des compensations, coloniales, maritimes, financières, économiques. Après la défection de la Russie, une vague de doute vint émousser la confiance des Alliés en eux-mêmes et favoriser les intrigues allemandes. La dictature de Sidonio Paes fut en Portugal la conséquence de ce doute. De cette dictature appuyée en majorité sur des éléments rétrogrades devait naître la tentative de restauration monarchique, qui se déroula durant vingt-cinq jours à Porto et dont M. Campos Lima esquisse alertement l'histoire dans son livre intitulé : **Le Royaume de la Traulitanie** (traduisez le Royaume des coups de matraque).

Une remarquable explosion du sentiment populaire à travers tout le pays débarrassa le Portugal de cette entreprise, dernier sursaut de l'esprit de violence substitué à l'idée de libre coopération par le droit.

Les notes de guerre et de captivité : **De la Flandre au Hanovre et au Mecklembourg**, que nous offre le lieutenant-colonel Alexandre Malheiro, renferment de leur côté maintes indi-

vations psychologiques, qui serviront à montrer que le soldat portugais, privé de relèves suffisantes, fit preuve, au cours des terribles combats qu'il eut à subir, de qualités militaires de premier ordre, encore que les circonstances aient été bien peu faites pour entretenir en lui l'enthousiasme. Le lieutenant-colonel Malheiro possède une qualité rare en matière de récits de cette espèce : il a cherché à se débarrasser de toute pression, de tout parti pris. Combien, cependant, pour notre agrément de lettrés nous préférons la verve incisive, l'observation ironique, passablement amère, mais sincère et généreuse, et la tendresse masquée sous les traits d'esprit — rose parmi les épines — qui distinguent les **Mémoires** de Raoul Brandâo. Tour à tour attachantes, graves, pitoyables ou simplement grotesques défilent devant nous les figures les plus caractéristiques du Portugal d'hier et de maintenant, littéraire, artistique, mondain, politique. Et souvent une anecdote cueillie au bord du trottoir résume toute une situation devenue historique, tout un tempérament d'homme.

Raoul Brandmâo est de la brillante lignée des Eça de Queiroz, des Fialho d'Almeida, et l'on sent que chez lui, à travers les traits de la satire, une élégie est toujours prête à s'épancher ; mais il la refoule pour se contraindre à l'objectivité ; alors on sent que le cœur saigne, et l'on oublie l'art accompli du styliste, pour épouser sa pensée généreuse.

Tout le Portugal du xxe siècle est là.

Il est également tout entier dans l'Anthologie que Joâo de Barros nous offre de ses poèmes si ardemment tendus vers l'avenir et dont le titre *Vie Victorieuse* définit si bien les aspirations rédemptrices, mais sous une forme presque opposée. Joâo de Barros néglige à la fois la satire et l'élégie, qui dépriment l'action ; ce qu'il s'efforce de retrouver au cœur de la Race, c'est le sens épique de l'Aventure.

Voilà pourquoi il peut donner comme conclusion à son florilège, en vérité peuplé à merveille, ces vers jusqu'alors inédits :

> J'ai conquis en silence, par la lutte......
> Cette joie de passer dans la vie
> Etant une force qui jamais ne doute
> Et une voix claire, comme la voix de l'Amour.

La courbe ascendante du talent vigoureux et sain qui nous a donné tour à tour *Terre Fleurie*, *Anxiété*, *Antée*, *Oraison à la Patrie*, *Ode à la Belgique* se dessine ici majestueusement, et le Portugal peut à bon droit saluer, en la personne de Joâo de Barros, l'un de ses grands poètes.

Mais M. Joâo de Barros n'est pas que poète ; c'est aussi un éducateur et un propagandiste de l'union Luso-franco-brésilienne. Son livre **Vers l'Atlantide** résume les diverses phases d'une campa-

gne à la fois intellectuelle et politique de rapprochement entre le Portugal et son ancienne colonie d'Outre-Atlantique. Il y a là des pages maîtresses concernant les grands intellectuels brésiliens de l'heure actuelle : Olavo Bilac, Coelho Netto, Paul Barretto, Julia Lopes d'Almeida, etc., et aussi sur l'enchantement des paysages de là-bas.

Sous la vigoureuse impulsion de MM. João de Barros et Paulo Barreto, *Atlantida* reparaît avec l'adjonction de collaborateurs français et devient l'organe de la Pensée latine au Brésil et au Portugal. Puisse l'opinion française accorder toute l'attention qu'elle mérite à cette initiative de sauvegarde mutuelle et d'expansion d'un commun idéal !

Memento. — *Egas Moniz*, drame en 4 actes et en vers de M. Jayme Cortesão, évoque une grande figure héroïque et chevaleresque égale à Guillaume Tell. L'auteur n'y dément point ses dons précieux de poète et d'interprète éloquent des mouvements de l'âme. Cette nouvelle œuvre est une affirmation décisive.

De son côté M. Aquilino Ribeiro est en train de conquérir dans le roman l'une des premières places. Il excelle à peindre à la fois les visages, les âmes et les choses, et ses *Terras de Demo* récemment parues abondent en images vigoureuses, en figures puissamment dessinées. Il sera juste que nous reparlions longuement de cet écrivain hors de pair.

Comme Zola composant *Le Rêve*, M. Teixeira de Queiroz rompt avec l'analyse réaliste de la *Comédie Bourgeoise* et nous donne une œuvre de pure idéalité : *A grande Chimera*, où se déroule la lutte de la Science et de la Beauté.

Verbo do meu Riso de Mario Serrano est un recueil de pensées, où la volonté d'être original fait parfois tort à la profondeur, mais qui émane d'un esprit délicat, d'une sensibilité pleine de finesse et de sincérité.

Les revues *Atlantida*, *Aguia*, *Pela Grei*, *Lusa* tendent à se spécialiser dans leur domaine particulier, hors des lettres pures. Elles suivent le mouvement des idées.

PH. LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

V. Victoroff-Toporoff : *La première année de la Révolution russe* ; publication de l'Agence de la Presse Russe à Berne. G. Crès. Paris, prix 10 fr. — Etienne Buisson : *Les Bolcheviki* (1917-1919), Paris, Fischbacher, 3 fr. 50. — *Que faire de l'Est européen?* Paris, Payot : 6 fr. — E. Daudet : *Soixante années du règne des Romanoff*. Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Tsretelli : *La séparation de la Transcaucasie et de la Russie* ; préface d'Albert Thomas. Imprimerie Chaix. — A. Argounov : *Entre les deux bolchevismes* (en russe). Imprimerie Union, 1 fr. 50. R. Dubois, *La Paix par la science et le Protectorat rhénan*. Toulon, impr. Mouton, 0 fr. 75. — L. Marchetti, *La Renaissance économique de l'Italie*, Torino, Unione tip. ed., s. p. — G. D. Creanga, *Les Finances roumaines sous le régime de l'occupation et de la paix allemandes*. 1. L'émission de papier-monnaie. 2. La Roumanie en coupe réglée, impr. des Arts et des Sports, 9 fr. — D. Iancovici, *Take Jonesco*, Payot, 3 fr. — Smodlaka, *Les Revendications territoriales des Yougoslaves*, impr. Lang, s. p. — Z. Moravec, *L'Italie et les Yougo-*

slaves, impr. Lang, s. p. — J. Arcille, *Et le Montenegro ?* impr. Lang, s. p. — C. Kamenarovitch, *Un Compte rendu*, impr. Lang. s. p.

Toutes les phases de la grande tourmente que traverse le monde slave sont étudiées dans de nombreux ouvrages dont quelques-uns fort intéressants. Parmi les publications documentaires il faut placer en premier lieu le livre édité sous la rédaction de M. Victoroff-Toporoff : **La première année de la révolution russe** (mars 1917-mars 1918). Ce recueil de documents, qui sera précieux pour le futur historien du mouvement actuel, contient d'abord la bibliographie la plus complète qui ait été donnée jusqu'ici touchant la Russie, et, en particulier, la révolution russe. On y trouve également tous les actes et décrets des gouvernements provisoires jusqu'en mars 1918. L'intérêt de cet ouvrage est accrû par un tableau synoptique résumant clairement l'origine, l'histoire et l'état actuel de tous les partis politiques russes.

L'auteur, ou plutôt les auteurs de ce livre ne se sont pas bornés à réunir des documents et à les présenter tout secs. Deux excellents articles, l'un du rédacteur en chef de recueil, M. Victoroff-Toporoff, l'autre du Dr Chabard, sur la vie économique de la Russie et la révolution, de 1917 à 1918, sont à citer particulièrement. Au point de vue édition, ce livre mérite aussi des éloges : le papier et l'impression sont parfaits, ce qui est assez rare par le temps qui court, mais le prix élevé de ce bon ouvrage nuira peut-être à sa diffusion, ce qui est regrettable.

Les Bolcheviks, le livre de M. Buisson, qui fut chargé d'une mission en Russie, est aussi essentiellement un ouvrage de documentation, consacré au coup d'Etat des bolcheviks et à l'expérience communiste qu'ils ont tentée en Russie. Il faut noter la grande objectivité de l'auteur qui s'est abstenu presque totalement d'attaquer ou de vanter tel ou tel parti. Quand il cite un document ou un décret, s'il en veut donner un commentaire, il l'emprunte aux principaux organes de la presse bolcheviste, mettant ainsi ses sources mêmes devant les yeux du lecteur. Il note quelques décrets concernant l'enseignement, la socialisation des immeubles, les sociétés coopératives, la lutte contre les paysans riches, exploiteurs des pauvres, etc., qui, indiscutablement, ont du bon. Mais, malgré toute son objectivité, M. Buisson s'élève véhémentement contre les mesures révoltantes qui étouffent la liberté de la presse, et il constate que la dictature du prolétariat, comme toute dictature, ne permet pas la moindre expression d'opinion indépendante. Dans ce livre nous trouvons aussi les caractéristiques de quelques chefs bolchevistes et socialistes révolutionnaires ; celle que fait l'auteur de Marie Spiridonova nous est particulièrement belle et émouvante. Le livre de M Buisson, très modéré de ton, très nourri de documents, a une histoire assez

curieuse : il devait paraître chez Hachette ; déjà il était imprimé et tiré, quand la maison Hachette, se ravisant, le céda à l'éditeur Fischbacher.

Le livre intitulé **Que faire de l'Est européen ?** ne porte pas le nom de l'auteur, qui, d'après le sous-titre, est le même que celui *Des dangers mortels de la Révolution russe*. Cependant, malgré la modestie de cet anonymat, nous connaissons l'auteur de ce livre, M. Korvin-Milievsky, qui était, si nous ne nous trompons pas, membre du Conseil de l'Empire russe, avant la révolution. L'auteur insiste sur ce que l'Europe occidentale doit apporter toute l'aide morale et matérielle à la Russie qui, abandonnée à elle-même, ne pourra pas se relever. Sur ce point nous sommes d'accord avec l'auteur ; mais où nous ne le suivons plus, c'est quand il préconise la nécessité d'établir entre la Russie et sa voisine l'Allemagne toute une bordure de peuples allogènes qui isoleront ces deux pays. Cette politique de balkanisation de l'ancien empire des tzars, cette politique que la Conférence de la Paix paraît encline à vouloir suivre, fut précisément celle que préconisait naguère l'Allemagne, comme la plus propre à favoriser ses visées impérialistes. Tous ces petits pays faibles, détachés de la Russie, devaient être pour l'Allemagne une proie facile, et elle se promettait de les avaler l'un après l'autre. M. Korvin-Miliesvky adopte avec tout le clan réactionnaire et surtout avec les nationalistes polonais cette politique qui sera néfaste à la Russie d'abord, à toute l'Europe ensuite. La paix ne peut être rétablie dans le monde qu'avec une Russie forte et unie en une grande république fédérative, sur la base de la plus large autonomie et de la plus grande liberté démocratique.

Le livre de M. Ernest Daudet : **Soixante années du règne des Romanoff**, est un recueil d'articles publiés par la *Revue des Deux Mondes* et différents journaux. Il embrasse les deux règnes des empereurs Nicolas Ier et Alexandre II. La documentation de ce livre est empruntée surtout aux travaux historiques du grand-duc Nicolas Mikaïlowitch, peu connus du grand public, précieux en ce que leur auteur avait pu puiser à des sources inaccessibles au vulgaire. Dans son livre M. Daudet traite plutôt de l'histoire diplomatique et surtout des rapports entre la France et la Russie, qui ont abouti, sous Alexandre III, à l'Alliance, dont il voit le germe dans les relations des empereurs Nicolas Ier et Alexandre II avec le gouvernement français. Les convictions politiques, très conservatrices, de l'auteur le mènent très loin, jusqu'à faire de Nicolas Ier une figure sympathique.

Dans la « prière d'insérer » qui accompagne le livre on affirme que M. Daudet « a su jeter une lumière éclatante sur tous les germes de dissolution et de mort que porte depuis près de cent ans cet im-

mense empire », mais nous n'avons trouvé dans le livre aucune indication sur ces « germes de dissolution et de mort ». D'ailleurs on ne peut regarder le chaos actuel que présente la Russie comme la mort et la destruction, ce n'est qu'un épisode passager de la grande transformation que subit la Russie. Le mouvement révolutionnaire est à peine effleuré dans ce livre ; l'auteur évidemment ne disposait pour cette étude que de l'ouvrage, au reste remarquable, d'Anatole Leroy-Beaulieu, *L'Empire des Tsars*, et M. Daudet demeure convaincu que les nihilistes, épithète qu'il applique d'ailleurs à presque tous les révolutionnaires russes, n'étaient « qu'une secte ».

La brochure de Tseretelli : **Séparation de la Transcaucasie et de la Russie**, contient quelques discours prononcés par cet excellent orateur, ancien député à la Douma, à la Diète transcaucasienne.

L'évolution de M. Tseretelli est très intéressante au point de vue du développement du mouvement séparatiste actuel en Russie. Orateur de premier ordre, possédant une culture supérieure, M. Tseretelli a joué un grand rôle au début de la révolution de 1917. Dès son retour triomphal de la Sibérie, où l'avait exilé le gouvernement réactionnaire de Stolypine, Tseretelli se trouva porté au premier plan, grâce à son grand talent oratoire, à sa clairvoyance et à ses hautes qualités politiques. Alors il était l'ennemi du séparatisme de l'Ukraine et de celui des peuples allogènes du Caucase. Or, aujourd'hui il est en tête du mouvement géorgien, qui demande non plus une large autonomie, mais l'indépendance absolue. Il s'est produit ce phénomène historique — auquel s'est soumis M. Tseretelli — que le centre étant très affaibli, la périphérie a tâché de se reconstituer d'elle-même, en formant des gouvernements forts et durables. Mais le fait que nous voyons à la tête du gouvernement de la Géorgie et de la Transcaucasie des hommes comme Tseretelli et Tcheidzé nous est le gage que quand la Russie sera reconstituée, quand il y aura un centre fort, respectueux de la liberté, ces pays rentreront de nouveau dans la famille des peuples composant la Russie.

La brochure de M. Argounov : **Entre deux bolchevismes**, est parue en langue russe, et il faut souhaiter qu'une traduction française en soit donnée le plus vite possible. Le récit de M. Argounov projette une éclatante lumière sur les derniers événements qui se sont produits en Russie, sur la formation du gouvernement de Koltchak — sur le point d'être reconnu comme gouvernement panrusse — et les circonstances qui ont accompagné ce coup d'Etat. M. Argounov, dont la probité politique et révolutionnaire est reconnue même par ses ennemis, avait pris, dès le début de la guerre, une position très nette pour la défense nationale, pour la lutte contre l'Allemagne ; il était de ceux que le groupe de Lénine et ses

amis appelaient, avec un sens péjoratif, les « social-patriotes ». Emigrant depuis de longues années, dès que la révolution éclata, M. Argounov rentra en Russie et se mit au service du gouvernement Kerensky. Ennemi de toujours des bolcheviks, à grand'peine il échappa de leurs mains et, en septembre 1918, il arriva à Oufa, où se réunissaient alors les forces antibolchevistes en vue d'organiser en un front unique, sans distinction de partis, tous ceux qui voulaient combattre les bolcheviks.

Dans sa brochure M. Argounov raconte en détail la formation laborieuse de ce gouvernement de coalition, qui aboutit au Directoire avec, pour chef, A. O. Avksentiev.

M. Argounov participa à tous les pourparlers entre le gouvernement d'Omsk et le Directoire. Il raconte le coup de force qui mit fin à cette collaboration et porta au pouvoir l'amiral Koltchak. M. Argounov dit, avec raison, que la dictature militaire seule ne pourra vaincre le bolchevisme. Pour réussir dans cette tâche elle doit s'appuyer sur les forces populaires ; mais pour que le peuple marche derrière cette dictature, il doit avoir la certitude qu'elle porte en elle le gage de la liberté. A la guerre civile il faut donner une certaine idéologie au nom de quoi elle se fait. M. Argounov s'élève au-dessus de toute rancune personnelle. Bien que victime du coup d'Etat de Koltchak, il pense que dans l'intérêt de la Russie il importe tout d'abord d'enrayer le bolchevisme et que, pour cela, il faut rétablir le plus promptement possible la liberté politique, et toute liberté, dans les régions affranchies de ce joug.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Dans **la Paix par la Science et le Protectorat rhénan** le Dr Raphaël Dubois, professeur de physiologie à Lyon, cherche à appliquer à la solution des problèmes posés par la guerre mondiale les principes et les lois démontrés dans les sciences naturelles. Il en arrive à conclure « que les malaises sociaux ou internationaux dépendent des influences *cosmiques* ». De ce que « les diplomates sont gens très nerveux » et de ce que « personne ne veut accepter la responsabilité de la monstrueuse guerre... que l'on pourrait appeler pour ce motif *la guerre des irresponsables* », il déduit « que la vie de millions d'êtres humains peut être à la merci de quelque impulsif plus ou moins barométrique, d'un fou ou d'un alcoolique. C'est la condamnation sans appel de la diplomatie secrète ». Comme « les collectivités humaines... n'échappent pas aux influences cosmiques », il se demande « s'il serait hors de propos de joindre le tracé d'un baromètre enregistreur au compte rendu des séances » des grandes assemblées délibérantes. Il soutient ensuite « que les couches géologiques paraissent se recouvrir à la manière d'un ruban

enroulé sur un cylindre, fait indiquant déjà *la circulation des êtres vivants autour du globe* ». Cette circulation de l'Orient vers l'Occident aurait lieu pour les peuples aussi. C'est elle qui pousserait les Allemands contre nous. Pour nous protéger contre elle, le protectorat de la rive gauche du Rhin et d'une large bande de la rive droite nous est nécessaire. Telle est la « théorie *cosmique* de la guerre ».

La Renaissance économique de l'Italie, par Livio Marchetti, trace un résumé lumineux du splendide essor de l'Italie avant la guerre et de son admirable effort pendant celle-ci. Cette publication est destinée à plaider le même procès que la suivante : *Les Revendications, les Droits et les Sacrifices de l'Italie* (Institut italien, 26, rue de Montpensier, s. p.), qui soutient que les Serbo-Croates n'ayant contribué en rien à la victoire de Vittorio Veneto, et l'Italie « ayant gagné la guerre », celle-ci a droit non seulement à ce que le pacte de Londres lui réserve en Dalmatie (216 kilom. de côtes sur 1.200), mais aussi au district de Fiume où les Italiens forment 62,5 o/o de la population et les Slaves seulement 23,5 o/o. La ville de Fiume n'aurait jamais fait partie de la Croatie. Le trafic entre Fiume et la Croatie ne représentait que 7 o/o du trafic total de ce port, et ces 7 o/o ne constituaient que 13 o/o du trafic maritime total des provinces yougo-slaves de l'Autriche-Hongrie. L'Etat hongrois, a dit le maire de Fiume, « était composé de trois facteurs : 1° la Hongrie, 2° la Croatie, 3° Fiume ». « L'Italie donnerait d'ailleurs toutes les facilités possibles au commerce yougo-slave du port de Fiume. » La brochure se termine par une impressionnante énumération des sacrifices de l'Italie pendant la guerre. — Naturellement les Yougo-Slaves ont répliqué. *La Situation actuelle de Rijeka (Fiume), conséquence d'un faux*, par Ferdo de Sisic (impr. Lang, s. p.), répond aux Italiens que Fiume, héritée en 1468 comme propriété privée par les Habsbourg, fut « unie de nouveau directement au royaume de Croatie » par Marie-Thérèse en 1776. Il est vrai qu'en même temps, l'impératrice disait que Fiume constituerait « un corps séparé rattaché à la sainte couronne du royaume de Hongrie ». Cette phrase fut utilisée en 1868 par Andrassy pour faire signer par François-Joseph un texte de la convention croato-magyare où l'art. 66 originaire (Fiume « n'est pas explicitement mentionnée comme faisant partie du territoire croate ») était remplacé par la phrase de 1776 appelant Fiume « un corps séparé ». D'ailleurs, d'après cette brochure, il n'y aurait à Fiume que 24.212 Italiens (49 o/o) contre 15.687 Yougo-Slaves (32 o/o.) — Une grande carte intitulée *La Question de Fiume* (Comité Yougoslave, 17, rue Cadet, s. p.) donne même les chiffres suivants : 27.393 Yougo-Slaves contre 24.870 Italiens, se décompo-

sant ainsi : à Fiume même 24.212 Italiens et 15.687 Yougo-Slaves; à Susak (faubourg *oriental*) 11.706 Yougo-Slaves, 658 Italiens. D'une note de cette carte, disant que l'Italie réclame la côte jusqu'aux récifs de Saint-Marc (en face de Veglia), il semble bien résulter que les Yougo-Slaves se contenteraient à la rigueur de garder Susak. C'est d'ailleurs le compromis auquel on paraît arriver.

Une conférence de M. Smodlaka, député de Spalato et délégué serbe au Congrès de la paix, fait connaître **les Revendications territoriales des Yougoslaves** dans toute leur étendue. Outre les territoires istriens et dalmates que leur disputent les Italiens, ils réclament la partie sud de la Carinthie avec 180.000 habitants (moitié Yougoslaves et moitié Allemands), la partie sud de la Styrie (580.000 habitants, dont 86 o/o Yougoslaves), quatre régions de la Hongrie (Mur, Batchka, Baranya, Banat occidental, avec environ 1.400.000 habitants), enfin des rectifications de frontière en Albanie et en Bulgarie. Le royaume yougoslave compterait environ 13 millions d'habitants, dont 10 o/o d'étrangers.

L'Italie et les Yougoslaves, par Zdenko Moravec, est une réplique à la brochure *Les Héritiers de l'Autriche*, dont nous avons rendu compte. Elle expose les persécutions sanglantes dont les Yougoslaves furent victimes en Autriche-Hongrie pendant la guerre et affirme qu'ils ont grossi les rangs des armées alliées de 80 à 100.000 volontaires, et cela quoique la malveillance des autorités italiennes ait empêché plus de 25.000 soldats et officiers yougoslaves prisonniers en Italie de s'enrôler dans l'armée serbe. L'auteur cite une pièce du 2 décembre 1916 montrant l'inquiétude de l'archiduc Frédéric au sujet de la « propagande traîtresse » dans les régiments dalmates, dont deux, pendant le seul mois d'avril, avaient perdu 244 hommes par désertion. Une autre pièce prouve que l'état-major austro-hongrois attribua la révélation du moment de son offensive du 15 juin 1918 à des déserteurs yougo-slaves. Enfin une troisième pièce établirait que Rizzo dut au déserteur dalmate Radoslav Farcic de pouvoir torpiller le *Szent Istvan* en juillet 1918 (ce qui est expressément nié par les Italiens). — Ceux-ci, dans tous les cas, traitèrent durement la famille Farcic après l'occupation de l'île Curzola, où elle habitait. *Ce que j'ai souffert*, par Antun Farcic (impr. Lang, s. p.) donne l'impression que les procédés des autorités italiennes envers les Serbo-Croates en Dalmatie sont copiés sur ceux des Allemands.

Il ne semble pas d'ailleurs que les Serbes agissent bien différemment avec les Monténégrins, si ce que raconte : **Et le Monténégro ???** par Jean Arcille est exact :

Le Monténégro a été la première victime de l'impérialisme serbien. Les troupes d'Alexandre occupèrent le pays après le départ des Autrichiens. Lorsque le commandant français de Cattaro vint à Cettigné, les agents ser-

bes l'entourèrent et l'empêchèrent de s'approcher des Monténégrins. Il y eut plusieurs combats. Les Serbes employèrent des canons et des mitrailleuses. Il y aurait eu plus de mille morts et blessés.

Il est vrai que la façon dont l'auteur parle du prétendu complot de 1907, soi-disant fomenté par M. Pachitch contre le roi Nicolas de Monténégro, met en défiance contre ses affirmations. — **Un compte rendu**, par C. Kamenarovitch, raconte en détail les manœuvres de M. Pachitch pour faire servir le Comité yougoslave à la réalisation de l'idée de la Grande Serbie (par opposition à celle de Yougo-Slavie). Pour empêcher les Alliés d'aider le Monténégro, il aurait entravé le recrutement du corps d'armée yougo-slave (afin de pouvoir lui maintenir un caractère exclusivement serbe), empêché de construire une route de Mitrovitza à Andrievitza (ce qui eût permis de ravitailler le Monténégro et épargné à l'armée serbe la plus grande partie de ses pertes pendant sa retraite de 1915) et insinué aux Alliés que le Monténégro se préparait à les trahir. L'auteur donne tant de précisions qu'il semble difficile de croire que la réunion du Monténégro à la Serbie n'ait pas été accompagnée d'intrigues serbes qui n'avaient rien de généreux.

Dans deux volumes consacrés aux **Finances Roumaines sous le régime de l'occupation et de la paix allemande**, G. D. Creanga nous décrit l'exploitation impitoyable de sa malheureuse patrie par les Allemands. Il se déclare hors d'état de donner un chiffre de ce qu'ils lui ont pris, tant ont été innombrables les extorsions de tout genre. Un exemple suffit : sur 1.200 locomotives, les Allemands n'en ont laissé que 100, dont 50 en bon état.

La Roumanie, jadis le grenier de l'Europe, meurt de faim. Ce n'est qu'avec l'aide financière des Alliés, conclut M. Creanga, qu'elle pourra se relever.

Un écrivain roumain de talent, M. D. Iancovici, raconte dans un livre fort instructif la vie et l'œuvre de l'illustre patriote roumain **Take Jonesco**. Son travail, utilisant une littérature orientale qui nous est peu accessible, renferme beaucoup de renseignements qu'on ne trouverait pas ailleurs. Il est d'ailleurs presque exclusivement consacré à l'action diplomatique de M. Jonesco et présente par suite un intérêt général. L'auteur paraît d'ailleurs avoir reçu et noté des confidences de M. Jonesco lui-même. Citons en particulier celles-ci, qui éclairent la politique tortueuse de Guillaume, incitant l'Autriche-Hongrie à provoquer la guerre européenne avec l'arrière-pensée d'écraser cette puissance, dès qu'avec son aide il aurait écrasé la Russie, la France et l'Angleterre :

Au cours de l'automne 1912, M. de Jagow confia à M. Diamandy, ministre de Roumanie à Rome, qu'une des préoccupations du gouvernement

allemand était de savoir comment *l'inévitable effondrement de l'Autriche-Hongrie* pourrait ne pas amener une catastrophe européenne...

En août 1914, Guillaume II dit au prince Carol de Roumanie : « Votre oncle, le roi Carol, a eu tort de ne pas nous suivre dès le premier jour ; dites-lui qu'il est encore temps de réparer cette erreur. Venez avec moi, je vous donnerai la Bessarabie et Odessa, si vous voulez l'accepter. Quant à la Transylvanie et à la Bukovine, vous les aurez de moi au plus tard dans vingt ans, *puisque c'est le délai maximum que pourra encore durer l'Autriche-Hongrie.*

De pareilles insinuations de Guillaume et de ses ministres ont déjà été rapportées. Le Kaiser n'a pas dû regretter beaucoup la captivité et la mort de Nicolas II, car il aurait pu en raconter long sur les manœuvres allemandes pour arriver à un partage de l'Europe entre l'Allemagne et la Russie aux dépens de l'Autriche.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Président W. Wilson : *Messages, discours, documents diplomatiques* (traduction Roustan), 2 vol. à 4 fr. 50 chacun, Payot. — Francesco Cosentini : *Préliminaires à la Société des Nations*, Alcan, 3 fr. 50. — *Les Turcs et les revendications arméniennes*, impr. Lhoir, Paris. — *Memorandum sur les revendications du peuple kurde*, Imp. Lhoir, Paris. — *Stockholm*, Stockholm, Tidens förlag, 8 cour. — Samuel Gompers : *American Labor and the War*, New-York, George H. Doran, 1 doll., 75. — Georges Valois : *Le Cheval de Troie*, Nouvelle librairie Nationale, 3.50. — Dr R. A. Reiss : *Le Traitement des prisonniers et des blessés par les Germano-Bulgares*, Bernard-Grasset, 2.50. — Louis Thomas : *Souvenirs d'un chasseur*, Perrin, 3.50. — P. Ginisty et Cap. M. Gagneur : *Les belles évasions*, La Renaissance du Livre, 3. 50. — Clément-Janis : *Les Estampes, Images et affiches de la Guerre*, Paris, « Gazette des Beaux-Arts, » in-8° ill., 14 fr. 40. — Chr. Sénéchal : *Deutschland singt* (*L'Allemagne chante*). Préface de M. Ehrhard, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, Paris, éd. de la Sirène, in-16, 2 fr. 50.

M. Désiré Roustan, qui avait déjà traduit la grande *Histoire du peuple américain* du président Wilson, vient de donner une autre traduction faite avec le même soin scrupuleux des **Messages, discours et documents diplomatiques relatifs à la guerre mondiale** du Président W. Wilson. Leur texte est encadré de notes et de commentaires, et l'ensemble des deux volumes donne un peu l'impression du *Cromwell* de Carlyle. On suit avec une admiration émue le développement majestueux de cette grande pensée. Quelle différence entre la proclamation du 18 août 1914 par laquelle le Président demande à ses concitoyens d'observer une complète neutralité et les met en garde contre « cette rupture, la plus subtile, la plus essentielle dont vous vous rendriez coupable en prenant parti avec passion pour tel ou tel belligérant » et le discours au Congrès du 2 avril 1917, déclarant enfin que l'état de guerre existe entre les Etats-Unis et l'Allemagne : « C'est une chose terri-

ble que de conduire ce grand peuple pacifique à la guerre, la plus effrayante et la plus désastreuse de toutes les guerres... mais le droit est plus précieux que la paix. » Nulle transformation morale n'est plus angoissante et exaltante à la fois que celle de ce grand peuple et du chef qui l'a si splendidement incarné passant peu à peu de la neutralité la plus excessive, on peut bien le dire maintenant, car pourquoi, dès le début, les Etats-Unis ne se seraient-ils pas exprimés sur la violation de la Belgique comme fit le Brésil ? à la croisade la plus idéaliste, la plus enthousiaste et la plus admirable qui fut jamais.

A cette évolution qui a eu la part principale ? Est-ce le chef qui a entraîné son peuple ou le peuple qui a entraîné son chef ? La question intéressera toujours les psychologues. Rien ne prédisposait absolument les Etats-Unis à prendre parti pour l'Entente, et l'on peut même noter pas mal de raisons qui auraient dû les incliner en faveur de l'Allemagne, d'abord la présence sur leur sol de plusieurs millions d'Allemands d'origine qui n'avaient nullement oublié le *deutschtum*, et ensuite la présence d'autres millions d'Irlandais d'origine ayant pour l'Angleterre la haine la plus tenace et la plus justifiée ; encore l'horreur que tous les Américains sans distinction avaient pour le tsarisme et qui atteignait le paroxysme chez les anciens sujets des tsars, Juifs, Polonais, Russes même ; l'éloignement de ces mêmes Américains pour les éléments slaves et latins ; leur peu de goût pour certains aspects irréligieux ou inconvenables de notre société française ; ajoutez-y le souvenir de la vieille haine pour l'Angleterre et l'influence de la récente et violente antipathie pour le Japon son allié. Tout cela formait un faisceau de sentiments bien forts contre les ennemis de l'Allemagne, et que ne balançaient qu'insuffisamment quelques sentiments opposés d'autres *hyphenated*, ceux des Alsaciens et Posnaniens d'origine contre l'Allemagne, des Croates et des Bohêmes contre l'Autriche, des Arméniens, des Syriens et des Grecs contre la Turquie. Ici c'est certainement la persistance de la vieille sympathie pour notre pays qui a fait pencher le plateau de la balance ; les petites impatiences que causaient aux graves gens de là-bas nos frivolités peu morales ou irréligiosités peu loyales n'ont pas prévalu contre le souvenir de la fraternité d'armes de l'Indépendance et la communauté de nos institutions républicaines et de nos convictions démocratiques ; c'est de nous et de nous seuls que les Américains se sont sentis vraiment les frères, et c'est le voyage de la Mission Viviani-Joffre, en avril-mai 1917, qui a déclanché la grande décision d'intervention armée contre les empires de proie. Sans doute le sentiment de réprobation pour ces empires était né, dès le premier jour, aux nouvelles de la violation de la Belgique et des atrocités de Visé, de Dinant, de Louvain ; mais

peut-être, si la France n'avait pas été là, sur la gigantesque ligne de feu, les Etats-Unis n'auraient pas senti s'éveiller en eux cette âme héroïque qui leur a fait vouloir devenir dignes des héros de la Marne et de Verdun. En ce sens, c'est bien la France qui, par le rayonnement sympathique de son génie et le flamboiement persistant de sa Révolution, a déterminé l'entrée en ligne de l'Amérique et la défaite irrémédiable et absolue des Kaisers.

Mais cette croisade merveilleuse de tout un peuple n'aurait pas pu se faire si Wilson ne l'avait pas permis, et c'est ici que la grande figure de cet homme extraordinaire reprend toute son importance. De par la constitution américaine le Président est le maître absolu de la politique extérieure. Si, à la place de Wilson, il y avait eu Bryan, par exemple, les Etats-Unis ne seraient pas descendus dans la lice, et il s'en était fallu de bien peu que Bryan ne fût président à la place de Wilson en 1912. Telle ou telle république de l'Amérique du Sud, dont la constitution est calquée sur celle des Etats-Unis, fait ici la contre-épreuve : l'opinion publique y était aussi ardente pour l'Entente qu'aux Etats-Unis, mais le président ne voulait pas suivre cette opinion publique, et ces pays sont restés neutres, bassement neutres. Si donc les Etats-Unis ont marché pour nous et contre nos ennemis, c'est à Woodrow Wilson que nous le devons. Or s'il s'est prononcé pour le Droit contre la Violence et pour la Civilisation contre la Barbarie, c'est, on ne peut en douter quand on a lu l'admirable série de ses Messages, parce qu'il était un homme de conscience et d'honneur.

Il est navrant, il est honteux que quelques-uns dans le monde, même, hélas, chez nous, aient nié la grandeur d'âme de cet homme. Réactionnaires et révolutionnaires se sont, une fois de plus, rencontrés dans les calomnies et les injures à son encontre, mais comme tout cela importe peu! Dans quelques années, quand le feu des passions nationalistes se sera atténué, les Italiens eux-mêmes rendront justice à sa magnanimité. Et sans doute, on pourra toujours dire que sur tel ou tel point il aurait pu être mieux d'accord avec lui-même, ne pas invoquer la loi Monroë pour le Nouveau Monde, puisqu'il l'abrogeait pour l'Ancien, ne pas refuser le droit commun aux Japonais là-bas, puisqu'il l'exigeait ici pour les Juifs ou les Arabes, ne pas recommencer les cachotteries de la vieille diplomatie, ne pas se taire sur les Irlandais, ne pas s'opposer à telles justes précautions militaires contre l'Allemagne, à tels remboursements de frais de guerre, à telles restitutions de vols véritables (la partie, par exemple des 5 milliards de 1871 qui dépassait les frais de guerre), à tels droits de contrôle ou de sanction de la Société des Nations, mais quoi, toutes ces critiques même fondées ne détruiraient pas l'admirable et malgré tout désintéressée grandeur de son œuvre. Le Pré-

sident Wilson restera la plus grande figure de ce temps. Heureux le peuple qui a pu, en moins de cent cinquante ans, mettre à sa tête trois chefs aussi rayonnants que Washington, Abraham Lincoln et Woodrow Wilson! A aucune autre nation en aucun temps n'est échu un pareil bonheur.

Sur la Société des Nations, qui a été la grande idée du Président Wilson, celle qu'il a sinon conçue (elle est ancienne et à cette conception nous autres Français avons grande part), du moins réalisée dans la mesure où elle pouvait actuellement l'être, on lira avec fruit le livre du professeur Francesco Cosentini : **Préliminaires à la Société des Nations**, qui expose très bien au point de vue juridique le problème de l'organisation de la paix sociale et internationale. Ricaner de ce que l'œuvre de Wilson est incomplète est vraiment trop facile ; c'est déjà beaucoup qu'il y ait un organe de cette volonté générale des Etats civilisés à laquelle un peuple ne se refusera désormais que sous sa responsabilité propre ; le temps est *galantuomo*, comme disent justement les Italiens.

Et c'est pour cela que l'œuvre du traité de paix ne devrait être que provisoire. Le temps la confirmera et la complétera. Dans des pays comme la Turquie d'Asie, où depuis tant de siècles les races ont été pressurées, la stabilisation définitive ne se fera que plus tard. Deux mémoires parallèles: **Les Turcs et les revendications arméniennes** émanant d'un groupe de « Turcs ententistes résidant en France », et le **Memorandum sur les revendications du peuple kurde** signé du seul général Chérif-pacha, montrent les difficultés du problème, et l'imprudence qu'on commettrait en voulant leur apporter des solutions désormais intangibles. Il est certain que, par suite des persécutions et des massacres, les Arméniens sont en minorité aujourd'hui dans toutes les provinces turques, même celles dont ils devraient être les seuls habitants, l'ancienne XIIIe satrapie du Grand Roi, ou le royaume du fastueux Tigrane, mais quand la paix sera rétablie en cette partie du Vieux Monde et que les peuples se hiérarchiseront d'après leur productivité et leur vitalité, il y aura des révisions de cartes qui s'imposeront. Le Mémoire des Turcs ententistes se contente d'ailleurs de plaider les circonstances atténuantes en faveur du peuple turc, qui ne serait en rien responsable des massacres perpétrés par les fonctionnaires du gouvernement de Stamboul : le plaidoyer n'est pas nouveau, et surtout n'est pas convaincant ; c'est un triste peuple celui qui exécute aussi vite et d'aussi bon cœur le mot d'ordre des massacreurs. Et si le fonds de brutalité de la race est ici aggravé par le fanatisme de la religion, c'est tant pis aussi pour cette religion. Quelque favorable qu'on puisse être à l'Islam, il ne faut pas oublier que partout où le Coran règne, le sang de l'incirconcis coule, et que le récent effort d'indépendance de l'Egypte

musulmane s'est tout d'abord manifesté par un massacre d'Arméniens, un de plus !

Les Kurdes sont d'aussi vieux fils du sol que les Arméniens, s'ils descendent de ces antiques Gordiens dont parle Xénophon dans la *Retraite des Dix Mille*. Ce ne sont pas des Touraniens, ni des Sémites, mais des Indo-européens comme nous, et on peut espérer qu'une fois délivrés du régime turc abrutissant et de l'influence non moins désastreuse de l'Islam, ils renonceront au brigandage et tiendront leur place parmi les peuples civilisés de l'Asie, tout comme leurs frères d'Iran. Elisée Reclus, dans une phrase que ne manque pas de citer le général Chérif, reconnaissait dès 1884 leur légitime prétention à former un Etat distinct. Les frontières respectives de cet Etat kurde et de l'Etat arménien seront assez difficiles à tracer, comme celles des Etats voisins, le chaldéen, le syrien, l'arabe, etc. Les races dans toute cette région sont si confuses et si mélangées ! Qui sait si sous la surface turque qu'on croit homogène sur tout le plateau d'Anatolie, on ne retrouvera pas des éléments des anciennes races phrygienne, cappadocienne et même galate ? On parlait encore celtique à Angora au temps de saint Jérôme ; la vieille population gauloise a pu perdre sa langue, mais elle n'a certainement pas disparu. Les Kurdes, pour en revenir à eux, pourront en effet former un Etat à part, sinon aussi vaste que celui que rêve leur porte-parole et qui irait d'Edesse à Kermanchah en Perse, du moins assez fortement constitué dans sa petitesse, à cheval sur les montagnes de la Turquie et de la Perse d'aujourd'hui. Ce sera à la conférence de la Paix à délimiter leur territoire et à préciser leurs statuts une fois qu'elle aura réglé le sort de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, car il faudra bien en finir avec le second *duo* Bulgarie et Turquie. Sur celle-ci il semble que les idées des *big five* changent bien facilement ; un jour il est question de n'avoir plus qu'un petit sultanat turc d'Iconium, un autre jour on parle de rebâtir la vieille Porte dans toute sa sublimité, de Constantinoble à presque Bagdad. Le sort du futur Etat kurde est lié à la décision définitive des dits Gros-Cinq. S'ils se déterminent pour la libération des vieux peuples d'Asie, il y aura place pour un petit Tyrol ou une petite Suisse dite Kurdistan. Il sera bon, seulement, de ne pas oublier les gendarmes, dans le voisinage.

HENRI MAZEL.

§

Le Comité organisateur de la Conférence socialiste internationale de **Stockholm** a publié l'ensemble des mémoires ou dépositions qui lui ont été présentés par la plupart des partis socialistes du monde entier, en réponse au fameux questionnaire qu'il avait rédigé au sujet des origines de la guerre, de la conception de la paix, et des

conditions de la reprise des relations internationales. Ce recueil de documents est précédé d'un historique officiel par M. Camille Huysmans, secrétaire du Bureau socialiste international, qui a été aussi secrétaire du Comité. Historique officiel, qui donne les dates des réunions, les noms des membres, les textes des principaux appels et de quelques dépêches, mais sans discussion, presque sans explication et sans ces à-côté qui sont nécessaires pour comprendre le vrai sens des faits et leur portée. Pour comprendre ce qu'a été Stockholm, l'historique de M. Camille Huysmans est indispensable, mais tout à fait insuffisant. Et pourtant, ce froid exposé est vivant par l'impression qu'il donne de la ténacité avec laquelle le Comité hollando-scandinave s'est consacré à sa tâche, et de la force qui entraînait progressivement les partis les plus rebelles vers la Conférence internationale. Elle aurait eu lieu dès le mois d'août 1917, si les gouvernements alliés ne s'étaient pas alors entendus pour refuser les passeports, mais il est évident qu'à cette date les partis socialistes des pays alliés n'étaient, au fond, pas fâchés qu'on les empêchât de commettre la sottise à laquelle ils s'étaient décidés à contre-cœur.

M. Camille Huysmans mentionne tout de même les soupçons au sujet de l'origine de Stockholm, et prend, sur ce point, un ton de polémiste ironique : il affecte de les mettre au niveau des soupçons de « manœuvre de l'Entente », qui leur ont été opposés en pendant, suivant un procédé connu, et il ne parle pas des relations allemandes de M. Troelstra. Et à propos de l'invitation à la Conférence par le Soviet de Petrograd, il ne parle pas davantage de M. Borgbjerg. Ce sont là pour lui, sans doute, des faits extérieurs à l'action du Comité, dont il n'a pas à tenir compte. Si MM. Borgbjerg et Troelstra manifestaient des tendances germanophiles, n'y avait-il pas M. Hjalmar Branting pour faire l'équilibre ? Tel est l'argument que l'on fait toujours valoir comme une garantie contre toute action progermaine du Comité. Argument sans valeur, parce que l'inspiration allemande d'un Borgbjerg pouvait amener des actes décisifs, ce qui est arrivé au moins une fois, tandis que M. Branting n'a jamais été au service de l'Entente. L'argument, de plus, repose sur une fausse réputation du leader suédois : M. Branting, quelles qu'aient pu être ses sympathies naturelles pour les démocraties occidentales, n'a pas été, politiquement, ententophile. Il a été simplement neutre, et même sa neutralité, dans les premiers temps de la guerre, était fort bienveillante envers l'Allemagne. Certes, la différence était grande entre lui et les deux germanophiles actifs du Comité, mais ce fut une erreur de croire que, s'ils étaient d'un côté, lui était de l'autre et faisait contre-poids.

L'exposé de M. Camille Huysmans est donc, en réalité, fort tendancieux. Sa prétention aux vues politiques étendues se marque de

façon curieuse dans le passage suivant, qui se place dans le chapitre sur « l'origine de Stockholm », et vise, par conséquent, la situation d'avril 1917, soit un mois après la révolution russe :

On pouvait craindre que l'idée de la paix à tout prix ne l'emportât et désagrégeât la force de résistance de la Russie. Le développement de ces tendances nous conduisait fatalement à des perspectives de paix séparée, c'est-à-dire, peut-être à une prolongation de la guerre, et avec elle à un retour de la réaction. Il fallait donc tout faire pour jeter les fondements d'une paix honorable et rapide, sauver la révolution, empêcher la dislocation et permettre à la Russie de s'organiser pour qu'elle devienne en Europe un agent de libération. Dès lors, une conférence internationale des classes ouvrières devenait une nécessité urgente pour tout le prolétariat.

L'idée de la paix « honorable et rapide » pouvait bien venir à des gens qui ne prenaient pas parti pour l'Allemagne, mais elle ne pouvait être celle de gens qui auraient pris parti contre elle comme il convenait. De ceux-là il n'y en avait pas parmi les promoteurs de la Conférence.

Les documents sont d'un intérêt très inégal, mais ils méritent d'être relus, — ou lus, plutôt : car les plus importants, étant fort longs, n'ont été donnés qu'en résumé dans les journaux français, — sauf le manifeste des neutres, que j'ai publié dans la *Grande Revue*. Mais il faudrait joindre à chacun de ces documents le récit, publié dans la presse scandinave, des séances du Comité où les délégations ont été entendues, et les interviews que les journalistes scandinaves s'empressaient de prendre aux principaux délégués. En ce qui concerne les deux délégations allemandes, surtout, l'absence de cette documentation complémentaire est très regrettable, — et il aurait peut-être été possible d'y ajouter les procès-verbaux de ces séances, s'ils ont été tenus.

Je peux, à ce propos, rapporter un fait assez singulier. Un socialiste notoire, et dont l'esprit critique est averti, racontait, peu de temps après l'audition des délégués du vieux parti allemand, que M. Branting, en présidant la séance où furent reçus les sozial-demokrates allemands du vieux parti, leur avait adressé des paroles de blâme sévère. Même en admettant que cette attitude du leader suédois ait été réelle, cela montre avec quelle facilité se répandaient certains bruits. Celui-ci était de nature à rassurer les socialistes hésitants et à leur inspirer confiance dans le Comité hollando-scandinave.

Quant aux mémoires ou déclarations qui proviennent de petites nations, c'est un pêle-mêle dont il faut se méfier. Se présentait qui voulait devant le Comité, y compris des groupements, socialistes ou non, récemment formés et fort peu nombreux. Voici un exemple. Le parti politique le plus ancien et de beaucoup le plus considérable de

la Géorgie est le parti social-démocrate, qui, aux élections de novembre 1917, a remporté presque tous les sièges; l'opinion géorgienne n'a été pourtant représentée à Stockholm que par une délégation commune du parti socialiste fédéraliste et du parti national démocrate.

M. Samuel Gompers, président de l'*American Federation of Labor*, a publié sur **Le Monde américain du travail et la guerre** un ouvrage en deux parties, qui présentent deux aspects d'une même histoire : la première est la collection des principaux discours prononcés par M. Gompers au cours de la guerre, et la seconde est une suite de documents qui précisent la position prise, depuis 1914, et à chaque moment, par la grande association travailliste américaine. Le constant parallélisme entre la pensée du président et les actes de la Fédération montre combien leur accord a été parfait.

La Fédération était profondément pacifiste, et le simple fait de la guerre causait à ses membres une sorte de répulsion instinctive vis-à-vis de tous les belligérants. On ne s'en est pas tenu, toutefois, à cette première impression, et dès le Congrès de Philadelphie, en novembre 1914, la distinction est faite entre les guerres de conquêtes et les guerres révolutionnaires; celles-ci sont déclarées justifiables lorsqu'il n'existe pas de moyens constitutionnels pour redresser les torts, et elles ne peuvent être blâmées si le recours aux armes est le moyen suprême pour obtenir le droit inaliénable à la vie, à la liberté, à la recherche du bonheur et de la justice. En même temps, le Congrès proposait la tenue d'un Congrès travailliste international au moment où les conditions de la paix seraient discutées. Ceci, je le répète, date de 1914, mais ce fut alors en Allemagne que ce projet fut trouvé « impraticable ».

Au Congrès de San Francisco, en 1916, au sujet de la fourniture aux alliés de marchandises, parmi lesquelles il y a des munitions de guerre, on observe qu'il ne faut pas exercer de contrainte sur les autres nations, « même en matière de paix », et l'on ajoute :

Si nos ancêtres avaient préféré la paix à la justice, nous n'aurions pas aujourd'hui les idéals et les institutions de liberté ; c'est pourquoi, dans notre attitude à l'égard des nations européennes et de la guerre européenne, nous devons tenir à la justice pour les citoyens américains en même temps qu'à notre désir de restaurer la paix.

Au Congrès de Buffalo, en novembre 1917, les Etats-Unis sont entrés dans la guerre avec l'approbation de l'*American Federation of Labor*, et il est rendu compte de la réponse donnée à l'invitation du Comité hollando-scandinave :

Nous croyons que les desseins de ceux qui dirigent le mouvement de Stockholm ont été d'une telle nature qu'ils ont été définis exactement par l'expression : « offensive de paix ».

Les mouvements ouvriers des Etats-Unis et de Grande-Bretagne ont senti qu'ils ne pouvaient envoyer des représentants à Stockholm et demeurer loyaux envers leurs gouvernements et leurs compatriotes qui se sacrifiaient pour la cause de la justice et de la démocratie. C'est pourquoi le mouvement ouvrier américain a refusé d'envoyer des représentants...

Les discours de M. Samuel Gompers développent les idées générales qui ont inspiré les actes de la grande Fédération américaine. Dès septembre 1914, il rappelle ce qu'a été « l'esprit de la révolution française », et sa formule : Liberté, égalité, fraternité, et il exprime deux espérances. On devra former, dit-il, « un gouvernement mondial, une fédération mondiale compétente pour établir la justice entre les nations et capable de maintenir la paix du monde ». Et dans la réorganisation générale qui suivra la guerre, il faut que les travailleurs fassent entendre leur voix, et exercent leur influence. C'est donc dès le début qu'il a compris le caractère de la guerre : la participation américaine était, par là, implicitement admise. Mais lorsque les Etats-Unis eurent déclaré la guerre à leur tour, il lui sembla qu'elle prenait seulement par ce fait tout son sens, et il dit le 2 novembre 1917 :

Je me risque à imaginer que l'historien futur écrira quelque chose dans ce genre : ce que la Déclaration d'Indépendance a fait en créant notre nation, en donnant une valeur nouvelle aux droits de l'homme et à la réalisation des principes de justice, de liberté et de démocratie, — ce que la Déclaration d'Indépendance a fait pour le peuple des Etats-Unis d'Amérique, la déclaration de guerre des Etats-Unis le fera pour le peuple de toutes les nations du monde. Cette guerre n'était qu'une guerre. Aujourd'hui, et depuis l'entrée des Etats-Unis dans la lutte gigantesque, ce n'est plus une guerre, c'est une croisade pour la liberté et la justice !

Il y a là, évidemment, un petit accès de vanité nationale : ce n'est pas la participation américaine qui a conféré à la guerre son caractère de croisade, c'est, au contraire, parce que la guerre avait ce caractère que l'Amérique y est entrée ; mais par le fait de cette entrée, le sens et la portée du conflit, si bien compris par M. Gompers depuis le commencement, sont apparus avec plus d'évidence.

Il a plusieurs fois répété ce mot de croisade. C'était la lutte contre le militarisme prussien et les ambitions d'hégémonie de l'Allemagne, lutte de la démocratie contre l'autocratie. Par suite pas de paix immédiate, qui serait « une justification de la politique du germanisme allemand, et un simple ajournement de la décision militaire à plus tard », — peut-être à un moment où les pays démocratiques seraient moins unis. Pas de paix par négociation. Pas d'indulgence pour les tièdes et les traîtres.

Et pourtant, ce belliqueux Gompers est profondément pacifiste. C'est précisément parce qu'il est pacifiste et démocrate, et un hom-

me qui croit à la mission de la classe ouvrière, qu'il veut que cette guerre soit menée à fond. Car la guerre ne doit pas seulement établir un régime de sécurité internationale. Les rapports entre les hommes doivent aussi être modifiés. « Les vieux concepts seront refondus. Il y aura des concepts nouveaux de la dignité et des droits de l'homme, de la vraie démocratie, de la vraie liberté. » C'est afin que puissent être acquis tous les bénéfices de la grande croisade que le président Gompers demande à la classe ouvrière une action résolue.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

J'avais réservé jusqu'ici l'ouvrage de M. Georges Valois : **Le Cheval de Troie**, qui est un livre de déduction et de raisonnement, — des réflexions sur la philosophie et sur la conduite de la guerre », et je tiens à dire qu'il mérite d'être lu et même étudié, car il discute nombre de problèmes intéressants du conflit actuel. Au passage même, il combat des idées acceptées de beaucoup, et dont la négation fera peut-être surgir des protestations ; par exemple cet aphorisme devenu presque un dogme : « La guerre est un phénomène barbare et qui doit disparaître du monde. » D'autres choqueront plus encore, peut-être comme lorsqu'il s'élève contre l'égalité du service militaire, — et dont le chapitre devait contenir des choses bien subversives, car la censure y a terriblement coupaillé. Mais le livre est surtout un ensemble de dissertations sur la guerre et ses à-côtés, — dissertations d'une portée immédiate,— et il s'arrête d'abord sur les raisons que nous avons eues de la faire ; car « il n'est pas un Français qui ne se considère comme ayant un compte à régler avec un habitant de la Germanie ». Cependant on a recouvert la réalité d'une débauche d'abstractions : droit, justice, liberté, démocratie, civilisation, — lorsque la vérité c'est simplement que le Français ne veut pas obéir à l'Allemand, être son bien, sa chose, — et recevoir des gifles parce qu'il n'aura pas salué. Mais il s'élève abondamment contre le principe du service obligatoire, — contre lequel évidemment on pourra toujours alléguer des raisons. Pour ce qui est du soldat travailleur, dit-il, son rendement est une dérision, tant l'organisation est absurde. Il le démontre longuement, avec chiffres à l'appui, et c'est pour conclure ensuite que lorsqu'on a vu fonctionner l'institution on sait ce que peut être le rendement de la société socialiste, ce qui l'amène à dire ensuite comment cette force aurait dû être utilisée pour ne pas arriver à des résultats absurdes. Aux armées, il y a toujours gaspillage, parce que c'est le système de la collectivité ; l'armée moderne est organisée sur le principe du socialisme communiste, — « système ruineux, inférieur en rendement à tout système capitaliste ou féodal, et de plus funeste pour le citoyen

de condition ordinaire pour lequel on le dit inventé » ; système excellent, en principe comme toujours, mais qui aboutit à « ce prodigieux gaspillage que tout le monde connaît ». A l'armée on n'a jamais su ce qu'était l'économie ; on ignore les prix de revient, car personne n'est intéressé à se contenir : gaspillage de l'essence, gaspillage des vivres, gaspillage du caoutchouc, des vêtements, c'est l'histoire de chaque jour. L'auteur énumère d'autre part les sujets de mécontentement des « poilus » et s'étend sur le rôle administratif de l'adjudant, du sergent-major. L'armée nationale, basée sur des principes égalitaires, n'existe plus maintenant ; du reste, les nécessités de la guerre l'ont détruite en quelques mois. Il y faudrait des principes differents, substituer à des notions comme la Conscience, le Devoir, l'Egalité, devenues inapplicables et inintelligibles, des directives qui s'appellent l'Honneur, l'Intérêt, la Différenciation. Il faudrait encore une « nouvelle forme de la spécialisation militaire et de la démilitarisation des services annexes de l'armée ». — Ces longues dissertations se trouvent malheureusement gâtées par quelques tirades sur le Progrès, — et il y a dans le livre l'exposé de diverses craintes qui, par chance, ne se sont pas réalisées jusqu'ici. Mais il soutient justement que la guerre de tranchées n'était qu'un pis aller et ne pouvait donner le résultat voulu. Il préconise enfin l'usage intensif des tanks, — c'est le *cheval de Troie* de l'époque actuelle, — pour mettre fin à cette trop longue période de guerre. On sait d'ailleurs que d'autres éléments sont intervenus. Mais entre temps M. Georges Valois, avec juste raison, demandait l'unité politique de commandement, à laquelle on a au moins substitué l'unité militaire, — et parlait de ce qu'aurait pu être l'organisation économique de la guerre, où il aurait voulu faire intervenir les syndicats ; puis des nombreux problèmes qui devaient suivre le conflit, et que nous voyons se développer et agir présentement. — Le livre qui en vient à discuter encore la signification du conflit avait été écrit avant la dernière ruée allemande et la campagne laborieuse qui devait reconduire l'ennemi jusqu'à la frontière. Nous lui laisserons la responsabilité de ses assertions et de ses théories si nous devions les exposer, et il n'en est pas moins véritable que la plupart des choses qu'il constate et discute restent actuelles, et que l'ouvrage mérite d'être retenu non comme une dissertation hâtive, mais une contribution raisonnée à l'étude des nombreux problèmes qui ont dû être envisagés durant la période actuelle et dont beaucoup demeurent.

Du Dr R.-A. Reiss, qui a donné déjà plusieurs publications analogues, voici un nouveau rapport sur **le Traitement des prisonniers et blessés par les Germano-Bulgares**. C'est encore un édifiant témoignage. Ceux qui sont cités sont des évadés des geôles et casernes de là-bas, ou des prisonniers, — des Serbes qui échap-

pèrent aux griffes de l'occupation, — à propos de quoi l'auteur constate une fois de plus « le dédain absolu des obligations envers les prisonniers ennemis » professé par les Empires centraux et leurs alliés d'Orient. Il montre des Serbes captifs, envoyés sur le front italien et qui doivent transporter des obus ou réparer les routes, et qui meurent d'épuisement, quand ils ne sont pas emportés par le typhus. Pour nourriture ils ont un peu de café, quelques pommes de terre, un quart de pain. Un des témoins raconte même que le pain était fait avec des pommes de terre et de la sciure de bois, et « qu'il était amer », ce qui est assez compréhensible. Un autre, envoyé dans un camp, entre Vienne et Prague, raconte que les malades n'avaient pas à manger ; ceux qui se trouvaient épuisés étaient frappés impitoyablement, si bien que beaucoup sont morts. — C'est d'ailleurs le résumé de tous les témoignages : brutalités, assassinat des faibles ou des malades, rationnement et insuffisance de la nourriture. Un troisième témoin dit qu'il a vu de ses compagnons tués par les Autrichiens parce qu'ils ne pouvaient plus travailler et qu'on ne laissait jamais plus d'une cinquantaine de prisonniers ensemble, par crainte de les voir comploter une révolte. Ailleurs sont les dépositions de ceux qu'on fait travailler à des ouvrages militaires, transporter des munitions et du matériel dans la zone de feu de l'artillerie italienne et où nombre de prisonniers furent tués par leurs propres canons. Un rapport a, du reste, été fait sur la condition des détenus au ministère de la Guerre serbe et dénonce les baraques sans chauffage, la famine, et indique de 3 à 5.000 morts. « Les soldats et les fonctionnaires, est-il ajouté ailleurs, volaient les paquets adressés aux prisonniers... Quand on transporte un malade du camp sur la rive droite de la Borna jusqu'à l'hôpital, on le déshabille, on le baigne, on lui coupe les cheveux et on le rase partout. On rase aux patients, sans distinction de sexe, les organes génitaux et cela devant tous les infirmiers et infirmières. Cette façon de faire provoque assez souvent la mort des malades pendant le bain ou après, quand on les met au lit... Parfois on a trouvé des gens morts dont on n'a même pas essayé de fixer l'identité... » Les conditions hygiéniques étaient si mauvaises, ajoute plus loin le rapport, « qu'on eût dit qu'on voulait faire *crever* (sic) tous ceux qui se trouvaient là. Les médecins, d'ailleurs, n'avaient pas de médicaments à leur disposition ou soignaient en dépit du bon sens. Dans un des camps où se trouvaient des prisonniers serbes et des Russes, on mit bientôt des Roumains, et « qui devaient fouiller les ordures pour trouver quelque chose à manger ». A Matthausen où l'on envoyait les prisonniers destinés à l'échange et dont on désirait améliorer la santé, le camp était en si mauvaise situation et tellement humide que des champignons poussaient sur les planches. Quand l'un ou l'autre tentait de s'enfuir des lieux de

détention et se trouvait repris, ce qui arrivait presque toujours, c'était « la pendaison au poteau », supplice atroce qu'il est préférable de ne pas décrire, mais qui faisait hurler de douleur les malheureux qu'on y avait condamnés. M. R. A. Reiss établit du reste que l'Autriche cherchait surtout l'extermination des prisonniers serbes. On avait aussi enrôlé de force des Macédoniens, c'est-à-dire des Serbes encore, parmi les Bulgares, selon le procédé allemand avec nos troupes de couleur, avec les Tartares et les Tcherkess des Russes, et les Bulgares traitaient leurs prisonniers avec la même cruauté, la même absence de sens moral que leurs alliés les Autrichiens et les Allemands ; massacres, enrôlements forcés, pillages, extermination dans les villages, etc..., — c'est toujours l'énoncé qui revient dans ces litanies. On mentionne l'assassinat d'un millier de soldats serbes, tués froidement sur le pont de la Drina. En Bulgarie où les captifs devaient travailler, « pour la moindre chose on leur donnait la bastonnade sur les fesses découvertes ». Plus loin on rapporte que 8.000 hommes, des troupes serbes toujours, furent tués, par groupes de 5 à 600 et à coups de sabre, sur l'ordre des autorités militaires bulgares de Prilep, dans la partie de la Macédoine qui s'étend jusqu'à Prespa. Toutefois le commandant fut ensuite déplacé, les Allemands ayant reconnu qu'il avait « été un peu fort » ou simplement, comme dit le texte, « qu'il avait trop massacré ». Des prisonniers français furent maltraités également, soumis à de telles avanies que plusieurs se suicidèrent. On tuait les prisonniers serbes pour leur enlever quelque monnaie qu'ils pouvaient posséder ; un soldat qui fuyait fut rejoint par la cavalerie bulgare et frappé de soixante coups de sabre, — mais quand même se trouva recueilli et sauvé. Cependant, on cite le major Nicolaieff qui tua vingt-cinq prisonniers à lui seul, à coups de crosse de fusil. Quand ils le pouvaient, du reste, les Bulgares incorporaient des Serbes parmi leurs troupes ; mais pour les Roumains prisonniers en Bulgarie, dit-on, ils ne ressemblaient plus à des êtres humains. — Le volume est terminé avec les dépositions de prisonniers, concernant les ordres de massacres des captifs et blessés, — à la baïonnette, même des enfants de 15 à 16 ans. — et certains accusent surtout les officiers allemands et bulgares. Des soldats bulgares, de nationalité grecque, faits prisonniers et servant dans l'armée hellénique, déposent dans le même sens, — alors que, de l'aveu de l'ennemi lui-même, les Serbes traitaient leurs prisonniers plutôt humainement, « leur donnaient du pain et du tabac ».

Le rapport du Dr R.-A. Reiss est une pièce de plus au dossier des infamies austro-allemandes. C'est surtout un édifiant témoignage de la méchanceté humaine.

Les **Souvenirs d'un chasseur**, de Louis Thomas, ont été rédigés surtout au Maroc, à l'hôpital de Fez, pendant la convalescence

de l'auteur. Ils s'étendent d'août 1914 à mars 1916 et rappellent d'abord les Morts, les écrivains qui sont tombés au cours de la lutte et dont persiste la mémoire. L'auteur, engagé volontaire, et devenu officier après soixante-trois jours de campagne, parle avec enthousiasme des officiers de troupe ses congénères, de leur endurance et de leur bravoure. Il se rappelle ses reconnaissances effectuées sur les routes, la nuit, durant la bataille de la Marne. Cependant on voit passer des prisonniers allemands, parmi lesquels des Polonais, qui singent leurs oppresseurs et se font gloire de leur avoir tiré dans le dos. Plus loin, il donne la vie dans les tranchées, avec le fumier et la boue ; des portraits divers de « poilus » qui furent ses ordonnances ; des scènes de la « popote » des officiers et une physionomie curieuse du chasseur André Salmon. Plus loin, il raconte encore l'attaque du 13 juillet 1915 et la reprise de la cote 185 ; note des impressions de l'Argonne, de son premier vol en avion, de même qu'il consacre des pages averties au capitaine Vigier, etc... Louis Thomas ne semble point avoir, d'ailleurs, le tempérament de ceux qui acceptent tout ce qui leur arrive ; il « rouspète » souvent, et, peut-on dire à juste raison. Mais il y aurait tant à reprendre dans l'organisation actuelle ! Son livre aussi rappelle le milieu littéraire si accueillant des « Marches de l'Est », et certains qui disparurent malheureusement au cours de la lutte, comme Marcel Drouet, — dont la mort peut rappeler, avec celle de bien d'autres, quel tribut nous devons toujours payer aux divinités malfaisantes.

Les Belles évasions, de Paul Ginisty et le capitaine M. Gagneur, ont été écrites, disent les auteurs, en souvenir ou pour remplacer *les Evasions célèbres*, ouvrage vieilli, mais qu'ils rappellent justement dans la préface de la publication actuelle. C'est une suite de récits dramatiques qui viennent magnifier l'endurance, l'esprit inventif, l'à-propos et le courage des nôtres, prêts à tout risquer pour sortir des geôles allemandes. Certaines de ces histoires ont l'intérêt d'un véritable roman d'aventures et valent par leurs péripéties souvent singulières autant que par le but poursuivi : gagner des terres amies comme la Hollande, atteindre la mer, revoir le doux pays de France. L'un cherche à s'évader en s'enfermant dans l'orgue d'une chapelle, parvient à sortir, mais se trouve repris ; d'autres, comme les sous-lieutenants Moffroy et Donsimone, ailleurs le sergent-major Darche et le sergent Faure se trouvent libres après des péripéties, des circonstances extraordinaires. Plus loin, ce sont trois officiers déguisés en boches et qui s'échappent du camp de Crefeld en Prusse Rhénane. C'est encore l'évasion du lieutenant Carré, des tirailleurs ; celle de l'aspirant Sarion ; du sergent Forest ; du capitaine de génie Nicolias, qui put sortir du camp de représailles installé à Bütow-in-Pommern ; du maréchal des logis Louis Dupont qui se fit expédier

en Suisse dans une caisse à biscuits, etc... Le livre de P. Ginisty et du capitaine M. Gagneur est abondant et ses péripéties retiennent. Mais peut-être les auteurs ont-ils raison lorsqu'ils déplorent que les évadés d'Allemagne, — après combien de tracas et de misères, — se trouvèrent le plus souvent, les faits examinés et à la suite d'une permission de trente jours, envoyés rejoindre leur dépôt, afin d'être « utilisés dans les formations, services et établissements du territoire ». Si l'effort accompli portait en lui-même sa récompense, il semble bien en effet qu'il méritait quand même davantage.

CHARLES MERKI.

§

Si la guerre n'a pas encore trouvé, dans le domaine des arts graphiques, son génial interprète, le grand artiste capable d'évoquer en de puissantes images les aspects et les émotions du formidable cataclysme que nous venons de subir (le recul du temps est d'ailleurs nécessaire pour embrasser du regard et rendre dans une vision synthétique une semblable épopée), par contre, elle a fait éclore au jour le jour une abondante floraison d'œuvres graphiques : — estampes, albums, affiches, images populaires, — pages douloureuses ou virulentes, épisodes héroïques ou scènes pittoresques, qui, reflet de nos angoisses, de notre indignation, de nos espérances, de nos joies, de notre indéfectible confiance, ont contribué pour leur part à maintenir le moral de la France durant ces longs mois d'épreuve. Mais que restera-t-il de toutes ces créations ? Nées de l'actualité, elles sont par là-même destinées à rentrer bientôt dans l'ombre et à terminer leur existence éphémère dans les cartons des bibliothèques ou les portefeuilles des collectionneurs. En dehors de ces amateurs et des curieux de l'avenir, qui viendra les y chercher ? Et cependant, pour ne parler que de leur valeur artistique, beaucoup de ces feuilles mériteraient de ne pas sombrer dans l'oubli.

La *Gazette des Beaux-Arts*, qui, depuis trois ans, s'est appliquée à noter la répercussion de la guerre sur les œuvres d'art, a partagé ce sentiment : elle a jugé qu'il convenait de conserver le souvenir de cette activité artistique particulière de notre pays durant cette période troublée, et elle a confié le soin d'en écrire l'histoire à un des critiques, les plus autorisés en la matière : M. Clément-Janin. La tâche était difficile de donner un tableau fidèle de cette intense production, qui se chiffre par plusieurs milliers d'œuvres, et, en même temps, de mettre en lumière les plus marquantes d'entre celles-ci. L'auteur y a réussi à merveille ; il a su être complet sans tomber dans la sécheresse, être à la fois documentaire et attachant.

Son livre, comme l'indique le titre : **Estampes, images et affiches de la guerre**, se divise en trois parties : les gravures, — eaux-fortes, lithographies et bois originaux, — les feuilles en cou-

leurs à la façon des anciennes images d'Epinal, dont le renouveau et le succès n'ont pas été un des phénomènes artistiques les moins curieux de ces quatre années ; enfin, les placards qui sur nos murs annoncèrent les œuvres de guerre, les « Journées » et les emprunts nationaux. Transcripteurs de réalité ou créateurs d'allégories, actualistes contant les événements, paysagistes et portraitistes décrivant les sites ou les personnages fameux, ou bien purs fantaisistes, tous défilent sous nos yeux, rappelés par leurs meilleures créations : voici le regretté Lepère avec sa belle figure du roi Pierre de Serbie et la sinistre *Mort fondant sur le monde*; Forain avec ces deux chefs-d'œuvre : *Les Otages* et *La Borne* ; le visionnaire Henry de Groux et le réaliste Steinlen (dont une belle lithographie : *Permissionnaires à la gare de l'Est* est reproduite hors texte) ; Jeanniot, avec cette terrible image des *Pendues* qu'il faudrait bien mettre de temps en temps sous les yeux de nos chers internationalistes germanophiles ; Poulbot, avec ses pitoyables gosses fugitifs sous la pluie ; Louis Jou, avec une puissante eau-forte, *Evacués* ; le regretté Lunois et son émouvante *Miss Cavell* ; les féconds dessinateurs Renouard et Bernard Naudin ; Renefer, avec un pittoresque *Cantonnement à Bras,* croqué à l'eau-forte ; Devambez, vivant évocateur du grouillement des *Réserves* dans l'immense plaine où elles sont réunies ; Le Meilleur, avec un sombre tableau des *Travaux des champs en temps de guerre* ; Willette, avec sa lithographie vengeresse de *La Bêtise au front de taureau vaincue par la France ;* Pierre Roche et ses ingénieuses et fières compositions en gypsographie; puis le groupe des imagiers : Bénito, Hermann-Paul, Lucien Laforge, Leprince, Dammy, Abadie, etc., et, par-dessus tout, Guy Arnoux, avec une de ses plus séduisantes créations : le *Soldat laboureur,* reproduit en fac-simile ; enfin, dans la série des affiches, les compositions de Steinlen, Poulbot, Fouqueray (avec sa tragique *Retraite serbe*), Naudin, Lévy-Dhurmer, Auguste Leroux, Albert Besnard, les « affichettes » des enfants des écoles pour le Comité national de prévoyance, l'*Entrée à Strasbourg* de Hansi, et les célèbres Abel Faivre : « *On les aura !* » et *Les Drapeaux.* Tous les amateurs d'art et de beaux livres tiendront à posséder un album si judicieusement composé et réalisé avec tant de goût.

Pendant ce temps, quelles estampes et images de guerre produisait l'Allemagne ? En dehors de quelques spécimens recueillis au Musée de la Guerre, on ne les connaît pas bien encore. Toutes celles que nous avons vues portent la marque de l'esprit d'orgueil, de brutalité et de haine où, dans l'ivresse de ses succès, l'Allemagne s'est complu sauvagement, jusqu'au jour de la suprême défaite. Elles sont les dignes pendants des pages effrénées de ses écrivains et de ses penseurs recueillies naguère par M. Jean Ruplinger dans l'édi-

fiant volume « *Also sprach Germania* » (*Ainsi parlait l'Allemagne*), si opportunément publié par le zélé directeur de la Bibliothèque de Lyon, M. Richard Cantinelli, et analysé ici même (1).

Aujourd'hui un second recueil du même genre, consacré aux poètes allemands de la guerre : « **Deutschland singt** » (**L'Allemagne chante**), vient achever de nous documenter sur cette mentalité barbare. Il s'agit de chants ou poèmes de guerre recueillis et traduits par un étudiant mobilisé de la Faculté des Lettres de Lyon, M. Chr. Sénéchal, et présentés sans aucun commentaire, avec la rigueur scientifique et « objective », comme diraient les Allemands, qui distinguait déjà le livre de M. Ruplinger. Ces chants, dit M. Ehrhard dans la préface de ce volume, « montreront aux plus incrédules à quelles aberrations monstrueuses la haine et l'orgueil entraînent les Allemands, à quelle distance de toute pitié humaine, de tout sentiment moral, de toute pudeur les emporte le vertige du crime et quels fauves d'époques qu'on eût dites à jamais disparues restent prêts à sauter à la gorge du passant dans un univers que l'on croyait devenu, au XXe siècle, un jardin sûr et tranquille... Il suffit de leur laisser la parole pour qu'ils se flétrissent eux-mêmes. Ces grands coupables ressemblent à ces personnages de contes qui ne peuvent ouvrir la bouche sans qu'il s'en échappe des bêtes hideuses ou malfaisantes, crapauds ou serpents. Et ils ne semblent pas se douter de l'énormité de leurs propos. Leurs chants révèlent ce que Berlioz appelle dans la *Damnation de Faust*

La bestialité dans toute sa candeur. »

On reste, en effet, pétrifié de stupeur en présence de cette explosion de démence collective où l'orgueil mystique, l'ivresse de la force brutale, font délirer tout un peuple, depuis l'enfant jusqu'au disciple de Nietzsche, depuis le soudard grossier jusqu'au moine bénédictin qui ne craint pas de chanter, en des strophes des plus risquées, von Emmich prenant « Mam'selle Liége ». Citons quelques échantillons :

Et maintenant, brûle, ô Haine, et flamboie ! Et brûle jusque dans la mort ! Et quand la haine serait un péché, pour nous le péché serait un commandement.

F. Michael.

Allemagne, tu es la fille de Dieu. Dieu est la vérité et la vie. C'est pourquoi tu écrases ce qui est dénué de vérité et de vie et ce qui, voué à la mort, te barre le chemin.

Mais là où ton pied de fer broie murailles et humains par millions, là lève une nouvelle semence, la semence de la vérité et de la vie éternelle.

(1) V. *Mercure de France*, 1er septembre 1918, p. 136-137.

Aussi celui qui, sous ton pied, lève les yeux vers toi, celui-là voit Dieu...

Richard Fischer.

Quand d'Anvers jusqu'à Riga le vieux pavillon de la Hanse va flotter, quand sur les remparts de Belfort et de Varsovie un poste allemand montera la garde, quand, à travers Notre-Dame et Westminster, éclatera l'action de grâces allemande : « Nous venons pour prier devant Dieu, le très juste ; il ne voulait pas que l'ennemi fût vainqueur ! » alors, tout-puissant, pour tous les peuples de la terre, Guillaume l'Allemand sera une bénédiction divine.

Max Bewer.

Hélas ! quelle chute après quel rêve ! Et quand on lit encore le grotesque *Message d'aviateur à Paris* de Leineweber, qui se croit sans doute fort spirituel :

... Maintenant éclatent les bombes, cartes de visites à la mode prussienne. Ensuite un Herr Brummer d'Essen vous saluera gentiment ; il n'est plus loin de Paris. Il a quarante-deux de tour de cou, il est chanteur plein de justesse... de tir. Et de Montmartre, plus grondeur que tendre, il vous chantera un petit couplet à la prussienne.

ou bien *L'Empereur à Paris* de Max Bewer :

A Potsdam bientôt de retour, il déballe beaucoup de jouets : la jolie demoiselle Belfort en sa guérite ! Du champagne ! — En bouteilles ? — Que non pas ! Tout le pays des Burgondes ! Des milliards dans ses poches, et bien d'autres choses encore.

on serait presque tenté de prendre en pitié ces grands pourfendeurs. Mais, même aujourd'hui après la victoire — et surtout aujourd'hui, pourrait-on dire, en présence des insidieux appels à l'oubli et à la réconciliation formulés par l'ennemi vaincu, — il sied de ne pas oublier ce qui fait l'essence de ce recueil et reste au fond de l'âme germanique comme une menace toujours redoutable : la haine, l'orgueil insensé, le culte de la force, le rêve de domination universelle. La *Wormser Volkszeitung*, parlant d'un recueil de chants semblables, demandait qu'on en fît « la lecture aux enfants pour que l'esprit du temps pénétrât jusqu'en leur chair et leur sang », preuve évidente de la volonté de perpétuer cette intoxication dans les générations nouvelles. Si nous ne réclamons pas qu'on mette aussi sous les yeux de nos écoliers cette peinture, cependant si édifiante, de l'Allemagne par elle-même, que, du moins, chacun lise et répande autour de soi ce petit « bréviaire de la sottise arrogante et de l'abjection », comme M. Herriot l'écrivait déjà d'*Also sprach Germania* ; qu'en particulier nos chers alliés d'outre-Manche, si empressés à accueillir l'Allemagne dans la Société des Nations, aient sans cesse présent à l'esprit le célèbre *Chant de haine contre l'Angleterre* de Lissauer qui eut tant de succès Outre-Rhin, — le meilleur poème de

tout ce recueil par son souffle puissant, — et que ces clameurs sauvages, toutes prêtes, soyons-en sûrs, à retentir encore restent dans notre mémoire comme une leçon et un avertissement pour l'avenir.

AUGUSTE MARGUILLIER.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LES CONDITIONS DÉFINITIVES DES ALLIÉS. — Jusqu'au dernier moment, l'Allemagne a cru à un miracle. Mais le miracle ne s'est point accompli. Le désaccord entre les Alliés qu'elle avait escompté pendant toute la guerre, elle espérait le provoquer tardivement par les contre-propositions présentées à Versailles par le comte Brockdorff-Rantzau, le 27 mai. Quand elle sut que nous discutions ses contre-propositions, quand nos journaux lui eurent appris que certaines concessions étaient envisagées différemment par les Puissances de l'Entente, elle s'imagina que le moment était venu où le bloc adverse laisserait apercevoir des fissures. A lire les journaux allemands, on aurait pu croire que tout l'échafaudage du traité de paix allait s'effondrer. Les bruits les plus fantaisistes étaient soigneusement enregistrés et des faits tout à fait insignifiants prirent des proportions démesurées. Quand les mouvements de grèves se produisirent, ce fut encore une autre affaire et tous les matins les philistins allemands, en dépliant leurs feuilles publiques, apprenaient que les pires malheurs s'étaient abattus sur nous. Les gouvernements alliés devaient être immanquablement renversés les uns après les autres. Une dépêche du *Vorwaerts* (12 juin), imprimée en gros caractères qui relatait l'affaire de l'Office du papier, portait le titre : *Clemenceau wackelt!* (« Clemenceau chancelle. »)

Certes, quelques Allemands plus clairvoyants se rendaient compte que ce jeu ne pouvait mener qu'à de nouvelles désillusions. Ils virent avec tristesse la presse conservatrice reprendre ses allures belliqueuses et menacer l'Entente des foudres teutoniques. On crut pouvoir en conclure chez nous que l'Allemagne « haussait le ton ». M. Paul Block, dans un article daté de Versailles, que publie le *Berliner Tageblatt* du 13 juin et dont la modération est remarquable, constate l'état de dépression qui règne dans son pays.

Qui donc, commence-t-il par dire, saurait reprocher à un pays de ne pas perdre la confiance en soi, dans les jours noirs, et de puiser dans chaque espérance qu'il aperçoit un nouveau courage et une force nouvelle pour accomplir des actes énergiques?

Malheureusement, poursuit M. Block, nous savons, nous autres Allemands, que la flatteuse appréhension de nos adversaires n'est pas justifiée. Affaiblis par une longue guerre, déchirés par des dissensions intestines, nous sommes bien éloignés de cette unité de vue qui pourrait nous per-

mettre la défense hautaine de notre point de vue vis-à-vis d'une communauté d'adversaires victorieux. Nous le savons malheureusement, — et pour notre bonheur ; car le seul bienfait qui puisse éclore pour nous de cette époque de souffrances, c'est la conviction que le salut ne viendra pas de nouvelles luttes sanglantes, *mais seulement de notre affermissement et de notre développement intérieurs*. Du fond de notre cœur, nous aspirons tous à la paix. Avec une décision sincère nous voulons tous retourner au travail, prêts à payer ce que nous avons perdu et cherchant avec zèle les possibilités de nouvelles constructions. Aucune aventure impérialiste ne nous tente, aucune idée de vengeance, aucune pensée de guet-apens perfide. Nous ne voulons pas autre chose que d'être un peuple à côté des autres peuples, profondément humilié, par ce qui nous est arrivé, mais mûri par l'expérience et conscients de la valeur morale que nous apportons à l'édification du nouvel ordre du monde et dont à la longue le monde ne pourra pas se passer

Il n'en est pas moins vrai que l'idée mystique du miracle continue à hanter le peuple allemand, dans sa profonde lassitude. Il s'attend encore à un événement imprévu qui le délivrera du terrible cauchemar qui pèse sur lui depuis les premiers jours de la guerre. La *Gazette de Francfort* vient précisément de rappeler l'influence néfaste que joua l'espoir du miracle. Il serait temps de voir enfin les choses sous leur jour véritable. « J'espère un miracle. Brusquement comme un miracle la guerre a éclaté... Finira-t-elle aussi ainsi ? » C'est Guillaume II, qui tint ce propos hypocrite, à Pless, en automne 1916. Le pasteur Dryander, ancien prédicateur de la cour, l'a rendu public et M. R. Kircher (*Gazette de Francfort*, 14 juin), s'il ne croit pas au « pacifisme chrétien » de l'ex-empereur, est cependant persuadé que celui-ci a été la dupe de son imagination, au même titre que l'Allemagne tout entière.

« J'espère un miracle... » Nous avons tous été dans ce cas, d'une année à l'autre, depuis le premier jour de la guerre. En quatre semaines la France est abattue, puis viendra le tour de la Russie, l'Angleterre ne compte pas. La guerre mondiale terminée de l'automne à l'hiver. Ne serait-ce pas là un miracle? — Nous combattons un monde d'ennemis. Par des tableaux et des graphiques nous vantions notre petit nombre, si on le compare à la multiple supériorité des adversaires. Mais nous réaliserons le miracle. Nous calculions l'effet du blocus, la destruction de notre économie nationale, les limites de nos ressources. Malgré tout cela... Vaut-il enfin la peine de parler du miracle de la guerre sous-marine ?

L'auteur ajoute, sans ménagement, que le miracle dont on attendait sans cesse les effets, ce sont les Américains qui ont fini par l'accomplir. Et il se demande si les Allemands, après avoir vu Ludendorff jouer sa dernière carte, sont enfin guéris de la foi au miracle. Hélas ! non.

Des prophètes d'un nouveau miracle ne viennent-ils pas de se dresser à

l'horizon allemand? Des prophètes qui ne craignent pas de prendre la responsabilité d'inspirer au peuple de nouvelles espérances : il s'agit seulement de tenir pendant quatre semaines, alors le refus de signer les conditions de paix portera des fruits dorés.

Un de ces « prophètes » s'appelle le prince Max de Bade et l'on est assez étonné de le voir rompre le silence, au moment même où les effets néfastes de sa politique vont être particulièrement sensibles. Le dernier chancelier de Guillaume II a publié dans le *Berliner Tageblatt* (11 et 13 juin) deux articles intitulés « la lutte pour le droit ». Il s'efforce tout d'abord de démontrer que « le contrat des 14 points a été rompu », puis il invite l'Allemagne à refuser sa signature. Les conditions des Alliés se heurtent dans les pays de l'Entente à une forte opposition, mais, si l'on en croit l'ancien héritier du trône grand-ducal, cette opposition n'agira pas tant que l'Allemagne n'aura pas manifesté sa volonté. Ce n'est qu'après le refus, et pour le cas où les Alliés imposeraient leurs conditions par la force, qu'un revirement se produirait, lequel balayerait très rapidement les gouvernements responsables de l'Entente.

Ce raisonnement un peu spécieux a provoqué de vives critiques parmi les anciens admirateurs du prince Max et la *Gazette de Francfort* du 14 écrit :

Nous comprenons que le prince Max, guidé par des mobiles idéalistes, ait cru devoir recommander le rejet du traité de paix, lors même que les conséquences d'une pareille démarche seraient incalculables. Mais il devrait se garder, dans ce cas, d'appuyer ses conseils d'arguments réalistes dont la solidité est indémontrable. Nous tenons pour douteux que les gouvernements de l'Entente s'effondrent rapidement après la marche en Allemagne et pour toute aussi douteuse la déduction que le prince croit devoir tirer de son argumentation : à savoir que la période de souffrance de l'Allemagne sera très courte. Elle pourra au contraire être fort longue.

L'accord sur la signature n'existait pas plus dans les milieux dirigeants que dans des groupes politiques. Les scènes violentes dont le récent congrès socialiste, qui s'est tenu à Weimar, durant la semaine de la Pentecôte, a été le théâtre, permet de juger du désarroi qui régnait parmi les coryphées du parti. Au rapport sur la politique étrangère, Bernstein a pris la parole au cours de la séance du 12 juin. Ce fut un beau tumulte lorsque, après avoir critiqué la politique de guerre des majoritaires, il déclara que « les neuf dixièmes des conditions de paix des Alliés sont des nécessités ». Il faut suivre les incidents de séance tels que les reproduit le compte rendu *in extenso* du *Vorwaerts* (13 juin) pour comprendre la portée de cette affirmation. Bernstein alla jusqu'à rappeler que Marx et Lassalle, eux aussi, avaient préconisé la reconstitution de la Pologne dans ses

frontières de 1772. Les cartes ethnographiques, dressées en Allemagne avant la guerre, sont conformes aux décisions de l'Entente. Ce discours fut critiqué avec violence par tous les orateurs du congrès qui reprochèrent à Bernstein d'avoir fait les affaires des ennemis de l'Allemagne.

Ces discussions passionnées, qui eurent une répercussion considérable dans la presse, auraient pu se poursuivre longtemps, si la remise des conditions définitives des Alliés n'avait mis fin au petit jeu des prévisions, appuyé sur des combinaisons plus ou moins fantaisistes. Aussi bien l'exaltation artificielle, où l'on s'était efforcé de maintenir le peuple allemand pendant plusieurs semaines, n'avait-elle abouti, en fin de compte, qu'à un état de lassitude extrême. Le comte de Brockdorff-Rantzau et ses acolytes sont arrivés à Weimar mercredi matin 18 juin, en affirmant orgueilleusement que toute la délégation allemande de Versailles était opposée à la signature. Cette attitude négative n'a pas été approuvée par la majorité de l'Assemblée nationale. Le nouveau Cabinet présidé par M. Bauer, qui a remplacé, le 20 juin, le ministère Scheidemann, en présence de l'ultimatum allié, n'a pu faire autrement que de se soumettre.

La presse a reflété pendant huit jours l'état d'accablement qui s'est emparé des milieux dirigeants, mais certains journaux se sont efforcés de conserver le ton prudent qu'ils ont adopté depuis le 7 mai. C'est ainsi que M. Fr. Stampfer écrit dans le *Vorwaerts* du 18 juin :

Ce dernier mot de l'Entente est une *nouvelle déclaration de guerre*. Le document tout entier respire un esprit de haine irréductible et se caractérise par la solution qu'il a donnée à la demande de l'Allemagne à être acceptée tout de suite dans la Société des Nations. A part le plébiscite en Haute-Silésie, tout ce qui nous est proposé ne peut pas être considéré comme des concessions.

L'Histoire voit pour la première fois insulter abominablement un peuple avec lequel on veut soi-disant faire la paix. Cette prétendue paix est un plus grand crime encore que la guerre elle-même. Dans les jours qui vont venir, sera prise la plus grande décision que l'Histoire du monde ait jamais enregistrée ; mais cette décision ne pourra pas être définitive, car le peuple allemand ne renoncera pas à combattre pour son droit et son existence et opposera, nous l'espérons du moins, aux revendications inexécutables et inacceptables des capitalistes un non énergique.

La catholique *Germania* demande que la note des Alliés soit affichée dans toute l'Allemagne, « afin, dit-elle, d'ouvrir les yeux aux ouvriers et aux citoyens ». Le *Berliner Tageblatt*, dont la publication fut interrompue pendant quelques jours par les grèves, a reparu le mercredi 18 juin pour reprendre sa politique d'excitation, en invitant le Gouvernement à répondre *non* à toutes nos conditions. Seule la *Gazette de Voss*, fidèle à une attitude qu'elle a observée depuis la

remise des conditions de paix, se déclare sans réserve pour la signature.

Berlin est loin du front rhénan et les journaux pangermanistes de la capitale ne risquent rien, provisoirement, à poursuivre leurs criailleries. Par contre, une évolution assez significative s'accomplit dans les villes que le refus de signer aurait livrées immédiatement aux troupes du maréchal Foch. C'est ainsi que la *Gazette de Francfort* qui, pendant tout un mois, observa une attitude assez voisine de celle du *Berliner Tageblatt*, a brusquement changé de ton depuis quelques jours. Nous avons signalé plus haut ses critiques des articles du prince Max de Bade. Depuis le 16 juin elle est encore plus catégorique et le 18, elle conseille délibérément la résignation à l'inévitable :

En vérité, écrit-elle dans son article de fond, l'Allemagne est dans l'impossibilité la plus absolue de refuser d'apposer sa signature au bas du traité. Nous nous en rendons compte, et si nous devons abandonner l'espoir d'obtenir des facilités avant la signature du traité, ce geste mortel devra être accompli sans hésitation. Nous avons combattu jusqu'à la dernière minute pour notre droit. Pendant plus de quatre ans le peuple allemand a saigné et souffert. Nous avons combattu par tous les moyens de l'intelligence et de la persuasion pour ramener nos ennemis dans la voie de la raison et du droit ; l'esprit du traité est resté le même. L'entr'acte diplomatique de Versailles est terminé et nous nous trouvons aujourd'hui, comme il y a plusieurs semaines, devant cette question primordiale : « Que nous reste-t-il à faire ? » Qu'à dire oui, si l'ennemi nous y oblige. Pouvons-nous faire autre chose que de céder à la violence ? Nous sommes sans défense, et, ce qui est plus grave, l'unité allemande, le plus grand bien de l'Allemagne, court le danger, si nous refusons de signer, d'être la proie de l'impérialisme occidental. Nous avons encore la possibilité de sauver ces provinces ; mais si nous abandonnons l'Allemagne du Sud et de l'Ouest à l'occupation ennemie, elle nous échappera et l'unité allemande s'effritera. Ne nous trompons pas non plus au sujet de nos forces. Le moral du peuple a beaucoup souffert dans cette guerre, sa force physique également ; le peuple est exténué, affamé, ses nerfs sont brisés. Ce peuple n'est pas uni dans la question de la paix. N'oublions pas que les dernières élections communales, en Bavière, ont donné aux indépendants un gain considérable.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que cette soumission apparente doive aboutir à l'exécution loyale des conditions de paix. Personne en Allemagne n'a le désir sincère d'accepter les conséquences de la défaite, en remplissant les engagements qui découlent de la signature du traité. On déclare sans vergogne que les clauses proposées par les Alliés ne sont pas applicables et l'on escompte d'avance des modifications prochaines et profondes qui permettront d'ajourner indéfiniment la mise en pratique du traité. Quelle sera, vis-à-vis de cette attitude, la politique des Alliés ?

HENRI ALBERT.

Belgique.

L'HEURE CRITIQUE. — La situation économique de la Belgique est incontestablement grave.

Du fait des destructions systématiques de l'ennemi, la métallurgie a reçu un coup qui semble être mortel. Dans les autres industries, beaucoup de machines ont été enlevées et travaillent au bénéfice de l'Allemagne.

Au lendemain de l'armistice, nos alliés eussent dû nous prêter une assistance immédiate sous la forme de matières premières. Ils ne l'ont fait qu'avec lenteur et parcimonie.

Au début, notre gouvernement avait institué des licences d'importation. C'était la solution logique. Elle n'a pas été maintenue. Sans doute en résultait-il une hausse temporaire du prix de la vie par suite de la cherté des importations, de l'augmentation des salaires et de toutes les difficultés inhérentes à la reprise d'une vie industrielle normale.

Cependant, la crise passée, c'eût été la santé et l'équilibre de la production ; le gouvernement a manqué de la fermeté nécessaire pour imposer à ses compatriotes cette épreuve dure, mais nécessaire et au bout de laquelle se trouvait le salut. Notre gouvernement ne gouverne pas suffisamment. Il se laisse trop conduire dans tous les domaines par les incohérences et les caprices d'une opinion publique que quatre ans et demi d'occupation boche ont énervée et aigrie. Ce sont des hommes d'Etat, non pas des basochiens, qu'il convenait de lui donner pour guides. L'opinion publique a exigé le retour pur et simple à la liberté du commerce et elle l'a obtenue de notre faible gouvernement d'avocats. Certains de ces messieurs du barreau, promus ministres dans le plus grave moment de notre histoire, n'ont pas hésité à reconnaître qu'ils commettraient une faute en cédant aux injonctions de la masse. Ils l'ont commise nonobstant, préférant leur popularité au véritable bien public.

La liberté du commerce n'a été, en effet, que la rafle par nos alliés anglo-saxons et par des neutres d'une grosse partie de nos disponibilités financières, de notre marché intérieur et de nos débouchés extérieurs. Nous fûmes brusquement inondés de produits manufacturés, qu'avec des matières premières nous eussions pu parfaitement fabriquer nous-mêmes : le coût de la vie diminua sensiblement, c'est incontestable, mais le gouvernement contribuait à tuer la poule aux œufs d'or... Au lieu de brillants plaideurs, que n'avait-on placé à la tête du pays quelques-uns de nos robustes capitaines d'industries ?

Il y a aussi le long chômage ouvrier, la démoralisation qu'engendre l'oisiveté forcée, la peine qu'éprouveront des millions de travailleurs à reprendre le dur et régulier labeur d'autrefois. Par ailleurs,

l'occupation d'une partie de la rive gauche du Rhin, la renonciation à notre neutralité,nous imposent de lourdes charges ; il nous faudra organiser et entretenir une armée proportionnée à notre démographie.

Et puis — pourquoi ne pas l'avouer franchement ? — nous avons été surpris de l'empressement apporté par nos alliés anglais à renouer les affaires avec l'Allemagne, un empressement qui va jusqu'à nous submerger de produits *made in Germany*. Le change favorable aidant, ils y trouvent de sérieux bénéfices.

Il est entendu que nos bons alliés britanniques sont une grande nation marchande : leurs pratiques actuelles ne constituent pas moins un vif contraste avec des déclarations très récentes.

Mais où sont les sévères listes noires d'antan ? Où sont les vibrantes promesses des heures critiques de la guerre ? Que devient ce fameux pacte de Sainte-Adresse par lequel tous nos Alliés nous promettaient de nous rendre ou de nous faire rendre *plus* que nous n'avions perdu ?

En attendant, la reprise intensive du trafic anglo-allemand a pour première conséquence d'avantager Rotterdam au détriment de notre admirable port d'Anvers. C'est que les Anglais ont une excellente raison pratique pour préférer Rotterdam quant à ce genre de négoce : ils savent que, durant la guerre, les négociants hollandais se sont montrés d'une neutralité extrêmement bienveillante pour les Boches et qu'il ne saurait se trouver en ce moment d'intermédiaires plus sûrs ou mieux disposés. Et les négociants alliés d'Angleterre sacrifient tout simplement Anvers à cette facilité. Quand, au 2 août 1914,les rudes gars d'Anvers s'élancèrent vaillamment pour barrer la route aux Teutons et défendre l'honneur de leur patrie, ils ne se doutaient certainement pas que leur geste aurait cette conséquence. La Chambre de Commerce d'Anvers vient de protester sous une forme solennelle et énergique : nos bons alliés daigneront-ils l'entendre ?

C'est en ce moment que se décide l'avenir de la Belgique. Nul esprit clairvoyant ne s'y trompe chez nous. La période des héroïsmes et des sacrifices, où nous ne l'avons cédé à personne, est close ou du moins semble l'être.

Nous sommes dans une période transitoire qui ne dure que depuis trop longtemps,une période de verbalisme,où nous nous agitons inutilement dans le vide. Nos gouvernants vont à ce qu'ils s'imaginent être le plus pressé, c'est-à-dire aux compromis plus ou moins durables entre les partis. Ce n'est pourtant pas l'essentiel. Que le Parlement maintienne ou ne maintienne pas les honorables avocats qui se sont hissés au pouvoir en remplaçant les fanions des anciens partis par celui de la Fédération des avocats, le point n'est, à la vérité, que très secondaire.

Que Maître W.., socialiste, se soit accordé avec Maître A.., clérical, Maître C.., radical, et Maître X.., doctrinaire, sur la distribution des portefeuilles ministériels et le partage des satisfactions de vanité que procure l'exercice du « pouvoir », ce sont là arrangements, transactions, comme il s'en est toujours pratiqué « *entre confrères* » *du Barreau*.

Je ne nourris que des sentiments de sympathie pour la majorité des membres de notre gouvernement. Le devoir de renseigner exactement mes lecteurs, comme je n'ai cessé de le faire depuis le début de la guerre, m'oblige toutefois à dire que ces avocats ont eu beau se mettre d'accord entre eux pour se distribuer des titres et des « honneurs », les anciennes divisions intestines (divisions linguistiques) luttes des classes, querelles entre « cléricaux » et « libres-penseurs », n'ont aucunement été supprimées par l'avènement à l'Exécutif de nos Excellences avocassières. Ces malheureuses divisions intestines ont même été exacerbées par l'incapacité d'action réfléchie, suivie, conjuguée, qui caractérise notre gouvernement multicolore.

Depuis son installation le nouveau gouvernement n'a pas cessé de plaider. Il a plaidé parfois avec beaucoup de talent. Cela dépendait de qui prenait la parole en son nom. En fin de compte, il faut bien avouer qu'il n'a rien fait du tout.

Aucun de ses actes, aucune des discussions amorcées par lui n'a abordé, ni même côtoyé la question vitale, angoissante, qui se pose pour la Belgique.

Comment réorganiserons-nous notre industrie ? Comment retrouverons-nous ces débouchés extérieurs qui étaient la base de notre existence économique d'avant-guerre ?

Avant août 1914, avant notre holocauste, nous étions la cinquième puissance productrice du Monde. Pays de libre échange, nous, possédions un outillage qui ne se laissait pas devancer par les progrès de la mécanique pratique; notre main-d'œuvre n'était pas onéreuse et nos ouvriers, merveilleusement encadrés dans des institutions coopératives, passaient justement pour les plus consciencieux du monde. En moyenne, les diverses branches de notre industrie exportaient, nonobstant les mesures prohibitives de l'étranger, plus de la moitié de leur production.

Si nous exportions plus de la moitié de notre production industrielle, c'est que, pour d'autres et nombreux produits, nous nous trouvions tributaires du dehors. Dans les relations complexes entre nations, tout finit par se ramener au troc primitif, l'échange d'outils contre du blé par exemple, « je donne pour que tu donnes ». — Avant la guerre, le courage était grand, aussi bien chez les patrons que chez les ouvriers et, pour être pacifique, le sentiment comportait sa grandeur qui nous faisait travailler dix fois plus que nos voisins

protectionnistes pour n'atteindre qu'à un résultat pécuniaire équivalent. C'était la grande hygiène morale et fécondante du libre échange, de la libre concurrence.

Ces débouchés extérieurs se trouvent momentanément taris par le fait de la longue occupation de la Belgique.

Or, s'ils ne nous sont pas rendus, si nous ne trouvons pas le moyen de les recréer, c'est la fin de notre indépendance, l'arrêt de notre développement.

Si nous n'acceptons pas qu'on nous paye en mots, si nous prenons la peine de voir les choses comme elles sont, en nous dégageant de tout verbalisme, de tout sentimentalisme, c'est de nous-mêmes, des décisions de notre souveraineté nationale que doit venir le salut.

Ayant renoncé à notre neutralité, il est clair que nous sommes libres de contracter telle alliance qui nous convient, selon notre sympathie et notre intérêt.

Notre sympathie s'est nettement déclarée au lendemain de l'armistice. Jusqu'alors nous nous étions montrés soucieux de ne pas marquer nos préférences pour tel ou tel de nos alliés. Mais quand les troupes de l'Entente sont entrées à Bruxelles, quelle révélation ! De la politesse, de la courtoisie pour les Anglais et les Américains. Les nôtres furent choyés comme ils le méritaient. Mais quant aux troupes françaises, quel amour, quel enthousiasme elles suscitèrent ! Demandez si j'exagère aux poilus français qui traversaient Bruxelles !

Je dis nos sympathies. Quant à notre intérêt de conclure des accords économiques et militaires étroits avec la France, il est évident.

Les accords sont dans l'ordre logique des événements. De notre côté ils ont été retardés par la campagne des activistes flamingants et wallingants, alliés, les uns et les autres, de l'Allemagne.

Heureusement, ces gaz pestilentiels se sont évaporés

La situation apparaît nette : une union douanière très étroite avec la France sera pour nous le salut et comportera pour la France de nombreux avantages, au premier rang desquels le fait de bénéficier de l'expérience technique, des dons d'organisation de nos chefs d'industrie. J'exposerai dans une prochaine chronique toutes les raisons qui militent en faveur de cette Union.

Je crois que le prochain voyage à Bruxelles du Président de la République, accompagné des maréchaux Joffre et Foch, fera faire à l'alliance franco-belge un pas considérable en avant.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Espagne.

LE TOPIQUE DE LA « RÉGÉNÉRATION SOCIALE » (*suite*). — Dans notre

dernière chronique, nous citions *Azorín* sur la misère des plèbes agricoles andalouses et nous opposions à ce témoignage, remontant à 1905, la navrante et inchangée réalité de l'heure présente, attestée par l'envoyé de *El Sol*, M. Enrique Fajardo, plus généralement connu sous son pseudonyme de *Fabián Vidal*. Nous sera-t-il permis maintenant d'alléguer nos propres souvenirs, vieux seulement de quelques printemps, et en relations avec une province peu connue des ordinaires touristes et cependant digne du plus haut intérêt, l'Extrémadure, dont quelques aspects, à peine entrevus par Larra, ont été, de nos jours, si bien fixés par M. Virgilio Colchero ?

Quand, en 1805, la femme de Junot, la Montpelliéraine Laure Saint-Martin Permon, accompagna à Lisbonne son mari, ambassadeur de Napoléon en Portugal, elle profita de ce qu'à cette époque il n'existait point de guide imprimé des routes de Madrid à Lisbonne pour, dans ses fameux *Mémoires*, reproduire textuellement, sur cette portion de son voyage, son journal manuscrit. On le trouvera au t. V de l'édition Garnier en 10 volumes et c'est là aussi qu'on trouvera cette constatation désolante que « l'Extrémadure, une des plus belles provinces de l'Espagne, ayant cinquante lieues de long sur quarante de large et qui pourrait nourrir plus de deux millions d'habitants, ne contenait pas cent mille feux en 1805 (1) ». La cause en était, alors, aux déprédations des transhumants, conséquence des barbares privilèges de la *Mesta*. Aujourd'hui, où cette institution archaïque n'existe plus qu'à l'état atténué, l'impression que produit sur le voyageur français cette belle province est-elle sensiblement meilleure que celle qui se dégageait des pages pittoresques, mais désenchantées, de l'intéressante ambassadrice ?

Lorsque le train abandonne Séville, dans la pure lumière du matin, il semble que des rivages heureux du Guadalquivir exsude une joie de vivre aussi subtile que prenante. Mais, tout de suite, des considérants sociologiques s'interposent, qui déplacent et obscurcissent le champ de la vision et vous convainquent que l'on n'a en face de soi que des possibilités de réalités. Le même phénomène se produit, ici, qu'en quittant Madrid : aux portes mêmes de la ville les petites cultures — « *huertas* » et « *fincas de recreo* » — cessent brusquement. La duchesse d'Abrantès, déjà, l'avait noté :

L'aspect de l'Espagne, écrit-elle, lorsqu'on sort de Madrid pour aller à Lisbonne, était... aussi rebutant pour le voyageur qui entreprend une longue course, qu'il est possible qu'un pays le soit (2).

(1) *Mémoires de Madame la Duchesse d'Abrantès*, etc., t. V, édition citée, p. 305. Aujourd'hui l'Extrémadure, divisée en deux provinces — Cáceres et Badajoz — compte, pour 41.747 kil. carrés de superficie, à peine un peu plus de 900.000 habitants.

(2) *Ibid.*, p. 288.

Encore Madrid a-t-il, pour s'excuser, maints prétextes topographiques et la proverbiale rudesse de son climat. Mais, à Séville, rien ne justifie ce délaissement berbère, que rend plus humiliant le spectacle des environs de Valence, Murcie, Grenade, Saragosse et Barcelone. C'est que l'Andalousie tout entière se meurt sous l'oppression de la grande propriété féodale, et, là où l'on devrait retrouver les merveilleux paradis agricoles des bords du Pô, en Italie, la vallée du Guadalquivir, par la faute d'une aristocratie sans âme, nourrit à peine le quart de la population qui devrait y prospérer...

Cependant, une émotion vous étreint en pénétrant pour la première fois d'Andalousie en Extrémadure. Non que le saut soit aussi brusque que celui du soudain passage de la Castille à cette première province. Ni le langage des gens ne varie, ni la nature du paysage, ni la fertilité du sol. La « *meseta central* », cause de la dureté climatologique des deux Castilles, s'y atténue au point que la gracieuse silhouette orientale du palmier vous accompagne jusqu'à Trujillo. Et les premiers contacts sont presque consolants. A partir de Cazalla, ce ne sont que versants bien cultivés et olivaies en bon ordre. Plus rien de cet effroyable abandon, de cette morne solitude de la campagne andalouse. De blanches maisonnettes rappellent le littoral cantabrique ; des vergers les entourent et l'on se croirait transporté sur la *riviera* génoise, à l'aspect des petites murées étageant en amphithéâtre la pente fertile des coteaux, comme cela est, aussi, l'usage en Catalogne et dans le Guipuzcoa. Mais, à peine arrivé au fond de la « *Tierra de Barros* », cette impression favorable s'exalte jusqu'à l'enthousiasme. Existe-t-il autre part, en Espagne, une glèbe plus prometteuse de fécondité que celle-ci où, alternant avec les céréales, les plantes maraîchères ne cèdent la place qu'aux vignobles et aux rangées de luxuriants oliviers, cependant que cette immense et noble plaine se déploie à l'infini jusqu'à la ligne grave et bleuâtre des *sierras*, si décoratives en leurs gracieux et élégants contours, tout au fond de l'horizon d'azur ?

Mérida ! Premier terme du pèlerinage, à 240 kilomètres de Séville. Notre but, ici, n'étant pas de relater du pittoresque, nous passons sur cette cité romaine, comme, déjà, nous passâmes sur Zafra et Almendralejo. Et, tout de suite, nous voici en marche sur Cáceres ; 73 kilomètres de voie ferrée qui demandent près de 3 heures de route, dans le tracé de l'ancienne voie romaine de Santander à Cadix. Maintenant, c'est la rechute en pleine misère agraire, en pleine misère rurale d'Espagne. Sans doute, il est difficile, du train, de juger des conditions géologiques d'un terrain et de sa qualité agricole. Toutefois, il reste certain que cette « *dehesa* », du sol de laquelle vivrait une province entière, devrait produire autre chose que des yeuses, des chênes-liège et des pâturages naturels. Le poète

se complaira au spectacle de ces arbres centenaires, sous l'ombre ténue desquels vaguent des bouvillons, des porcs et des brebis, et il évoquera les jambons de Montánchez, si chers à Charles-Quint dans sa solitude de Yuste...., à moins que, plus « idéaliste », il ne se remémore ses « classiques » : Sénèque, *Epître à Lucil.*, 41, et Pline *H. N.*, 12 — 2, où ce qui est dit sur l'impression religieuse que donnent les bois s'applique si parfaitement ici. Le botaniste s'intéressera à cette riche flore désertique, depuis l'*asphodelus ramosus* — qui, avec son panache blanc verdâtre, rappelle la riante fiction antique des morts bienheureux, — jusqu'à l'*erica australis*, l'*atropa mandragora*, le *doronium plantagineum*, le *labellis sylvestris*, l'*arbutus unedo*, sans parler des thyms, des romarins et surtout des cistes surabondants. Mais, si les yeux sont ici en fête, la raison aussitôt s'oppose, alléguant l'absurdité, en notre âge de vie intense, de ces landes incultes, et elle refait le procès de ce régime espagnol anachronique, tolérant, voire favorisant, au profit de la paresse congénitale de quelque « *títulos* », la dépopulation de la patrie et souffrant, le sourire d'une routine centenaire aux lèvres, que dépérissent dans l'isolement des localités qui, depuis longtemps, devraient être devenues centres de vitalité et de prospérité nationales. Sillonner de voies ferrées les *latifundia*, les parceler démocratiquement, implanter des familles de colons, créer de toutes pièces des villages à travers le vide de ces solitudes, exciter le zèle des entrepreneurs publics et des « *contratistas* » de tout acabit : telle est la tâche que devraient, en Extrémadure comme en Andalousie, s'imposer les hommes de gouvernement, les politiciens de ce Madrid où tout se passe en palabres, où un programme succède à un programme, où les années s'écoulent sans résultats autres que des désillusions nouvelles à ajouter aux anciennes désillusions, pour renforcer l'universel et stérile pessimisme espagnol ! Et ce, aussi bien sous la domination des conservateurs que sous la domination des libéraux, car ce n'est pas cette année, hélas ! mais en 1911, qu'« *Azorín* » écrivait cette satire inconsciente de l'œuvre de son grand patron, D. Antonio Maura :

Car, à partir de ce jour, tout arrangement sera désormais impossible, tout relâchement, tout artifice ! Parce qu'alors sonnera l'heure de mort pour les éléments qui, dans le camp monarchique, vivent de l'artifice et du relâchement. Il n'y aura plus d'autres armes que la sincérité pour lutter contre cette opposition sincère, forte, intransigeante. Pour conquérir les masses populaires, ou ne point permettre à l'adversaire de les capter, il faudra être aussi sincère, aussi droit, aussi intègre que lui. Les combinaisons, les arrangements secrets ne serviront plus de rien, ni les conversations des couloirs de la Chambre, ni les faveurs ministérielles, ni les trucs de presse. Les monarchistes — tous, absolument tous, — devront

se défendre et lutter avec les armes mêmes dont on se servira contre eux celles de la sincérité et de l'énergie...

Depuis que ce motet a été chanté — dans l'*ABC* du 28 juillet 1911, p. 6 : *La sinceridad en política*, — combien de variantes n'en avons-nous pas enregistré, proférées par des lèvres moins imberbes que celles de ce gros garçon bien nourri, tel qu'apparaît M. J. Martìnez Ruìz sur la photographie mise en tête de ses *Páginas Escogidas* en 1917, mais tout aussi convaincantes et augustes ! Et le résultat pratique, où le chercherions-nous ? Sans doute, il serait puéril de nier que l'Espagne ne soit secouée d'une grande angoisse de rénovation. Mais de quel côté vient-elle et qui s'acharne à l'étouffer ? Pour ce qui est plus spécialement du problème agraire, un ingénieur agronome, M. Emilio Vellando, est d'avis, dans *El Sol* du 9 mars 1919 (1), que la « formule parfaite » de sa solution tient dans cette seule phrase : « *Socialización de la tierra, administrada por los sindicatos.* » Cependant, nul n'oserait jamais soutenir que le gouvernement du retors avocat d'affaires que fut Maura conçoive sérieusement sous cet aspect « révolutionnaire », — parce que le ministère qu'il préside a partie liée avec toute l'oligarchie terrienne et le « caciquisme » d'Espagne, — le règlement de la question sociale dans la péninsule ibérique. En vérité, la morale de tout ce qui précède, nous la trouvons exposée dans la conclusion que M. F[ernando de los] R[ìos] U[rruti] donnait à son article : *Estudio para una reforma agraria*, dans ce même *Sol*, du 8 février 1919 (2).

Peut-être ne remet-on si longtemps l'étude de cette grande question nationale que pour, à la suite d'une si considérable attente, que les esprits des masses ouvrières se remplissent de colère et du désir de la vengeance, et alors la bonne volonté ne sera plus suffisante pour résoudre le problème....

D. Antonio Maura a écrit naguère — n'était-ce point en avril 1911 ? — dans le *prologue* à l'ouvrage en 3 volumes de son ancien compagnon d'Université, ex-Ambassadeur d'Espagne à Vienne, puis, successivement, à Londres et à Paris et, enfin, après des incidents

(1) *Supplément* au n° 461 (*Agricultura y Ganadería*), article : *El problema agrario.*

(2) *Supplément* au n° 432 (*Derecho y Legislación*), article analysant le travail de l'Italien G. Anelli au n° 4 (juillet-août) pour 1918 de *Il Filangieri*, et dont la *Revista de Derecho Privado* du 15 janvier 1919 avait donné un ample extrait, précédé d'un court préambule de M. Castan, où il est dit erronément que, lors du dernier Congrès socialiste de Madrid, « lorsqu'on discuta sur la question de savoir si la petite propriété était compatible avec le régime socialiste, l'antique autant que stérile opinion — basée sur la pure orthodoxie marxiste — qui repousse toute propriété, triompha. » Comme le fait remarquer M. F. R. U., c'est tout le contraire qui est arrivé et il en a été de même dans divers Congrès ouvriers, tenus dans les provinces espagnoles.

qui sont encore dans toutes les mémoires, à Rome, M. le marquis Wenceslao Ramirez de Villa-Urrutia, de l'Académie d'Histoire, une phrase qui, dès cette époque, nous frappa et qu'on trouvera à la p. XI du t. I de *Relaciones entre España é Inglaterra durante la Guerra de la Independencia*. M. Maura y déclare que les intellectuels espagnols de notre époque souffrent du même mal que ceux qui, à l'aube du siècle dernier, tentèrent d'orienter leur patrie dans les voies du modernisme et auxquels les réactionnaires infligèrent, pour cette raison, le sobriquet glorieux d'« *afrancesados* », ou : « *francisés* ». Et cette maladie consistait, selon lui, « à oublier que les peuples ne progressent ni ne prospèrent qu'en développant, épurant et éduquant leur intime, congénitale et caractéristique personnalité ». M. Maura aurait-il vraiment la prétention d'orienter présentement l'Espagne vers ses vraies destinées ? Nous nous permettons de l'engager humblement à relire, en la méditant, la dernière phrase de M. de Villa-Urrutia, p. 503 du t. III, — qui est de l'année fatidique 1914 — sur « l'inconscience de l'atavisme, livrée aux hasards du mauvais gouvernement... »

CAMILLE PITOLLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

C.-W. Leadbeater : *Une Esquisse de la Théosophie ;* traduit de l'anglais par F. T. N. ; Publications Théosophiques. » »

Folklore.

P. Saintyves : *Rondes enfantines et Quêtes saisonnières : Les Liturgies populaires* ; Edition du Livre Mensuel. 5 »

Histoire

Bertrand Bareilles : *Le Rapport secret sur le Congrès de Berlin adressé à la Sublime Porte par Carathéodory Pacha, premier ministre plénipotentiaire ottoman ;* Bossard. 3 90

Littérature

Eugène Crespel : *Antigone*, de Sophocle, adaptation nouvelle en vers ; Imp. Centrale, Cherbourg. 3 »

Les Débuts de Dolikhos ou la Traite des Arts par un Papou ; s. n. d'édit. 2 50

G. de La Fouchardière : *Hors-d'œuvre ;* Payot. 4 50

Charles Morice : *Quincaille ;* Albert Messein. 3 50

Les Œuvres de Françoys Villon : Collection Les Maîtres du Livre ; G. Crès et C[ie]. 14 »

L. Vincent : *Le Berry dans l'Œuvre de George Sand* ; Champion. (2 volumes). 25 »

L. Vincent : *George Sand et l'Amour* ; Champion. 4 50

L. Vincent : *La Langue et le style rustiques de George Sand dans les romans champêtres* ; Champion. 12 »

Oscar Wilde (Albert Savine *trad.*) : *La Maison de la Courtisane ;* P. V. Stock. 3 50

Musique

Hector Berlioz : *Le Musicien errant, 1842-1852*. Correspondance publiée par Julien Tiersot ; Calmann-Lévy. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Fernand Engerand : *Le Fer sur une frontière. La Politique métallurgique de l'Etat allemand* ; Avec un portrait et 3 cartes ; Bossard. 5 40

Capitaine Maurice Gagneur et Lieutenant Fourier : *Avec les Chars d'Assaut* ; Hachette et Cie. 3 50

J. Héthay : *Le Rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne* ; Perrin. 3 50

D. de Lagardette : *Prisonnier civil* ; Bloud. » »

M. Laurentin : *Le Sang de la France* ; Bloud. 3 50

Pierre Mac Orlan : *La Fin : Souvenirs d'un correspondant aux armées en Allemagne* ; L'Edition Française illustrée. 3 »

Joannès Mignard : *Dans les Camps* ; Agence Bernard, Lyon... 3 »

Général Palat : *Les Batailles de Lorraine* (23 août-13 septembre 1914) ; Chapelot. 7 50

Ernest Robidet : *Croquis de Guerre* ; La Démocratie. 2 25

Dr G. Saint-Paul : *Le Médecin au feu. I : Le Médecin divisionnaire* ; Alcan. 3 50

Lieutenant-colonel de Thomasson : *Le Revers de 1914 et ses causes*, avec 3 croquis ; Berger-Levrault. 3 50

H. Vast : *Petite Histoire de la Grande Guerre* ; Delagrave. 5 »

Poésie

Pierre-Albert Birot : *La Joie des sept couleurs* ; Sic. 7 »

Pierre-Albert Birot : *Poèmes quotidiens* ; Sic. 5 »

Jean Codet : *Héros et Bandits* ; Eugène Figuière. 2 50

Ovide Darbrès ; *Fierté* : Lebègue et Cie. 2 »

Charles de Guerville : *L'Offrande à l'Amour* ; Ed. de la Revue des Indépendants. 4 »

Jean Hermanovits : *La Terre en Folie* : Société Française d'Imprimerie et de Librairie. 3 50

Louis N. Le Roux : *Viviane et Hermeland* ; Les Argonautes. 2 »

Mélot du Dy : *L'Idole portative* ; Ed., des Cahiers Indépendants, Bruxelles. 4 »

Léon Moussinac : *L'Echarpe dénouée* ; Maison Française d'Art et d'Edition. 4 »

Jacques Normand : *Les Drapeaux déployés* ; Calmann-Lévy. 2 »

Marcel Paquot : *La Joie d'Aimer* ; Edition des Cahiers... » »

Dominique Sylvaire : *Son Ombre* ; La Renaissance du Livre. 5 »

M. Thiry : *Le Cœur et les Sens* ; Printing et Cie, Liége. » »

Politique

Ernest Daudet : *Soixante années du Règne des Romanoff* ; Hachette et Cie. 3 50

L. Dumont-Wilden : *Les Flamands et l'Allemagne* ; Bloud. 0 60

Raoul Labry : *L'Industrie russe et la Révolution* ; Payot. 4 50

Paul Verrier : *La Question du Slesvig* : Alcan. 1 50

Publications d'Art

Lettres de Paul Gauguin à Georges Daniel de Monfried. Précédées d'un hommage par Victor Ségalen. Avec 8 reprod. ; Crès. 5 »

Auguste Rodin : *Entretiens*, réunis par Paul Gsell : *L'Art* ; Grasset. 3 50

Questions juridiques

J. Labaurie : *L'Usurpation en matière littéraire et artistique* ; Boccard. » »

Paul Meunier : *Les Conseils de guerre ; les tribunaux militaires pendant la guerre* ; Ollendorff. 4 55

Questions médicales

Docteur Apert : *L'Hérédité morbide* ; Flammarion. 3 50

Questions militaires

Sir John French, Théodore Reinach trad. : *Rapports Officiels du Maréchal Sir John French* ; Berger-Levrault. 2 »

Raymond Recouly : *Foch, le vainqueur de la guerre* ; Hachette et Cie. 4 50

Roman

René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé* ; Calmann-Lévy. 3 50

Henry Bordeaux : *Une Honnête Femme* ; Boccard. 4 55

Henri Davignon : *Jan Swalue* ; Plon. 3 50

André Dollé : *Les Ronds-de-cuir bleu horizon* ; Albin Michel. 4 50

Maurice Duplay : *Le Page de Mme de Foncine* ; La Renaissance du Livre. 3 50

J. Galzy : *La Femme chez les garçons* ; Payot. 4 50

André Godard : *Le Fléau* ; Perrin. 3. 50

Dr Lucien Graux : *Les Yeux du mort*. Lettre-préface du général de Maudhuy. Illust. de A. Galland ; Edit. franç. illustrée. 4 50

Edmond Jaloux : *Les Amours perdues* ; Stock. 3 50

Georges Mareschal de Bièvre : *Aphrodite couronnée* ; Grasset. 3 50

Marc Sangnier : *Le Val-Noir* ; La Démocratie. 3 »

Raoul Stoupan : *Contes de l'arrière* ; Maison Française d'Art et d'Edition. 4 »

Pierre Valdagne : *Ce que craignait Victor Fournette* ; Flammarion. 3 50

Sciences

Charles Richet : *La Sélection humaine*; Alcan. 6 »

Sociologie

Edouard Amanieux : *L'Armature sociale* ; Albin Michel. 4 50

Georges Deherme : *Les Forces à régler* ; *L'Argent et la Richesse* ; Grasset. 3 50

Justin : *M. Lebureau et M. Leparlement* ; Bossard. 1 80

Jean Sokori : *Le Retour des Pauvres* ; Stock. 3 »

Dr Toulouse : *Comment utiliser la guerre* ; La Renaissance du Livre. 5 »

X : *Essai sur la politique douanière de la France* ; Payot. 4 50

Théâtre

Pierre-Albert Birot : *Larountala*, polydrame en 2 parties ; Sic. 7 »

Anthelme Grivet : *Néron*, drame en 4 actes, en vers ; Perrin. 2 50

Herbert Trench : *Napoléon* ; Oxford University Press, London. » »

Varia

Tony Catta : *Yves de Joannis*, 1893-1914. Avec un portrait ; Plon. 4 50

Léonard Rosenthal : *Au Royaume de la perle* ; Payot. 5 »

Voyages

Les Guides Bleus, série illustrée : *Les Châteaux de la Loire* ; *Orléanais, Blésois, Touraine, Anjou*. 17 plans, 162 gravures ; Hachette. 5 »

Guides Joanne : *La Normandie*, préface de H. Prentout, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Caen ; Hachette et Cie. 10 »

Emile Jahandiez : *Les Iles d'Hyères* ; Ed. du Livre Mensuel... 5 »

Archéologie

Jacques Meurgey : *Les Anciens Symboles héraldiques des Villes de France* : *Verdun* ; Champion 4 »

Sous la Direction de Jorge Encico ; Texte de D. Manuel Roméro de Terreros : *Les Résidences coloniales de Mexico*. Texte espagnol, français et anglais ; 84 illustrations. Monografias mexicanas de arte, publiées par la Direction Générale des Beaux-Arts. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Les armes de M. Clemenceau. — Maurice Maindron et la démolition des fortifications. — Emile Zola et la grève des transports. — L'escarpolette de la Manufacture de Beauvais. — Les origines de Sambre-et-Meuse. — Le syndicat des journalistes. — Les noyades bolchévistes d'Odessa. — A propos de Toqué. — Les paradis des voleurs.

Prix littéraires. — L'Académie française a décerné, le 19 juin dernier, le Grand prix de la littérature (10.000 francs) à MM. Jérôme et Jean Tharaud, pour l'ensemble de leur œuvre et le prix du Roman (5.000 francs) à M. Pierre Benoît, pour son roman *L'Atlantide.*

Les 10.000 francs du prix Gobert ont été répartis ainsi : 9.000 francs à M. Maurice Marion, auteur d'une étude sur *Les Finances de la France depuis 1715*, et 1.000 francs à M. Louis Batiffol, auteur des *Républiques alsaciennes.*

§

Les armes de M. Clemenceau. — Le ministère des Affaires Etrangères, après avoir réglé tous les détails du protocole de la signature des traités de paix, invita officiellement les délégués à la Conférence de la Paix à fournir un spécimen de leur signature et leur sceau personnel.

Aussitôt on fit remarquer que bon nombre de délégués seraient fort en peine pour répondre à la seconde de ces invitations,— à moins de recourir à un héraldiste pour la confection hâtive d'un blason de circonstance.

Et l'on rappela qu'en pareille occurrence, lors de l'armistice à Versailles, le 28 janvier 1871, Jules Favre, pris au dépourvu, sortit de son gousset une bague qui lui avait été offerte par Naundorff, en reconnaissance du procès qu'il avait plaidé pour lui, et qu'il apposa le cachet du pseudo Louis XVII sur le document officiel.

S'il est vrai que presque tous les plénipotentiaires ont dû se trouver placés entre l'alternative ou de choisir un sceau de fortune, ou de confesser leur impuissance à satisfaire à la requête du quai d'Orsay, il en est un au moins parmi eux qui a pu, s'il l'a désiré, envoyer en réponse un blason aristocratique : c'est M. Clemenceau.

Il lui fut loisible, en effet, de sceller le traité de Versailles des armes de sa famille, qui sont inscrites à l'armorial général, généralité de Poitiers, folio 1371, où elles sont ainsi décrites : « d'azur à un chapon d'or surmonté d'une clef d'argent ».

§

Maurice Maindron et la démolition des fortifications. — La démolition des fortifications provoque bien des projets de la part de l'édilité parisienne, les uns prévoyant la construction de maisons salubres à bon marché, les autres réservant de grands espaces libres sur toute la zone militaire désaffectée. Un journal du soir recueille à ce sujet les avis de nos conseillers municipaux : il n'y est question que d'œuvres philanthropiques, de lutte contre la tuberculose, de crise du logement, etc. En somme, le terrain des fortifications semble destiné à des expériences charitables sur des populations honnêtes et bien policées. Rien de plus louable.

Mais voilà qui semble contredire une singulière prophétie de Maurice Maindron à ce sujet.

L'auteur de *Monsieur de Clérambon* répondant, en 1902, à une enquête de la *Revue dorée* sur l'influence des courtisanes avait écrit cette phrase : « Je vous le dis en vérité : Quand on aura démoli les fortifications, Paris sera plus dangereux la nuit que les carrières de Montrouge sous Louis XV. Il appartiendra complètement aux courtisanes et aux bergers Pâris ».

Cette parole de l'atrabilaire écrivain avait été reproduite dans le n° 155 du *Mercure de France* en novembre 1902.

§

Emile Zola et la Grève des transports. — Nul n'ignore que les salles de la Bourse du Travail aussi bien que celles de la rue Grange-aux-Belles furent insuffisantes pour accueillir les trop nombreux grévistes parisiens. Sans être aucunement inquiétés par les pouvoirs publics ils s'en allèrent donc délibérer tantôt au bois de Boulogne, tantôt au bois de Vincennes. Et ce fut, pour les journalistes, une excellente occasion à prodiguer les développements lyriques. Ils n'y manquèrent point, surtout à propos des réunions de la Pentecôte. Le jour de chômage se confondant avec un jour férié, les orateurs furent envahis par un sentiment bucolique et, quand ils eurent fait acclamer la grève, ils renvoyèrent leurs auditeurs aux traditionnelles agapes familiales à l'ombre des taillis. Mais aucun d'eux n'eut une pensée pour Etienne Lantier, le héros de *Germinal*, le meneur des grévistes de Montsou. En conviant leurs camarades à prendre leurs décisions sous les arbres de Vincennes ou du Bois de Boulogne ils n'ont que mis en acte une imagination du grand romancier naturaliste. Et les reporters à court de copie auraient trouvé tout le nécessaire à leur compte rendu en démarquant tout simplement le fameux chapitre où l'on voit que, dans la clairière du Plan-des-Dames, « près de trois mille charbonniers étaient au rendez-vous, une foule grouillante, des hommes, des femmes, des enfants, emplissant peu à peu la clairière ; et des retardataires arrivaient toujours... »

Plus loin on lit :

«... il (Etienne) s'empara tout d'un coup de la foule, il monta sur un tronc d'arbre en criant :

— Camarades !.. camarades !.. »

Et rien ne s'oppose à ce que l'on continue, tant, à soixante ans de distance, les foules de travailleurs en grève sont pareilles à elles-mêmes. Et c'est pourquoi, sans doute, peu de lecteurs se seraient aperçus du plagiat.

§

L'escarpolette de la Manufacture de Beauvais. — Parlant, dans le Journal *l'Avenir*, de l'état de la manufacture de Beauvais lorsqu'il y fut nommé administrateur, M. Jean Ajalbert nous disait dernièrement l'indifférence lamentable de l'Etat vis-à-vis de cet établissement. C'est ainsi que les artistes tapissiers ont des salaires que n'accepterait aucun balayeur, syndiqué ou non. Ils débutent, « artistes », à 1600 francs par an et n'atteignent que tardivement le maximum : 3000 francs. Ceci est plutôt affligeant. Mais il y a la note comique.

La cour intérieure de la manufacture n'était plus, voici quelques années, qu'un fouillis d'arbres obstruant les salles vitrées d'obscurs feuillages à l'ombre compacte : des néfliers en plein rapport, des noisetiers abondants,

des pruniers, des groseillers, bref toute une végétation peu fréquente au « bouquet de Beauvais » du XVIIIe et dont on faisait valoir l'agrément secret pour l'administrateur...

« J'oubliais, ajoute M. Ajalbert, une rustique escarpolette accrochée à un sycomore, auprès de laquelle, mystérieusement, on me glissa à l'oreille : « *Et puis, on n'est pas vu* ! »

Malgré cette garantie de discrétion, M. Ajalbert refusait de se laisser balancer sur l'escarpolette ; à dater de ce jour l'ère de la balançoire était close à Beauvais.

Par contre on s'efforce actuellement de redonner à la manufacture son rayonnement ancien par de belles fêtes.

Une exposition de tapisseries d'autrefois se distribue en six parties à la manufacture, à l'hôtel de ville, à la cathédrale, à la chambre de commerce, à la préfecture, au musée.

Il fut un temps où les produits de la manufacture de l'Oise étaient, avec ceux des Gobelins et de Sèvres, exposés tous les deux ans au Louvre, le 1er mai. Cette coutume tomba en désuétude sous le second Empire. N'y aurait-il pas lieu de la reprendre pour le plaisir des amateurs et pour l'émulation des artistes ?

§

Les origines de « Sambre-et-Meuse ». — On est aujourd'hui parfaitement documenté sur l'origine de la *Marseillaise*. Mais que sait-on de *Sambre-et-Meuse*, sa rivale, que ni la *Marche Lorraine*, ni même cette pauvre *Madelon* n'ont réussi à détrôner ? Quant au *Chant du Départ*, il trône toujours dans sa majesté un peu délaissée. Nous avons recueilli, sur le célèbre pas redoublé, à Pau même, divers renseignements authentiques, d'où il appert que *Sambre-et-Meuse* y fut composé sur un air de Robert Planquette et exécuté en 1879 par Rauski, sur la Haute Plante, devant la caserne Bernadotte.

Rauski était alors chef de musique au 18e d'infanterie et, à une réception d'officiers, au café Champagne, Place Royale, le commandant Perrin ayant chanté la chanson de Planquette, le colonel Millaud eut l'idée d'inviter Rauski à composer là-dessus un air militaire. Celui-ci accepta ce *challenge* et, très rapidement, écrivit son pas redoublé, où, dans la première partie, sur le chant de Planquette, il fit entrer le martellement des tambours et le mordant des clairons, en ajoutant le chant de basse final et composant de toute pièce le trio, ou deuxième partie.

Le général Ferron n'avait pas oublié l'œuvre, par lui entendue lorsqu'il commandait le XVIIIe corps à Bordeaux. Et c'est ainsi qu'ayant succédé à Boulanger comme ministre de la guerre, il décida que le pas redoublé de Rauski deviendrait défilé national de l'armée et que, depuis ce jour, il fut adopté par nos musiques militaires.

Quant à Rauski, il mourut subitement à Arcachon, où il dirigeait, ayant pris sa retraite, une musique. Son corps, ramené à Pau, est inhumé près de l'église, dans le cimetière de Jurançon. A quand, dans la cité de « *lou nouste Enric* », la stèle, la plaque, la rue Rauski ? L'un, au moins, des trois attributs du souvenir s'impose, en l'honneur de ce Lorrain...

§

Le syndicat des Journalistes. — Il s'est constitué un syndicat de

journalistes, enfin sérieux, et dont les principaux membres ont été reçus par les représentants des directeurs auxquels ils ont soumis leurs revendications, dont la principale est le minimum des salaires de 600 francs par mois pour les rédacteurs. Ce chiffre ne paraîtra pas extraordinaire quand on saura que, dans les quotidiens du moins, il n'est pas un linotypiste qui ne gagne moins de trente-cinq francs par jour.

Evidemment, les prix d'aujourd'hui paraîtront énormes aux vieux journalistes qui ont travaillé pour moins de deux cents francs par mois dans les feuilles de jadis, mais les « jeunes » ne supporteraient pas les facéties ou les difficultés budgétaires qu'un Magnier, qu'un de La Valette imposaient à leurs collaborateurs.

M. de La Valette surtout fut un directeur délicieux. Il dirigeait en 1848 *l'Assemblée nationale*, et on lui présenta un jeune homme, que nous avons tous connu, M. Niel, qui signa dans le *Soleil* de charmants billets du pseudonyme de Forchères et qui est mort il y a trois ans.

— Combien voulez-vous gagner? demanda fort courtoisement M. de La Valette au jeune Niel.

— Mon Dieu ! monsieur, mes prétentions sont modestes. J'arrive de province, j'ai dix-huit ans !

— Voulez-vous... mille francs par mois ?

Niel fit un saut. Il n'en revenait point, comme on dit, poussa un : « Oh ! » admiratif et répondit :

— Je crois bien, monsieur.

— C'est entendu. Vous ferez le compte rendu de l'Assemblée.

Et pendant six mois, il accomplit son travail sans d'ailleurs toucher un centime.

Au septième mois, le jeune Niel s'en fut trouver son directeur.

— Monsieur, vous m'aviez promis des appointements que...

— Que voulez-vous toucher ?

— Mes prétentions restent modestes, mais je voudrais bien tout au moins le montant de mes six mois de travail.

Alors M. de La Valette sortit cinq francs de sa poche, les mit dans la main de son collaborateur audacieux avec ce mot charmant :

— Je ne vous donne pas vingt francs, car je serais désolé de vous humilier.

Dans ce temps-là, le syndicat n'existait point.

§

Les noyades bolchévistes d'Odessa. — On nous écrit :

9 juin 1919.

Monsieur le Directeur,

Plusieurs journaux ont rapporté, à propos des hécatombes bolchévistes, l'histoire de ce scaphandrier, qui, descendu, à la recherche d'un officier qu'on venait de jeter à la mer, aurait failli mourir d'épouvante au spectacle horrible de centaines de cadavres se tenant debout, les bras élevés, semblant s'être dressés de leur tombe pour implorer la pitié ou la vengeance. Dans le *Mercure* du 1er juin, on trouve un écho de cette description dans l'article de M. Jules de Gaultier qui parle des « sylves sous-marines de cadavres humains dressés et pressés et oscillant comme des algues ».

S'il n'est, hélas ! pas douteux que les maîtres actuels de la Russie aient envoyé par le fond de la mer un nombre respectable de leurs contemporains, une telle

description, d'ailleurs au plus haut point dramatique, n'en est pas moins une légende.

Après la mort et dès que n'agissent plus les phénomènes passagers de la rigidité cadavérique, le cadavre obéit dans l'eau aux lois de la pesanteur et les parties les plus lourdes sont les plus basses. Le corps humain prend alors une attitude bien déterminée, plié en deux et la tête en bas. En admettant que les pieds soient fixés par un poids, le fait ne change rien à l'attitude générale du cadavre.

C'est là une notion élémentaire de médecine légale qui a son importance.

Veuillez agréer, etc....

UN MÉDECIN DE VOS ABONNÉS.

Le récit des scaphandriers et des cadavres au fond de la mer a été publié par M. Joseph Reinach dans *le Figaro* du 18 février (reproduit dans le *Mercure* du 16 mars, « les Journaux »). C'est une lettre reçue par lui d'un officier de marine. La lettre est certainement authentique. Le récit de l'officier de marine est-il exact et le fait qu'il rapporte est-il scientifiquement impossible ?

Il est bien difficile en l'espèce d'être aussi formel. Il s'agit d'abord d'eau de mer et non d'eau douce, et les constatations de la médecine légale ne doivent pas être les mêmes pour ces deux milieux. Il y a d'autre part les courants sous-marins, puis le fait que la surface de l'eau était occupée par des cuirassés dont les puissantes hélices pouvaient provoquer des tourbillons capables de relever tous ces cadavres dans ces fonds de faibles profondeur. Enfin, les corps ont pu être envoyés en telle quantité par le fond et au même endroit que, serrés les uns contre les autres, ils n'ont pu obéir aux « lois de la pesanteur » et, soutenus, étayés les uns par les autres, ont pu créer cette « forêt de cadavres » décrite par le correspondant de M. Joseph Reinach.

§

A propos de Toqué. — La plupart des journaux ont cité cette phrase de l'interrogatoire de Toqué : « J'avais collaboré à divers journaux et revues : le *Soleil*, le *Mercure*, les *Hommes du Jour*, le *Bonnet Rouge*. »

Toqué n'a jamais collaboré au *Mercure de France*.

§

Les paradis des voleurs. — On vient de publier à Bologne un volume : *Dans le Royaume des voleurs*, qui donne sur le monde de la pègre des renseignements qui pourraient être utiles aux romanciers. Les voleurs de qualité *surfine*, si l'on peut ainsi s'exprimer, se trouvent en Italie, où ils ont la spécialité des vols sur la voie ferrée (7 millions et demi de francs environ ont été dérobés dans les trains) et de la fabrication de la fausse-monnaie et des faux billets de banque.

A New-York, le total des cambriolages se monte à 25 millions ; à Londres, à 20 millions ; à Berlin, 18 millions ; à Paris, les sommes dérobées ne sont pas très élevées ; nos cambrioleurs sont nombreux, puisqu'on signale, par an, près de 50.000 larcins, mais ce sont des « gagne-petit ».

Et le professeur Ottolenghi, qui dirige en Italie la police scientifique, citant des mots d'argot des « hors la loi », nous apprend qu'en Italie, ces messieurs appellent le Code d'un terme respectueux : le freno, le frein.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

A
partir
du 1er juillet
tous les prix de
notre catalogue jusqu'à
3 fr. 50 inclusivement
sont majorés de 100 0/0

Les prix
supérieurs à
3 fr. 50
sont majorés de 60 0/0

Les prix
de la revue
ne sont pas majorés

L'AFFRANCHI

HIÉRARCHIE — FRATERNITÉ — LIBERTÉ

Revue mensuelle illustrée. — Art et Philosophie

5bis, rue Schœlcher, Paris (14e). — Fleurus 16-28

L'Affranchi veut pour toute nation l'indépendance; pour toute société la sélection par la qualité; pour tout être l'évolution par le bien. Il affirme comme nécessité première la hiérarchie naturelle, c'est-à-dire non plus le pouvoir héréditaire d'un monarque ou d'une caste, ni la honteuse suprématie de l'argent, mais la prééminence fraternelle des individus et des élites que le libre développement de tous les hommes révèlera.

SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO

64 pages in-8o jésus. — Prix du numéro : (France) **1 fr.50**, (Étranger) **1 fr.75**
Prix de l'abonnement : (France) **12 fr.**, (Étranger) **16 fr.**

VIENT DE PARAITRE :

GEORGES DEHERME

LES FORCES A RÉGLER

L'ARGENT ET LA RICHESSE

I. MONNAIE ET CRÉDIT. — II. LE SALAIRE ET L'ARGENT. — III. CAPITAL ET TRAVAIL. — IV. L'ARGENT SUBVERSIF. — V. LES ABUS DE L'ARGENT. — VI. CONFISCATION D'HIER, FISCALITÉ D'AUJOURD'HUI. — VII. LA FONCTION SOCIALE DES RICHES.

Un volume .... **4 fr. 55**

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Excursions en Forêt de Fontainebleau
par le service d'auto-cars des chemins de fer P.-L.-M.

Nous recommandons aux personnes qui se rendent à Fontainebleau dans le but d'utiliser le Service d'excursions par automobiles pour la visite de la Forêt de se munir au départ de Paris des billets d'excursions nécessaires et de louer leur place à l'avance.

Ces billets sont délivrés dans la salle des Pas-Perdus de la gare de Paris-Lyon, côté départ, au guichet n° 17.

AVIS

Rachat de numéros du " Mercure de France "

L'administration du *Mercure de France* rachète les numéros suivants, savoir :

Au prix de 4 fr. l'un : les N°s 61, 73, 74, 75, 87, 109.
Au prix de 3 fr. l'un : les N°s 144, 182, 196, 197, 202.
Au prix de 2 fr. l'un : les N°s 416, 422, 445.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le Samedi 5 juillet 1919, à 3 h. **MAISON A PARIS** **RUE LAVOISIER, 21,** louée en totalité pour 30 ans. Bail expirant le 1er avril 1943. Loyer annuel, net de toutes charges pour le propriétaire : 22.000 fr., 23.000 fr. ou 24.000 fr., suivant périodes. Ascenseur, salle de bains, chauffage central. **Mise à prix : 350.000 fr.** S'adr. à Mes BRILLATZ et Delacourtie, avoués à Paris, et à Mes Sabot et Ditte, notaires à Paris.

HOTEL partic. *Paris, 26, r. Chardon-Lagache,* Libr. Cce 521m. **M. à pr. : 200.000 fr.** Adj. Ch. Not. Paris, 8 juill. Me THÉRET, not., 24, boul. Saint-Denis.

Adjon par Me LEFÈVRE, not. aux ANDELYS, à **LISORS** près **LYONS-LA-FORÊT**, dim. 6 juillet 1919, 14 h. **FERME**, cont. 28 *hect.* et **FORÊT**, cont. *156 hect.*

PRESLES (S.-et-O.), 25, r. de Paris. **PROPRIÉTÉ** confortable, jardin, dépendances, 21 ares. *Prix modérés.* Me GIBIER, not., Beaumont-sur-Oise.

A ADJ. sur 1 ench., Ch. Not. Paris, le 8 juil. 1919. **HOTEL** **PLACE du PALAIS-BOURBON, 5.** Cce **515m**. *Lib. loc.* **M. à p. 550.000** fr. **Mon Rue du Fg St-DENIS, 48.** Cce **1.645m**. Rev. br. **69.822** fr. M. à pr. **1.200.000 f.** **Mon Bd STRASBOURG, 35,** Cce **950m**. Rev. br. **62.768** f. M. à p. **800.000** francs. **COMPIÈGNE** Prop. r. *S.-Lazare*, 91. Cce **8.000m** Rev. net **12.000** f. M. à p. **400.000f.** **Prop.** *Terre* et *Bois* contigu FORET à *Royallieu, route Nationale*, 32. Cce **8 h. 84 a. 67**. *Libre.* M. à p. **80.000** fr. S'adr. à Me MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, not. à Paris

---

« BOIS DE BOULOGNE », **Immeuble** neuf, **88, bd Maillot, Neuilly.** Cce 1.224m. Rev. br. 91.250 fr. ; augm. assurée p. baux. **M. à pr. : 1.100.000** fr. Adj. ch. not. Paris, 8 juil. Mes Philippot, Charpentier et ét. VINGTANI, not., 26 av. Grande-Armée.

VENTE au Palais, à Paris, le 5 juillet 19, 3 h. en 5 lots : 1° **Maison à Paris, rue** **LINCOLN, 6,** Cont. 499 m. env. R. net. 30.613 fr. env. . **M. à pr. 320.000** fr. ; 2° **Mais. à Paris, r.** **D'ARGENTEUIL, 15,** Cce 324 m. Rev. net 29.500. M. à p. 300.000 fr. ; 3° **Mais. à Paris,** **AV. HENRI-MARTIN, 65.** Cce 991 m. 65. Rev. net 74.800 fr. env. M. à p. 750.000 fr. ; 4° **Manoir de Formeville,** à **LISIEUX,** r. aux Fèvres, 33 et 35. Cce 110 m. Rev. net 562 fr. env **Mise à prix : 12.000 fr.** ; 5° **Villa à** **TROUVILLE** r. de Formeville, 4, Cce 747 m., lib. loc. **M. à pr. : 25.000** fr. S'adr. Me CASTAIGNET, Me Vallet, av. ; Labouret, Dufour, not. à Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 5 juillet 1919, 3 h. **Propriété à Paris** (17e arrond.) **30, RUE LEMERCIER** Contenance 943 m. 79 env. Revenu br. env. 26.350 fr. **Mise à prix 300.000 fr.** **TERRAIN** **nu à Paris,** (3e arrondissement), 45 et 47 **RUE DES GRAVILLIERS** Conten. 430m 78 Libre de location **M. à pr. : 200.000** fr. S'adresser Mes GARNIER avoué, 6, avenue du Coq, et Grange, notaire.

A VENDRE à l'amiable à **CHEVREUSE** belle propr. clos murs. 9.175 mètres 13 chamb., billard, s. bains. Ecuries, remises, gaz, eau parc, serres, potagers. S'adr. LEGUAY, not. à Chevreuse (S.-et-O.).

VENTE au Palais, le 19 juillet 1919, en 2 lots **MAISON A PARIS** (5e arrondissement) **147, BOULEVARD ST-MICHEL,** conte 394 m Revenu brut : **28.000** fr. env. **M. à pr. : 220.000** **MAISON DE CAMPAGNE à** **MONTMORENCY** (S.-et-O.) *Aven. Marchand*, 11 *bis*. Cont. **1.095** m. q. **M. à pr. : 10.000** S'adresser à Me GIEULES, avoué, à Paris, 6, r. d'Alge Mes ROUGEOT et MIGNON, av. et Me FLEURY, not. à Paris

---

VENTE au Palais, à Paris, le 19 juillet 1919 à 3 h. un seul lot d'une **PROPRIÉTÉ** située à **PLAINFAING** (Vosges), comprenant : 1° **MAISON de MAITRE** 2° **MAISON** située au même lieu ; 3° une autre petite **MAISON** ; 4°, 5° et 6° **PARCELLES DE TERRAIN** et **TERRAINS** ; contenance totale 4 hectares 76 a. 10 cent. environ. **Mise à prix 245.000 fr.** S'adresser : Mes Roger BERTIN et Gieule avoués à Paris, Pierrat, notaire à Fraize (Vosges).

VENTE au Palais, à Paris, le 19 juillet 1919 à 3 heu en deux lots : 1° **MAISON A PARIS** **RUE MANUEL, N°** (9e arrondissement). Cont. 134 m. environ. Reve brut : 12.283 fr. environ. **M. à prix : 110.000 fr** 2° **MAISON A PARIS,** rue du **ROI-DORÉ, N° 4** (3e arrond Cont. 70 environ. Revenu brut 2.850 fr. environ. **M. à pri 20.000 fr.** S'adresser à Mes Roger BERTIN, avou Paris, Tansard, notaire à Paris.

VENTE au Palais, le 19 juillet 1919, à 3 heures. **1° HOTEL PARTICULIER** cité Mouthi 4, Paris, cont 225 m. 46 c. env. **M. à pr. : 100.000 fr** 2° **IMMEUBLE A PARIS,** **23, R. EUGÈNE-VARLI** Cont. 714 m. 22 c. env. **M. à pr. : 150.000 f.** **3° PROPRIÉTÉ** **VÉSINET,** 3, route de la Croix. Cont. 16.154 25 c. env. **Mise à pr. : 100.000** S'adr. à Mes DOYÉ et Thorel, av., et Cousin, nota

---

MAISON **r. Dussoubs, 18, ang. r. Grene 40.** Conten. 150m. Rev. br. : 13.638 **M. à pr. : 120.000** fr. Adj. Ch. Not. 8 juill. Me MOISY, not., 9, r. Grenelle.

BANQUE NATIONALE
DE CRÉDIT

L'Assemblée Générale s'est tenue le 5 juin, sous la présidence de M. Eugène Raval.

Le rapport du Conseil fait ressortir les importantes augmentations que présente le bilan au 31 décembre 1918 sur celui de l'exercice précédent.

Le bilan se totalise par plus d'un milliard de francs.

La **Banque Nationale de Crédit**, tout en donnant son concours constant aux besoins du Trésor, puisque ses souscriptions à l'Emprunt National 4 o/o 1918 ont atteint près de 800 millions de francs, et que ses placements de bons et obligations de la Défense Nationale se sont élevés à plus de deux milliards de francs, n'a pas négligé cependant les intérêts de sa clientèle.

Ses guichets ont participé au placement d'un nombre considérable de titres, notamment d'actions et d'obligations industrielles.

Elle s'occupe actuellement d'étendre son activité à l'Alsace et à la Lorraine, en ouvrant une succursale à Strasbourg, et en prenant à Metz la suite des affaires de la Banque de Metz.

Elle a ouvert, pendant le dernier exercice, plusieurs bureaux de quartier dans Paris, 7 nouvelles succursales, 12 agences et plusieurs bureaux en province.

D'une année à l'autre ses dépôts ont passé de 580 à 814 millions de francs.

Ses disponibilités ont progressé dans les mêmes proportions.

M. Eugène Raval, qui assumait, depuis l'origine de la Société, les fonctions d'administrateur délégué, a accepté les fonctions de président. Pendant la guerre, M. Eugène Raval a été l'âme de la **Banque Nationale de Crédit**. Il continue d'ailleurs à donner son concours actif à l'orientation de la politique générale de la Banque.

En comprenant les fr. 1.582.469 13 reportés du dernier exercice, le compte de Profits et Pertes présente un solde créditeur de 11.596.544 82, qui a reçu l'affectation suivante :

Attribution de 5 o/o à la réserve légale	500.703	78
Part à l'Etat, en vertu de la loi sur les bénéfices de guerre	2.801.144	30
1er dividende de 4 o/o au capital actions	1.500.000	00
Aux parts de fondateur, maximum de 11 fr. prévu par les statuts	1 650 000	00
Au Conseil d'Administration : 10 o/o sur 5.212.227 61	521.222	75
2e dividende de 8 o/o au capital actions	3.000.000	00
A reporter à nouveau	1.623.473	99
	11.596.544	82

Les réserves, provisions et reports de Profits et Pertes atteignent ensemble 36 millions 862.852 79.

Le Conseil a été réélu en entier et MM. Henry Lederlin et Edmond Odier ont été réélus comme commissaires aux comptes pour l'exercice 1919.

Toutes les propositions du Conseil ayant été adoptées à l'unanimité, le paiement du dividende aux actions et aux parts de fondateur aura lieu à partir du 10 juin aux Caisses de la Société, sous déduction des impôts, soit net :

Frs : 14 25 pour les actions ;
10 45 pour les parts de fondateur nominatives.
10 01643 pour les parts de fondateur au porteur.

L'Assemblée générale extraordinaire qui a suivi a reconnu la sincérité de la souscription aux 100.000 actions nouvelles.

Le capital de la **Banque Nationale de Crédit** se trouve ainsi porté à 200 millions de francs.

Avant de lever la séance, M. Eugène Raval a prononcé une éloquente allocution qui a été chaleureusement applaudie.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

—

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	32 fr.	Un an	37 fr.
Six mois	17 »	Six mois	20 »
Trois mois	9 »	Trois mois	11 »

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.